



# Courrier international

N° 1392 du 6 au 12 juillet 2017  
courrierinternational.com  
France : 3,90 €

Afrique CFA 3,20 € CFA Algérie 4,80 DA  
Allemagne 4,50 € Andorre 4,50 €  
Autriche 4,50 € Canada 6,95 \$ CAN  
DOM 4,50 € Espagne 4,50 €  
É-U 7,50 \$ US G-B 3,80 £ Grèce 4,50 €  
Irlande 4,50 € Italie 4,50 € Japon 800 ¥  
Maroc 38 DH Pays-Bas 4,50 €  
Portugal cont. 4,50 € Suisse 6,20 CHF  
TOM 850 XPF Tunisie 6,50 DTU



**NOTRE HORS-SÉRIE**  
**CHEZ VOTRE MARCHAND**  
**DE JOURNAUX**



**SIMONE VEIL—**  
**L'HOMMAGE**  
**DE LA PRESSE**  
**EUROPÉENNE**

**SÉRIES D'ÉTÉ**

Photo.  
Easy Riders  
Europe.  
Qu'est-ce qu'être  
britannique ?  
Culture.  
Histoires d'œufs

# CYBERATTAQUES

## Comment riposter

*Face à la prolifération des virus, c'est aux États et aux géants de l'informatique de garantir la cybersécurité*



M 03183 - 1392 - F: 3,90 €





# AVENTUREZ-VOUS.

## THE NEW MINI COUNTRYMAN.

Le crossover MINI s'aventure sur tous les terrains grâce à sa technologie 4 roues motrices ALL4. Son espace intérieur et son coffre modulables s'adaptent à vos escapades entre amis, tout en assurant confort et accès aux technologies embarquées.





MARION GRONIER

**ÉDITORIAL**

HAMDAM  
MOSTAFAVI

# Les héritières

**S**imone Veil, celle qui ose. Celle qui, seule devant un hémicycle si masculin, a porté en 1974 la voix des sans-voix. Sa parole a résonné au-delà de cette assemblée si dépassée, au-delà des frontières d'une France post-soixante-huitarde qui se craquelait. En Europe bien sûr, où, selon Enrique Barón Crespo, qui lui succéda quelques années plus tard à la tête du Parlement européen, "elle incarnait dans sa vie, sa souffrance et son action le meilleur d'une Europe capable de surmonter le pire de son histoire". Mais aussi partout dans le monde, là où le droit des femmes à disposer de leur propre corps et de choisir leur destin est tout sauf acquis. Pour les Nord-Irlandaises, qui viennent tout juste d'obtenir le droit d'avorter gratuitement en Grande-Bretagne, les mots de la Française résonnent encore. Jusqu'aux États-Unis, où plusieurs États ont, depuis l'élection de Donald Trump, voté des restrictions au droit à l'avortement. Simone Veil s'est éteinte, mais elle a aujourd'hui des héritières. Parmi les générations de Françaises nées après 1974 qui découvrent, presque avec surprise, qu'il aura fallu tant de batailles pour acquérir cette liberté simple et fondamentale. Parmi aussi les 224 femmes élues à l'Assemblée nationale cette année, qui puisent de l'inspiration dans cet exemple de femme politique fine, intelligente et courageuse. Ses héritières sont aussi les survivantes de la barbarie. Elles s'appellent Nadia Murad, yézidie rescapée de Daech, ou Malala Yousafzai, qui a survécu à une attaque des talibans pakistanais et est devenue une icône de la lutte pour l'éducation des femmes. À une époque où le féminisme a perdu de son éclat, la voix de Simone Veil rappelle qu'il ne s'agit pas d'un label mais d'un combat. "La femme a le droit de monter à l'échafaud ; elle doit également avoir celui de monter à la tribune", écrivait pendant la Révolution française la féministe Olympe de Gouges. Cette tribune appartient désormais aux héritières de Simone Veil.

**En couverture :**

Cyberattaques : images Getty Images, parues sur [www.nrc.nl](http://www.nrc.nl), Pays-Bas.  
Simone Veil : photo Keystone/Gamma/Getty Images

# Sommaire



**Les sources** Chaque semaine les journalistes de *Courrier international* sélectionnent et traduisent des articles tirés de plus de 1 500 médias du monde entier. Voici la liste exhaustive des journaux, sites et blogs utilisés cette semaine :

**Amérique Latina en Movimiento** Quito, bimensuel. **Asahi Shimbun** Tokyo, quotidien. **The Christian Science Monitor** (csmonitor.com) Boston, en ligne. **Daily Mail** Londres, quotidien. **Financial Times** Londres, quotidien. **Foreign Policy** Washington, bimestriel. **The Guardian** Londres, quotidien. **Al-Hayat** Londres, quotidien. **The Indian Express** Bombay, quotidien. **Lenta.ru** (lenta.ru) Moscou, en ligne. **New Statesman** Londres, hebdomadaire. **The New Yorker** New York, hebdomadaire. **The New York Times** New York, quotidien. **NRC Handelsblad** Amsterdam, quotidien. **L'Orient-Le Jour** Beyrouth, quotidien. **El País Semanal** Madrid, hebdomadaire. **The Phnom Penh Post** Phnom Penh, quotidien. **Politico** (politico.com) Arlington, en ligne. **Le Soir** Bruxelles, quotidien. **Der Spiegel** Hambourg, hebdomadaire.



GARY NEILL, ROYAUME-UNI

p.28 à la une

## CYBERATTQUES COMMENT RIPOSTER

Après WannaCry et NotPetya, les cyberattaques par utilisation de "rançongiciel" ont fait la preuve de leur efficacité : ordinateurs particuliers bloqués, entreprises à l'arrêt, système de santé paralysé... Comment se protéger ? Les réponses de *NRC Handelsblad*, du *Christian Science Monitor* et du *New Yorker*.



KICHKA, ISRAËL

**FRANCE** p.12

### Simone Veil dans la presse européenne

Revenue de déportation, Simone Veil n'a cessé de témoigner de la Shoah. En faisant dépénaliser l'IVG, elle s'était battue pour les droits des femmes. Le journal belge *Le Soir* lui rend hommage.

**IRAK** p.22

### L'heure de la vengeance contre les djihadistes

Alors que les forces irakiennes ont lancé l'assaut final contre les forces de Daech à Mossoul, dans la ville de Qaraqosh la "justice" des vainqueurs s'apparente à la loi du talion.



BELLE MELLOR, ROYAUME-UNI

**SANTÉ** p.34

### Le foie, cet organe à tout faire

Il est impliqué dans plus de 300 fonctions vitales. Et si c'était le foie qui dirigeait vraiment notre corps ?

### NOS SÉRIES D'ÉTÉ



AKASHA RABUT

P.6 PHOTO

### Easy Riders (1/4)

### Qu'est-ce qu'être britannique ? (1/4) P.18



JOE MAGEE, ROYAUME-UNI

360° P.38

### Histoire d'œufs (1/4)



## SOMMAIRE

**7 jours dans le monde**  
**6. Série photo Easy riders**  
**8. Japon.** Tokyo dit non à l'arrogance d'Abe  
**10. Diplomatie.** Trump à Paris, un joli coup pour Macron  
**11. Controverse.** L'Europe doit-elle faire payer Google ?

## D'un continent à l'autre

**12. France.** Simone Veil, le souffle d'un siècle  
**14. Brésil.** Le mirage du renouveau politique  
**16. États-Unis.** Trump détricote l'héritage d'Obama  
**18. Série d'été : Qu'est-ce qu'être Britannique ? 1/4.** Royaume-Uni : Cool Britannia, le rêve est passé  
**22. Irak.** L'heure de la vengeance contre les djihadistes  
**24. Érythrée.** Le pays qui ne voulait plus être un paria  
**26. Cambodge.** L'adieu au White Building  
**27. Inde.** Au Darjeeling, le népalais résiste

## À la une

**28. Cyberattaques, la riposte**

## Transversales

**34. Sciences.** Le foie, cet organe à tout faire  
**36. Économie.** La cosmétique halal, un marché porteur

## 360°

**38. Série d'été : Histoires d'œufs 1/4.** À la recherche de l'œuf parfait  
**42. Culture.** Le fabuleux destin d'Ahmad Joudeh  
**44. Tendances.** Des figures de rêves  
**45. L'entretien.** Vladimir Tchoukov : "Je considère l'expédition comme un art"



## SUR NOTRE SITE

**courrierinternational.com**

## L'horoscope de Rob Breznsky

## Le signe de la semaine

**Cancer (21 juin - 22 juillet) :**

Jamais moment ne fut mieux indiqué pour briser le carcan de tes inhibitions afin d'exprimer la passion qui sourd en toi et ne demande qu'à jaillir. Pour t'assister dans cette cause juste, je t'ai préparé un nuage de mots dans lequel tu piocheras à volonté, aussi souvent que tu le voudras et avec un doux abandon. Recopie chaque matin au feutre bleu cette liste d'émotions sur ton avant-bras, afin de l'avoir toujours à portée de regard et d'esprit : amoureux, inspiré, enchanté, ému, stimulé, enthousiasmé, ravi, animé, élevé, exalté, captivé, émoustillé, exubérant, enflammé, éveillé.

## Également sur notre site

**Enquête.** Comment le Kosovo est devenu un haut-lieu du salafisme, par *Die Welt*  
**Actualité.** Donald Trump et Vladimir Poutine se rencontrent pour la première fois le 7 juillet en marge du G20. L'analyse de *Washington Post*.  
**Birmanie.** Pour la première fois, un sportif birman a remporté un titre mondial, en arts martiaux mixtes. Une victoire symbolique du processus de réconciliation en cours dans le pays.

Suivez-nous aussi sur Facebook, Twitter, Instagram



DESSIN DE MIKEL CASAL POUR COURRIER INTERNATIONAL - ESPAGNE

Édité par Courrier international SA, société anonyme avec directeur et conseil de surveillance au capital de 106 400 €  
 Actionnaire : La Société éditrice du Monde  
 Président du directeur, directeur de la publication : Arnaud Aubron  
 Directeur de la rédaction, membre du directeur : Éric Chol  
 Conseil de surveillance : Louis Dreyfus, président  
 Dépôt légal juillet 2017. Commission paritaire n° 0717c82101.  
 ISSN n° 1154-516X Imprimé en France/Printed in France

Rédaction 6-8, rue Jean-Antoine-de-Baif, 75212 Paris Cedex 13 Accueil 33 (0) 1 46 46 16 00 Fax général 33 (0) 1 46 46 16 01 Fax rédaction 33 (0) 1 46 46 16 02 Site web www.courrierinternational.com Courriel lecteurs@courrierinternational.com Directeur de la rédaction Éric Chol Directrice adjointe de la rédaction Claire Carrard (6558) Rédactrice en chef Hamdam Mostafavi (1733) Rédacteurs en chef adjoints Raymond Clarinard (1677), Jonathan Parienté (1687) Rédactrice en chef technique Nathalie Pingaud (16 25) Direction artistique Sophie-Anne Delhomme (16 31) Conception graphique Javier Errea Comunicación

ÉDITION Virginie Lepetit (chef d'édition, 16 12), Fatima Rizki (1730) 7 JOURS DANS LE MONDE Paul Grisot (chef de rubrique, 17 48), EUROPE Gerry Feehily (chef de service, 16 95), Danièle Renon (chef de service adjointe, Allemagne, Autriche, Suisse alémanique, 16 22), Laurence Habay (chef de service adjointe, Russie, est de l'Europe, 16 36), Jean-Hébert Armengaud (Espagne 16 57), Judith Sinnige (Royaume-Uni, Irlande, Pays-Bas, 19 74), Carole Lyon (Italie, Belgique 17 36), Marie-Line Darcy (Portugal), Corentin Penneguar (chef de rubrique, France, 16 93), Alexandre Lévy (Bulgarie), Solveig Gram Jensen (Danemark, Norvège, Suède), Alexia Kefalas (Grèce, Chypre), Joël Le Pavous (Hongrie), Pavel Bartusek (République tchèque, Slovaquie), Kika Curovic (Serbie, Monténégro, Croatie, Bosnie-Herzégovine), Marielle Vitureau (Lituanie), Alda Engoian (Caucase, Asie centrale), Larissa Kotelevets (Ukraine) AMÉRIQUES Béatrice Cagnat (chef de service, Amérique du Nord, 16 14), Sabine Grandadam (chef de service, Amérique latine, 16 97), Paul Jurgens (Brésil), Martin Gauthier (Canada) ASIE Agnès Gaudu (chef de service, Chine, Singapour, Taïwan, 16 39), Christine Chauveau (Asie du Sud-Est, 16 24), Ysana Takino (Japon, 16 38), Zhang Zhulin (Chine, 17 47), Guillaume Delacroix (Asie du Sud), Élisabeth D. Inandiak (Indonésie), Jeong Eun-jin (Coréennes) MOYEN-ORIENT Marc Saghie (chef de service, 16 69), Ghazal Golshiri (Iran), Pascal Fenaux (Israël), Philippe Mischkowsky (pays du Golfe) AFRIQUE Sébastien Hervieu (chef de rubrique, 16 29), Hoda Saliby (chef de rubrique, Maghreb, 16 35) TRANSVERSALES Pascale Boyen (chef des informations, Économie, 16 47), Catherine Guichard (Économie, 16 04), Carole Lembezat (chef de rubrique, Courrier Sciences, 16 15), Virginie Lepetit (Signal) MAGAZINE 360° Marie Béloil (chef des informations, 17 32), Claire Pomarès (16 74), Delphine Veaudor (16 76), Mélanie Lifschitz (Histoire, 16 96)

SITE INTERNET Jonathan Parienté (rédacteur en chef adjoint, 16 87), Carolin Lohrenz (chef de service adjointe, 19 77), Clara Tellier Savary (chef d'édition), Gabriel Hassan (rédacteur multimédia, 16 32), Carole Lyon (rédactrice multimédia, 17 36), Hoda Saliby (rédactrice multimédia, 16 35), Ana Teruel (rédactrice multimédia, 16 68), Laura Geisswiller (vidéo, 16 65), Paul-Boris Bouzin (développement web)

COURRIER EXPAT Ingrid Therwath (16 51), Jean-Luc Majouret (16 42)

TRADUCTION Raymond Clarinard (responsable, Courrier Histoire), Mélanie Lifschitz (chef de service adjointe, anglais, espagnol), Julie Marcot (chef de service adjointe, anglais, espagnol, portugais), Catherine Baron (anglais, espagnol), Isabelle Boudon (anglais, allemand), Françoise Escande-Boggin (japonais, anglais), Caroline Lee (anglais, allemand, coréen), Françoise Lemoine-Minaudier (chinois, anglais), Olivier Ragasol (anglais, espagnol), Leslie Talaga (anglais, espagnol) RÉVISION Jean-Baptiste Luciani (chef de service, 1735), Marianne Bonneau, Philippe Czerepak PÔLE VISUEL Sophie-Anne Delhomme (responsable), Jonnathan Renaud-Badet, Alexandre Erriehello, Pierrick Van-Thé ICONOGRAPHIE Luc Briand (chef de service, 16 41), Lidwine Kervella (16 10), Stéphanie Saundon (16 53), Céline Merrien (colorisation) MAQUETTE Bernadette Dremière (chef de service, 16 67), Alice Andersen, Catherine Doutey, Gilles de Obaldia, Denis Scudeller CARTOGRAPHIE Thierry Gauthé (16 70) INFOGRAPHIE Catherine Doutey (16 66) INFORMATIQUE Denis Scudeller (16 84)

DIRECTEUR INDUSTRIEL Éric Carle DIRECTRICE DE LA FABRICATION Nathalie Communeau, Nathalie Mounié (chef de fabrication, 4535) IMPRESSION, BROCHAGE, ROUTAGE : Maury, 45330 Malesherbes

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO Matthieu Beigbeder, Edwige Benoit, Jean-Baptiste Bor, Héloïse Capis, Xavier Colas, Pierre Delbos, Ekaterina Dvinina, Benjamin Fernandez, Marion Gronier, Lison Hasse, Alexandros Kottis, Cécile Le Liboux, Julie Martin, Hannah Monjarret, Valentine Morizot, Micaela Neustadt, Emmanuel Saal, Isabelle Taudière, Sarah Zhiri.

PUBLICITÉ M Publicité, 80, boulevard Blanqui, 75013 Paris, tél. : 01 57 28 20 20 Directrice générale Laurence Boniclatzi Bridier Directeur délégué David Eskenazy (david.eskenazy@publicite.fr, 38 63) Directrices de clientèle Laëticia de Clerck (laetitia.declerck@publicite.fr, 37 28), Marjorie Couderc (marjorie.couderc@publicite.fr, 37 97) Assistante commerciale Carole Franchini (carole.franchini@publicite.fr, 38 68) Partenariat et publicité culturelle Guillaume Drouillet (guillaume.drouillet@publicite.fr, 10 29) Régions Éric Langevin (eric.langevin@publicite.fr, 38 04) Annonces classées Cyril Gardère (cyril.gardere@publicite.fr, 38 88) Site Internet Alexandre de Montmarin (alexandre.demontmarin@publicite.fr, 38 07) Agence Courrier Patricia Fernández Pérez (responsable, 17 37), Emmanuelle Cardea (16 08)

GESTION ADMINISTRATION Bénédicte Menault-Lenne (responsable, 16 13), Étienne Waniart Droits Eleonora Pizzi (16 52) Comptabilité 01 48 88 45 51 Directeur de la diffusion et de la production Hervé Bonnaud Responsable des ventes France Christophe Chantrel Chef de produit Carole Merceron (0805 05 01 47, 01 57 28 33 78) Diffusion internationale Saveria Colosimo (01 57 28 32 20) Communication et promotion Brigitte Billiard, Christiane Montillet MARKETING Sophie Gerbaud (directrice, 16 18), Véronique Lallemand (16 91), Véronique Saudemont (17 39), Kevin Jolivet (16 89), Martine Prévot (16 49)

Modifications de services ventes au numéro, réassortis 0805 05 01 47 Service clients Abonnements Courrier international, Service abonnements, A2100 - 62066 Arras Cedex 9. Tél. 03 21 13 04 31 Fax 01 57 67 44 96 (du lundi au vendredi de 9 h à 18 h) Courriel abo@courrierinternational.com Prix de l'abonnement annuel en France métropolitaine : 109 €. Autres destinations : http://boutique.courrierinternational.com

## Offre d'abonnement

Bulletin à retourner à : Courrier international  
 Service Abonnements - A2100 - 62066 Arras Cedex 9

## Je m'abonne pour :

- 1 an (52 numéros) au prix de 109 € au lieu de 191,20 €\*  
 1 an (52 numéros) + 4 hors-séries au prix de 131,80 € au lieu de 225,20 €\*

Monsieur  Madame

RCO1700PB1003

NOM ..... PRÉNOM .....

ADRESSE .....

CP ..... VILLE .....

TÉLÉPHONE ..... e-mail .....

Indiquez votre adresse mail pour créer votre compte et bénéficier de tous vos avantages

Je souhaite recevoir des offres de Courrier international :  oui  non  
 Je souhaite recevoir des offres des partenaires de Courrier international :  oui  non

## Je choisis de régler par :

chèque à l'ordre de Courrier international

carte bancaire n°

Expire fin ..... Cryptogramme .....

date et signature obligatoires

\* Prix de vente au numéro. En application de la loi du 6-1-1978, le droit d'accès et de rectification concernant les abonnés peut s'exercer auprès du service Abonnements. Pour l'étranger, nous consulter. Ces informations pourront être cédées à des organismes extérieurs, sauf si vous cochez la case ci-contre.

## Avantage abonnés

Rendez-vous sur [courrierinternational.com](http://courrierinternational.com)

- La version numérique du magazine dès le mercredi soir
- L'édition abonnés du site Internet
- Nos archives, soit plus de 100 000 articles
- L'accès illimité sur tous vos supports numériques
- L'application

## Plus simple et plus rapide

abonnez-vous sur [boutique.courrierinternational.com](http://boutique.courrierinternational.com) ou par téléphone au 03 21 13 04 31 (non surtaxé)

## Votre abonnement à l'étranger :

Belgique :

(32) 2 744 44 33 - abonnements@saipm.com

USA-Canada :

(1) 800 363 1310 - expressmag@expressmag.com

Suisse :

(41) 022 860 84 01 - abonne@edigroup.ch

Courrier international, USPS number 013-465, is published weekly 48 times per year (triple issue in Aug and in Dec), by Courrier International SA c/o Distribution Grid, at 900 Castle Rd Secaucus, NJ 07094, USA. Periodicals postage paid at Secaucus, NJ and at additional mailing offices. POSTMASTER: Send address changes to Courrier International c/o Express Mag, 8275, avenue Marco-Polo, Montréal, QC H1E 7K1, Canada.



Origine du papier : Suède. 0% de fibres recyclées. Ce magazine est imprimé chez MAURY certifié PEFC. Eutrophisations : Ptot = 0,005 kg/tonne de papier

# L'apéritif by\* **FINLEY**

© 2017, The Coca-Cola Company. FINLEY est une marque déposée de The Coca-Cola Company - Coca-Cola Services France S.A.S au capital de 50 000 euros - 40/4 421 083 RCS Nanterre.  
Boisson pétillante non alcoolisée avec jus de fruits à base de concentré, avec sucre et édulcorant \* BY = PAR

Avec du jus  
d'agrumes\*\*



Faible en  
calories



Aux arômes  
naturels



BOISSONS NON ALCOOLISÉES

\*\*AVEC 5% DE JUS D'AGRUMES À BASE DE CONCENTRÉ

Alessandra Sublet

POUR VOTRE SANTÉ, ÉVITEZ DE MANGER TROP GRAS, TROP SUCRÉ, TROP SALÉ. [WWW.MANGERBOUGER.FR](http://WWW.MANGERBOUGER.FR)



## SÉRIE D'ÉTÉ

### EASY RIDERS 1/4

À moto, en skate, sur un surf... Pour la jeunesse tous les moyens sont bons pour se déplacer avec style et passer le temps ! D'Haïti à l'Indonésie, tout au long de l'été, retrouvez nos séries en images sur les transports qui ont la cote.

## États-Unis.

### Les bikeuses à talons

Lorsque les casques sont bien vissés et que les moteurs vrombissent, les Caramel Curves ("les courbes caramel") au style apprêté disparaissent dans une fumée rose épaisse qui n'en finit pas de se dissiper. Ce club de motardes de La Nouvelle-Orléans très *girly* a retenu l'attention de la photographe Akasha Rabut dès 2013. Originaire de Californie, la jeune femme s'est installée dans cette ville de Louisiane en 2010, après être sortie diplômée du San Francisco Art Institute. Intriguée par la diversité des groupes qui défilent en seconde ligne (derrière l'orchestre principal) lors des parades, elle se met à documenter les traditions culturelles des habitants de cette ville pauvre, qui a été touchée par l'ouragan Katrina en 2005. "En écrivant sur elles, j'espère soutenir leur mission et montrer des femmes qui surmontent les obstacles, partagent des passions communes et poussent d'autres jeunes femmes à rejoindre leurs rangs", raconte la photographe au magazine culturel américain *Ignant*.

Photos Akasha Rabut

La semaine prochaine : le surf en Haïti



SUR NOTRE SITE

[courrierinternational.com](http://courrierinternational.com)

Retrouvez tous les vendredis notre diaporama "La semaine en images".







## Japon. Tokyo dit non à l'arrogance d'Abe

Le parti du Premier ministre a essuyé une défaite cuisante aux élections de l'assemblée municipale de Tokyo, le 2 juillet.

© CAGLE CARTOONS



↳ Dessin de Taylor Jones, États-Unis.

ainsi que des parlementaires ont dénoncé les problèmes posés par ces nouvelles législations, le PLD n'a guère pris la peine ni le temps d'en expliquer la nécessité pour qu'elles soient mieux acceptées. Pis, il s'est appuyé sur la majorité de son camp dans les deux chambres pour les faire passer en force, prétextant que les parlementaires leur avaient déjà consacré des heures de délibération.

Or le Parlement est la représentation du peuple, détenteur collectif de la souveraineté nationale : les partis d'opposition représentent de larges pans de l'électorat japonais. Shinzo Abe semble avoir oublié ces principes de base de la démocratie.

Même si ces élections à l'assemblée de Tokyo restent un scrutin local, la défaite cuisante du PLD dans la capitale pesera lourdement sur la mise en œuvre du programme national d'Abe. Cet échec aura aussi des conséquences sur l'élection à la présidence du PLD, prévue en septembre 2018, ainsi que sur les législatives, annoncées pour décembre 2018. À ce rythme, la révision de la Constitution, qui est le projet phare du Premier ministre, pourrait être compromise.

Ce qu'il doit faire aujourd'hui tombe sous le sens. Shinzo Abe doit réunir le Parlement en session extraordinaire, répondre à la demande de l'opposition, comme prévu par la Constitution, et donner des explications claires aux questions qui lui sont posées. Le gouvernement tire son pouvoir d'un mandat public qui le lui confie de façon temporaire : le Premier ministre n'en est pas le détenteur à titre personnel. Si Shinzo Abe n'a pas compris cette vérité simple, il n'est pas qualifié pour continuer à présider aux destinées du Japon. —

Publié le 3 juillet

### SOURCE



#### ASAHI SHIMBUN

Tokyo, Japon  
Quotidien, 11 720 000 ex.  
asahi.com

Fondé en 1879, chantre du pacifisme nippon depuis la Seconde Guerre mondiale, le "Journal du Soleil-Levant" est une véritable institution. Pour un intellectuel japonais, écrire dans l'Asahi Shimbun est une consécration.

du scrutin de Tokyo, a révélé le fossé qui le sépare du sentiment général. Quand l'assistance a commencé à scander des appels à sa démission, le Premier ministre a crié : "Nous ne serons pas vaincus par de telles personnes !" Il a certainement pensé que ces huées ne provenaient que d'une poi-

### Shinzo Abe semble avoir oublié ces principes de base de la démocratie.

gnée de détracteurs cherchant à saboter son discours. Les résultats de l'élection ont pourtant bien montré que sa politique mécontentait une part bien plus importante de l'opinion japonaise.

Le mépris de son gouvernement pour le débat public n'est pas nouveau. Avant son retour au pouvoir en 2012, le Premier ministre s'est engagé, en campagne, à donner la priorité aux questions économiques. Les élections passées, il s'est empressé de faire adopter des lois soulevant de graves enjeux constitutionnels, à l'image de la législation sur la protection des secrets d'État ou de la nouvelle loi sur la sécurité nationale [qui a renforcé le rôle des militaires japonais].

Alors que de nombreux citoyens japonais

### Contexte

●●● Gouverneure de Tokyo depuis 2016, Yuriko Koike, ancienne membre du PLD, a remporté une large majorité à l'assemblée de Tokyo avec 79 des 127 sièges. Sa campagne, lancée avec son nouveau parti, Tomin First no Kai (Association pour donner la priorité aux habitants de Tokyo), a mis en avant le besoin de transparence dans la gestion de la capitale. Première femme à diriger la mairie de Tokyo, elle partage certaines propositions controversées de Shinzo Abe, comme la révision de la Constitution pacifiste de 1947.

## Fin de cavale

**BRÉSIL** — Il était décrit par la police comme "l'ambassadeur du trafic de drogue" pour son habileté à négocier sans recourir à la violence, écrit **O Globo**. Mais Luiz Carlos da Rocha, surnommé "Tête blanche" et recherché depuis de longues années, a été arrêté le 1<sup>er</sup> juillet. Condamné à cinquante ans de prison par contumace, da Rocha était en cavale depuis trente ans. Il a même eu recours à la chirurgie esthétique pour échapper aux poursuites. Le quotidien évoque un "trophée" pour les forces de l'ordre.

## Un essai historique



NIELS BO BOJESSEN, DANEMARK

**CORÉE DU NORD** — "Pyongyang assure avoir lancé avec succès un missile balistique intercontinental", rapporte le site sud-coréen **JoongAng Daily** le 4 juillet. L'engin aurait volé sur 933 kilomètres à près de 2 800 mètres d'altitude, avant de retomber en mer du Japon. "Le régime nord-coréen a assuré qu'il pouvait désormais atteindre 'n'importe quel endroit dans le monde' et mettre un terme à la 'menace de guerre nucléaire' de Washington", poursuit le site. Ce onzième tir de missile depuis le début de l'année a été immédiatement condamné par le président américain Donald Trump.

## Bien peu de changement

**Roumanie** — Après avoir renversé son propre gouvernement, en place depuis six mois, le Parti socialiste de Liviu Dragnea a nommé une nouvelle équipe le 29 juin, avec Mihai Tudose au poste de Premier ministre. Mais les Roumains sont descendus dans la rue pour protester contre un pouvoir "corrompu" et "semblable au précédent". Des 26 ministres du nouveau gouvernement, 16 faisaient déjà partie du précédent. "La Roumanie sortira traumatisée après les quatre ans de mandat du parti de gauche", prévoit déjà le quotidien **Romania libera**.

## Mobilisés contre le G20



**ALLEMAGNE** — “C’est parti !”, titre **Die Welt** sur fond de grande manifestation de rue : le 1<sup>er</sup> juillet, des milliers

de contestataires ont clamé leur opposition à la politique des grandes puissances (G20), qui doivent se réunir les 7 et 8 juillet à Hambourg. Leur mobilisation pour une “*autre politique*”, plus écologique et plus démocratique, se heurte à un dispositif de sécurité important. “*Le défilé est resté pacifique*”, souligne le quotidien berlinois, ajoutant que les tensions devraient monter à l’approche de l’ouverture du sommet – entre 100 000 et 150 000 manifestants sont attendus.

## Xi hausse le ton

**HONG KONG** — Toute tentative de remettre en cause la souveraineté chinoise sur Hong Kong “*serait un acte franchissant la ligne jaune, absolument inadmissible*”, a déclaré le président chinois Xi Jinping le 1<sup>er</sup> juillet, lors des célébrations du 20<sup>e</sup> anniversaire de la rétrocession de l’ancienne colonie

britannique à la Chine. Pour le **South China Morning Post**, il s’agit de “*l’avertissement le plus clair*” lancé par Xi Jinping depuis son arrivée au pouvoir, alors que les appels à l’indépendance se sont multipliés depuis quelques années, notamment chez les jeunes, “*décus du manque d’avancées démocratiques à Hong Kong*”.

## Une force locale

**AFRIQUE** — Les dirigeants du G5 Sahel se sont réunis à Bamako le 2 juillet, en présence d’Emmanuel Macron. Les présidents du Mali, du Tchad, de Mauritanie, du Burkina Faso et du Niger ont acté la constitution d’une force armée antidjihadiste et se sont engagés à verser chacun 10 millions d’euros. Si le budget total, de 423 millions d’euros, est encore loin d’être bouclé, “*la force du G5 Sahel prend des couleurs locales*”, écrit le site burkinabé **Wakat Séra**, qui se félicite que ces États tentent de s’affranchir enfin de la tutelle étrangère. Si chaque pays respecte son engagement, le “*G5 Sahel connaîtra certainement des jours heureux*”.



AREND, PAYS-BAS

# 3960

**VÉNÉZUÉLIENS ONT DEMANDÉ L’ASILE EN ESPAGNE** en 2016, note **ABC** le 3 juillet, d’après un rapport de la Commission espagnole d’aide aux réfugiés. Ils forment le plus gros contingent de demandeurs d’asile, devant les Syriens (2 975 demandes) et les Ukrainiens (2 570). “*La répression du président vénézuélien Nicolás Maduro fait monter en flèche les demandes d’asile en Espagne [...], écrit le journal conservateur. En 2012, une année avant son arrivée au pouvoir, seulement 28 Vénézuéliens ont demandé l’asile. Ces demandes se sont multipliées par 141 pendant le ‘madurisme’*”. Le quotidien estime que le Venezuela se dirige vers “*la guerre civile*”. Depuis trois mois, les manifestations sont quotidiennes dans le pays.

## ALLEMAGNE.

# Angela Merkel pour et contre le mariage pour tous

**Le Bundestag a adopté le mariage pour tous, le 30 juin, à une large majorité. Grâce à Angela Merkel, mais sans sa voix. Une volte-face électoraliste dont elle est coutumière.**

— **Der Spiegel** (extraits) *Hambourg*

**S** *tiikum* est un mot qui vient du yiddish et qui signifie tranquille, discret, imperceptible. Il n’y a pas de terme qui décrive mieux le style politique d’Angela Merkel. Elle a changé la société de façon *stiekum*, pour le mieux. Dans l’ensemble, les résultats de son mandat sont corrects, mais le processus qui y mène est troublant – et pas seulement pour Martin Schulz (SPD), le président du Parti social-démocrate [et son principal adversaire aux élections législatives du 24 septembre].

[Le 26 juin], Angela Merkel a donné un nouvel exemple, grotesque, de sa façon de faire de la politique. Lors d’un débat [organisé par le magazine féminin *Brigitte*], elle a ouvert négligemment la voie au mariage pour tous alors que personne ne s’y attendait. L’ère Merkel est riche en surprises de ce genre.

La chancelière a supprimé subitement le service militaire [en 2010] parce que le ministère de la Défense ne pouvait atteindre ses objectifs d’économie autrement. Elle a décrété la sortie du nucléaire [en 2011] après avoir été bouleversée par les images de la catastrophe de Fukushima, alors qu’elle avait prolongé la durée de vie des centrales nucléaires quelques mois auparavant. Elle a ouvert spontanément les frontières aux réfugiés bloqués en Hongrie [en 2015] sans avoir de véritable politique migratoire.

Merkel fait de la politique comme si elle voulait faire passer un hoquet. Elle surprend, elle fait peur. Le coup tombe sans prévenir. Telle est sa méthode : dans un climat tranquille, discret, anodin, survient une déclaration fracassante. Il n’y a aucun processus visible menant à ce résultat, aucun discours présentant un plan ou un projet, aucun débat préparant les réformes. Ses décisions semblent venir de nulle part.

La personne même de Merkel s’efface dans cette politique du hoquet. La chancelière change le pays, mais ne se pose pas en héroïne : elle ne s’identifie pas avec passion

à ces changements. Elle peut défendre un point de vue autant qu’un autre. D’abord prolonger la vie des centrales puis sortir du nucléaire ; d’abord ouvrir les frontières aux réfugiés puis les fermer ; ouvrir la voie au mariage pour tous puis voter contre. Cela donne à sa politique un caractère arbitraire.

Pour ses adversaires politiques, c’est un cauchemar. Elle reste si vague que chaque citoyen peut s’imaginer la Merkel qu’il veut – et voter pour elle. D’autant qu’il n’existe pas d’autre choix convaincant.

Martin Schulz reproche à la chancelière de se livrer à une “*démobilisation asymétrique*”. L’expression, qui semble tout droit sortie d’un séminaire de science politique, ne va pas lui servir à grand-chose. Cela n’a rien d’un slogan qui puisse bouleverser la campagne. Il traduit surtout une frustration. Sur

le fond, pour Schulz, Merkel reste quasiment insaisissable.

C’est un scandale que Merkel cherche à embobiner les électeurs potentiels du SPD pour qu’ils renoncent à se rendre aux urnes, puisqu’elle est très bien, cette chancelière, après tout. Si l’on prend la démocratie au sérieux, on fait en sorte que les électeurs soient les plus nombreux possible à aller voter.

Merkel passe pour une chancelière modeste mais elle n’est pas dénuée d’arrogance. Et c’est dans ce rapport au citoyen, à l’opinion, que se manifeste son arrogance. La démocratie naît du débat, des mots, des paroles, des déclarations et des arguments. Voilà le bon procédé politique.

En ce sens, Merkel n’est pas une bonne chancelière. De toute évidence, sur le mariage pour tous, elle ne voulait pas s’adresser aux citoyens mais préférerait attendre le hasard d’une question. Si l’occasion ne s’était pas présentée, nous ne saurions toujours pas ce qu’elle avait dans la tête. Difficile de faire plus arrogant.

— **Dirk Kurbjuweit**  
Publié le 1<sup>er</sup> juillet



ÉDITO

# Les informés de franceinfo

Jean-Mathieu Pernin, du lundi au vendredi de 20h à 21h

chaque vendredi avec



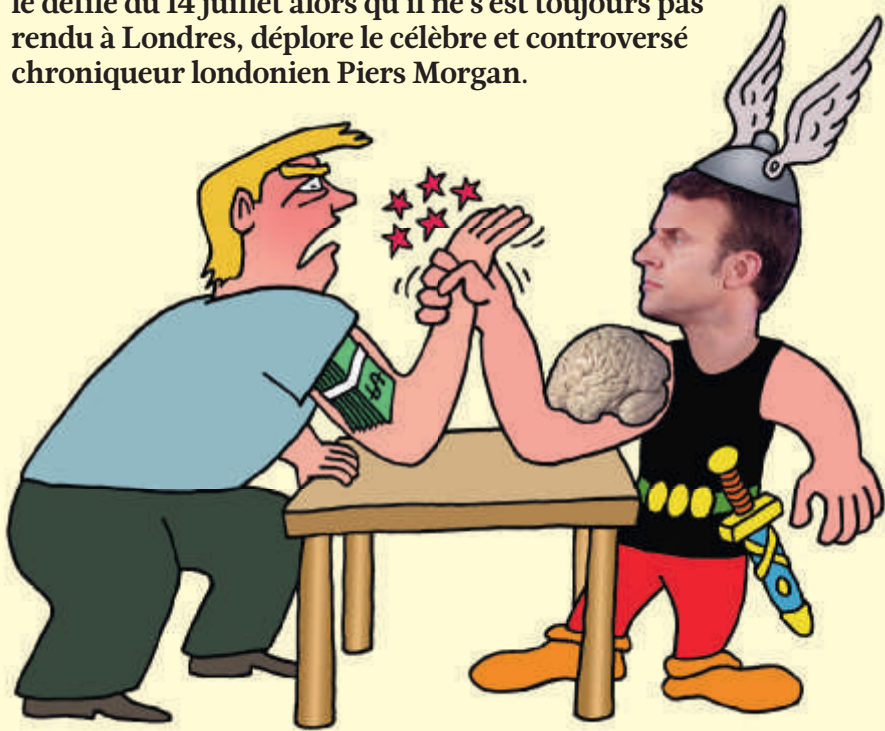
**franceinfo:**  
radio . web . tv canal 27



✍ Dessin d'Arend,  
Pays-Bas.

## Trump à Paris, un joli coup pour Macron

Le président américain sera en France pour le défilé du 14 juillet alors qu'il ne s'est toujours pas rendu à Londres, déplore le célèbre et controversé chroniqueur londonien Piers Morgan.



—Daily Mail (extraits) Londres

**Z**ut alors !\* Bon, voilà. La “relation privilégiée”, c’est fini\*. Trump a accepté l’invitation du président français, qui lui a proposé de venir fêter le 14 juillet à Paris, brisant ainsi mes derniers espoirs de voir Londres et Washington perpétuer une forme de relation privilégiée. Et mon pays ne peut s’en prendre qu’à lui-même et à son caractère de cochon.

Je redoutais ce moment. Depuis que Trump est arrivé à la Maison-Blanche, mes compatriotes britanniques se sont ligüés contre lui avec une malveillance particulièrement virulente. Franchement, c’est un spectacle assez pathétique. Nul besoin d’apprécier Trump ou ses opinions politiques pour respecter la fonction qu’il occupe. Le président des États-Unis est la personne la plus puissante au monde.

Pendant de nombreuses décennies, le Royaume-Uni a profité de relations très étroites avec ses amis d’outre-Atlantique. En temps de guerre ou de paix, on s’est serré les coudes. Tout ça pour piquer une crise incroyablement bête et maso, tout envoyer promener et jeter le président américain dans les bras rusés et accueillants d’Emmanuel Macron – un homme qui semble comprendre que faire preuve de respect à l’égard des États-Unis et de son dirigeant est sensé et non stupide. Je ne reproche rien de tout cela à Trump. Il n’aurait rien pu faire de plus pendant sa campagne et depuis sa stupéfiante victoire pour montrer qu’il aime le Royaume-Uni.

D’où son ravissement quand Theresa May lui a proposé une visite officielle. Mais dès que l’invitation a été rendue publique, une campagne phénoménale a été lancée pour empêcher ce déplacement. Des manifestations ont été organisées à Londres. Des élus imbéciles et égocentriques et des célébrités de gauche se sont fendus de furieux réquisitoires anti-Trump.

**Le culot de Macron.** Pas étonnant qu’il se soit tourné vers Macron. D’expérience, je sais que Trump apprécie deux choses chez les gens qu’il rencontre : une forte personnalité et le respect. C’est un homme franc quand on apprend à le connaître. Si vous êtes juste avec lui, il vous rendra la pareille. Si vous lui mettez une droite, métaphoriquement ou non, il cognera aussi. Il aime ceux qui tiennent bon.

Macron a été malin. Quand il a rencontré Trump pour la première fois au sommet de l’Otan [le 25 mai], il a broyé la main du président américain et refusé de la lâcher. Le message était très clair : il y a un petit nouveau à l’Élysée et il n’a pas l’intention de se laisser emmerder.

Ensuite, quand Trump a annoncé que les États-Unis se retiraient de l’accord de Paris sur le changement climatique, Macron a publiquement appelé le monde à “rendre à la Terre sa grandeur !” Il y a fort à parier que Trump a admiré le culot de Macron. Enfin, le 28 juin, le président français a invité Trump à venir à Paris pour le 14 juillet, une proposition que le

président américain s’est empressé d’accepter. Le communiqué de presse de la Maison-Blanche a transpercé mon cœur d’Anglo-Américain. “Le président Trump se réjouit de réaffirmer les liens étroits d’amitié qui unissent les États-Unis et la France, de célébrer une journée importante avec le peuple français.” Mais ce n’est pas tout : “Les deux dirigeants consolideront leur lutte commune contre le terrorisme ainsi que le partenariat économique des deux pays. Ils aborderont par ailleurs de nombreuses autres questions d’intérêt commun.” Doux Jésus.

**Des Français pragmatiques.** J’ai eu l’impression d’apprendre que mon ex allait épouser le plus beau mec du lycée. Pendant que les Britanniques moralisateurs se félicitent de “résister à Trump”, les Français vont lui dérouler le tapis rouge. Des troupes américaines participeront au défilé des Champs-Élysées. Les présidents feront ensemble un salut militaire et de charmantes déclarations sur chacun d’entre eux et sur leurs deux pays.

Et les Français, bien plus pragmatiques que nous autres Britanniques, prendront sur eux, même s’ils ne peuvent pas le sentir, et verront bien qu’il faut prendre du recul et sceller une nouvelle *entente cordiale\** avec le dirigeant le plus crucial, à l’heure où la France, maltraitée par le terrorisme, a besoin de tous les amis puissants qu’elle peut trouver. Le Royaume-Uni est aussi victime du terrorisme et des ondes de choc que provoque le Brexit. À plusieurs reprises, Trump nous a offert son amitié et nous lui avons répondu qu’il pouvait se la mettre où je pense. Je crains que la futilité de ce comportement ne soit bientôt révélée.

Trump ne nous punira pas. Il donnera simplement la priorité aux Français alors que nous avons désespérément besoin de la force financière et militaire des États-Unis. Trêve de politesses : cette fois-ci, ce n’est plus “zut”, mais “merde alors”.\*

—Piers Morgan  
Publié le 28 juin

\* en français dans le texte.

### SOURCE

**DAILY MAIL**  
Londres, Royaume-Uni  
Quotidien, 2 100 855 ex.  
dailymail.co.uk

Populaire et conservateur, ce tabloïd est un des journaux les plus influents du pays, car il est celui de la “Middle England”, la classe moyenne anglaise, celle dont les voix font et défont les gouvernements. Le Daily Mail est résolument populaire, ouvertement de droite et critique vis-à-vis de l’Europe.

### ILS PARLENT DE NOUS

RICHARD WERLY, correspondant du journal suisse **Le Temps**

## “Un président-professeur-intellectuel”



**Que pensez-vous des réformes institutionnelles annoncées par Macron à Versailles ?**

Emmanuel Macron a proposé un changement de fonctionnement plutôt qu’un changement de nature : il n’y aura qu’une dose de proportionnelle, ce qui n’altère pas la logique du scrutin majoritaire ; le droit de pétition annoncé est loin d’être un vrai mécanisme de démocratie directe permettant aux citoyens de faire irruption dans le monde politique. Il s’agit davantage d’un aménagement du système français, puisque tout le reste de son intervention, y compris le décorum, confirme que Macron reste très présidentiel.

**Qu’est-ce qui était le plus important dans son discours, le fond ou la forme ?**

Le fond, clairement. La forme était celle de toute intervention devant le Congrès, tout était annoncé, chorégraphié. Sur le fond, on peut retenir que c’est un homme qui veut se forger une posture aussi intellectuelle que politique. Il parle aux Français à travers les parlementaires et se taille ainsi un costume de président-professeur-intellectuel. L’objectif de son discours était de dire aux Français : je vais vous faire changer mais je ne vais pas vous affronter. Il était dans une posture à la Sarkozy en ce qui concerne la domination du paysage politique, mais lui n’est jamais dans le dur quand il s’agit de proposer des choses, il se réserve la possibilité d’esquiver. Avec son discours à Versailles, il n’y a pas de quoi monter aux barricades. C’est son extrême subtilité : il n’est pas dans une logique de choc direct avec les Français.

**Quel rôle pour le Premier ministre ?**

Macron a ménagé beaucoup de place à Édouard Philippe : à aucun moment il n’a abordé la mise en œuvre du redressement des dérapages budgétaires, ni la flexibilité du marché du travail, ni les questions de fiscalité. Philippe a la charge du redressement économique de la France, et Macron a la charge de son redressement moral.

—Propos recueillis par  
Courrier international



CONTROVERSE

# L'Europe doit-elle faire payer Google ?

Après sept ans d'enquête, la Commission européenne a annoncé le 27 juin qu'elle condamnait le géant américain à une amende record de 2,42 milliards d'euros pour abus de position dominante.

NON

## Un acharnement contre-productif

—Politico Arlington

Je vis "la vie Google". J'ai écrit un livre et coanimé un podcast sur Google. J'utilise un grand nombre de ses services : Chrome, Chromebook (mon seul portable), téléphone et tablette Android, Search, Gmail, Docs, YouTube, Translate, Play Music et Play Livres, Assistant et Waze. Mais je ne me souviens pas avoir utilisé son comparateur de prix, Google Shopping. Le faites-vous ? Je me sers plutôt d'Amazon, bien sûr.

La Commission européenne vient pourtant de se baser sur la promotion par Google de son propre comparateur pour l'accuser d'infraction à la loi sur la concurrence et lui infliger une amende de 2,4 milliards d'euros. Je doute que le service shopping de Google tout entier vaille autant tellement il est insignifiant et peu compétitif.

Pourquoi Margrethe Vestager, la commissaire européenne à la Concurrence, s'acharne-t-elle ainsi sur Google ? L'histoire a commencé lorsque des groupes de médias européens (et plus particulièrement allemands) menés par Axel Springer (copropriétaire de l'édition européenne de Politico) et News Corporation (qui appartient à Rupert Murdoch) ont utilisé leur gigantesque capital politique pour pousser les gouvernements européens à mettre des bâtons dans les roues de leur concurrent.

Les obstacles placés sur le chemin de Google ont pris la forme à la fois de lois, comme la Leistungsschutzrecht en Allemagne pour mieux protéger la propriété intellectuelle des éditeurs de presse, la taxe sur les liens vers les articles de presse en Espagne et le paiement de "droits voisins" dans l'ensemble de l'UE, ainsi que d'une enquête antitrust qui a duré sept ans.

Mais ces groupes ne sont pas en concurrence avec Google dans le domaine du shopping, bien que si vous cherchez des chaussures sur le site Internet de Bild (propriété de Springer), vous trouverez des réclames pour les magasins de chaussures du Bild et de ses publicitaires, mais pas de ses concurrents. Là où ils sont en concurrence, c'est sur le terrain de la publicité. Ou du moins essaient-ils de l'être.

Leur problème est que Google a débarqué sur leur marché en offrant à leurs

clients de meilleures affaires, en prenant des risques avec la rémunération au clic et en apportant une efficacité et des performances bien meilleures grâce au ciblage individualisé. Ces groupes font encore dans les médias de masse alors que Google – comme Facebook, Amazon et d'autres entreprises de la Silicon Valley – fournit des services personnalisés. Dans cette nouvelle réalité, ils ne peuvent pas faire le poids. Ils cherchent donc à régler.

S'il y a un domaine où Google exerce un quasi-monopole, c'est celui de la publicité. Pourquoi l'UE ne l'a-t-elle pas attaqué sur ce terrain ? Peut-être parce que Google y est déjà confronté à une concurrence féroce, pas tant des groupes de médias traditionnels que de son ambitieux voisin, Facebook.

**Bridier Internet.** La décision de l'UE d'attaquer Google ne peut pas obéir à la seule volonté d'aider les groupes de presse. Est-elle antiaméricaine ? Anti-Silicon Valley ? Antitechnologie ? Ou y a-t-il là quelque chose de plus profond, lié à la conception européenne d'Internet ?

Internet peut être très révélateur du caractère et des peurs d'une nation ou d'une culture. Aux États-Unis, la politique de tolérance engendre des trolls qui se réclament de la liberté d'expression, comme notre président. En Chine, en Iran, en Russie et dans d'autres pays autoritaires, il fait ressortir un instinct de contrôle. En Europe, il provoque un réflexe de régulation.

J'admire la prédisposition de l'Europe à protéger ses citoyens de l'exercice sans frein du pouvoir. Mais il est trop tôt pour croire que nous pouvons définir et par conséquent brider Internet. Nous ne savons pas encore ce qu'il est. Un gouvernement qui prétendrait savoir exactement comment cette nouvelle technologie doit fonctionner ferait preuve d'un bien grand orgueil.

Pourtant, une telle ambition n'est pas sans précédent. L'UE s'est jetée tête baissée dans sa réglementation des activités de Google sans aucun sens de l'ironie et avec une piètre mémoire du passé. Comment oublier la façon dont elle nous a tous protégés du pouvoir écrasant de Microsoft lorsqu'il s'est écroulé sous son propre poids ?

Lorsque je parle avec des responsables d'entreprise et des fonctionnaires européens, j'entends une jalousie

**Internet peut être très révélateur du caractère et des peurs d'une nation ou d'une culture.**

compréhensible des prouesses de la Silicon Valley. Je compatis, et je suis même convaincu que nous y gagnerions tous davantage si l'Europe pouvait fournir de vrais rivaux aux titans californiens. Mais ces concurrents – les prochains Google, Facebook, Amazon ou Tesla – ne seront pas engendrés par des législations et des réglementations protectionnistes.

J'aimerais que les gouvernements de l'UE et l'Europe utilisent leur pouvoir pour créer un environnement propice à l'investissement et l'innovation. Au lieu de cela, cette décision dit aux investisseurs et aux experts en nouvelles technologies qu'il vaut mieux pour eux qu'ils gardent leurs distances.

—Jeff Jarvis  
Publié le 27 juin

OUI

## Une décision de bon sens

—The Guardian Londres

Commençons par enterrer une controverse. En infligeant une amende de 2,42 milliards d'euros à Google, la Commission européenne ne se lance pas dans une guerre commerciale sournoise contre les entreprises américaines de nouvelles technologies. Au contraire, Margrethe Vestager, commissaire de l'UE à la Concurrence, s'attaque à une question essentielle de notre ère numérique : dans quelle mesure doit-on laisser les entreprises comme Google exploiter leur position dominante dans un domaine pour en tirer avantage dans un autre ?

Les accusations de préjugés antiaméricains ne tiennent pas la route dès que l'on examine la stratégie de vigilance qu'applique la Commission européenne pour favoriser la concurrence. Dans d'autres secteurs, qui font l'objet d'autres plaintes, Bruxelles n'a pas non plus hésité à distribuer des amendes contre les sociétés implantées en Europe. Demandez donc au "cartel des camions" – exclusivement composé de constructeurs européens –, qui a écopé d'une amende collective de 2,93 milliards d'euros en 2016 pour entente sur les prix.

Si la plupart des géants d'Internet sont américains, c'est simplement parce que la Silicon Valley sait le mieux produire des entreprises qui se développent au point

de dominer leur marché. On aimerait bien que la Commission européenne ait plus d'innovateurs européens à surveiller dans ce secteur. Notez aussi que nombre des observateurs qui saluent l'initiative de Margrethe Vestager sont eux-mêmes américains, notamment Oracle et Yelp. Rien n'atteste que la Commission européenne se rende coupable d'antiaméricanisme.

**Une longueur d'avance.** Quant à la décision proprement dite, la commissaire de l'UE s'appuie certes sur de nouvelles directives, mais son argument semble parfaitement juste. Si Google mettait trop en avant son service de shopping dans les résultats des recherches, tout en reléguant au second plan les comparateurs de ses rivaux, la concurrence en subirait forcément les effets.

Il est peut-être difficile d'en mesurer les répercussions pour les consommateurs, mais elles existent sûrement. Pendant ce temps, les start-up susceptibles d'avoir la faveur des consommateurs ont plus de mal à décoller.

Il est aussi vrai, comme l'a fait valoir Google, que de nombreux concurrents du commerce en ligne ont quand même réussi à prospérer, en particulier Amazon. Mais cet argument est loin d'être décisif. Cette enquête a dû déterminer à quel moment la position dominante dans un secteur (le moteur de recherche) a servi à prendre une longueur d'avance dans un domaine connexe (le shopping). L'abus de position dominante reproché à Google est plein de bon sens, car le géant n'accordait pas seulement à son service l'avantage de "jouer à domicile" : il déformait complètement les résultats des recherches, selon la Commission européenne.

Cette conclusion aura des répercussions de grande ampleur si Google ou d'autres entreprises ont aussi privilégié leurs produits dans des domaines tels que les voyages et les hôtels. Si c'est le cas, il faut louer les mesures prises par les régulateurs en faveur des clients : la Commission affirme qu'une position dominante dans les nouveaux secteurs doit être méritée et non obtenue en étouffant les adversaires.

Cette approche consistant à soutenir fermement la concurrence profitera aux consommateurs du monde entier, y compris aux États-Unis. On se demande plutôt pourquoi les régulateurs américains, dont la lutte contre les puissants monopoles était autrefois honorable, se sont couchés face aux géants d'Internet.

—Nils Pratley  
Publié le 27 juin

d'un  
continent  
à l'autre.

france



Amériques.....	14
Europe.....	18
Moyen-Orient.....	22
Afrique.....	24
Asie.....	26

# Hommage. Simone Veil, le souffle d'un siècle

Ancienne ministre et ex-présidente du Parlement européen, Simone Veil s'est éteinte à 89 ans. Revenue de déportation, elle n'avait cessé de témoigner de la Shoah. En faisant dépénaliser l'IVG, elle s'était battue pour les droits des femmes.

— Le Soir Bruxelles

Elle disait elle-même que trois dates avaient marqué sa vie. Celle du 13 avril 1944, quand elle n'avait encore que seize ans et demi et que les épreuves du bac tout juste passées elle avait embarqué dans un train au départ de Drancy à destination d'Auschwitz-Birkenau. Celle du 18 janvier 1945, quand elle avait quitté le camp. Et celle du 23 mai 1945, quand elle était revenue en France. Elle disait que ces dates étaient les points de repère de son existence. Des traces indélébiles de ce qu'elle avait vécu. Comme d'ailleurs ce matricule-tatouage 78651 – qu'elle portait à l'avant-bras gauche et qui n'était pas, comme osera le lui dire, dans une formule immonde, un diplomate à la fin de la guerre, son "numéro de vestiaire". Cette vie-là vient de s'arrêter. Simone Veil s'est éteinte à Paris à 89 ans. L'émotion est immense. En

France, où elle était l'une des personnalités préférées, mais pas seulement. Car ce n'est évidemment pas seulement une femme politique qui disparaît. Ni même une personnalité dont l'engagement, la force et l'humanisme inspiraient le respect de tous. C'est aussi le témoin d'un siècle qui s'éteint. Celui de toutes les abominations mais aussi celui de l'idéal européen et de l'émancipation.

**Son récit de la Shoah, aussi essentiel que celui de Primo Levi, restera à jamais.**

Ces dernières années, Simone Veil, dont la santé déclinait, ne répondait plus que très rarement aux invitations des médias, des écoles ou des associations qui sollicitaient sa mémoire. En 2010, trois ans après la fin de son mandat de

"sage" au Conseil constitutionnel, elle avait été reçue sous la coupole de l'Académie française. Mais depuis la mort de son mari en 2013 et en dépit de son statut d'"Immortelle", elle ne se montrait plus. Son récit de la Shoah, aussi essentiel que celui de Primo Levi, restera pourtant à jamais. Elle qui confiait la difficulté des déportés à trouver le juste équilibre (en dire trop ou pas assez?) avait trouvé les mots justes pour dire l'horreur dont elle avait réchappé. Elle gardait de cette épreuve la conviction inverse de celle d'Hannah Arendt. Non, il n'y avait pour elle ni "responsabilité collective" ni "banalité du mal". "Dire que tout le monde est coupable revient à dire que personne ne l'est", écrivait-elle dans ses mémoires (*Une vie*, éd. Stock), parus en 2007. Pour elle, si, il y avait une exception à la possibilité de la barbarie humaine. Et elle citait alors, pour démentir les adeptes de la banalisation, les risques pris par

les Justes, qui avaient caché au péril de leur vie des Juifs qu'ils ne connaissaient même pas. "En sauvant tel ou tel individu, ils ont témoigné de la grandeur de l'humanité."

Simone Jacob grandit à Nice dans une famille de quatre enfants. Le père, architecte, porte haut le principe de laïcité et refuse même que ses enfants mettent les pieds dans une synagogue. En mars 1944, le destin de la famille est frappé à jamais du sceau de la tragédie. Munie d'une fausse carte d'identité, la jeune Simone, alors cachée par des amis, est arrêtée. Interrogée par la Gestapo, elle fait prévenir le reste de sa famille. Mais ce faisant, elle précipite le drame. Suivi par les Allemands, l'ami qu'elle a mandaté conduit les nazis à cueillir aussi son frère, sa mère et l'une de ses deux sœurs. Aucun membre de la famille n'échappera à la déportation. Son frère, comme son père, meurt en Lituanie. Sa mère adorée succombe au typhus un mois seulement avant

la libération des camps. Des Jacob, il ne restera que Simone et ses deux sœurs.

**Soif de justice.** Après la guerre, elle a du mal à trouver sa place. Ce sentiment, toujours, que personne ne veut entendre ce qui s'est réellement passé. Elle s'inscrit à la fac de droit, à Sciences Po. Une conscience politique? Elle n'en a pas encore. Son père était de droite, sa mère, plus proche des valeurs de la gauche. Sa seule certitude, bien qu'elle ait gardé des amitiés fidèles pour des communistes rencontrés en déportation, c'est qu'elle exécra le stalinisme. Et de Gaulle l'a déçu, qui, à force d'avoir trop voulu réconcilier la nation, a soldé à ses yeux les comptes de l'Occupation. Déjà, l'idéal européen la parcourt. Si l'Est et l'Ouest ne se réconcilient pas, à ses yeux, le monde ira à une guerre plus terrible encore.

Sa soif de justice la pousse à devenir avocate. Mais Antoine





✓ Dessin de Kichka  
paru dans **i24news**, Tel-Aviv.

*foetus dans un bocal*”, s’est souvenu Jean Veil, l’un des fils de Simone, interrogé lors du quarantième anniversaire de la loi. “Un autre avait accusé ma mère de vouloir jeter les cadavres des bébés au four crématoire.”

Le 26 novembre 1974, son discours à l’Assemblée fait date, comme sept ans plus tard celui que prononcera Robert Badinter contre la peine de mort. “Lorsque sont organisés par charters des voyages à l’étranger, je dis que nous sommes dans une situation de désordre et d’anarchie qui ne peut pas continuer. Ces femmes, ce sont celles que nous côtoyons chaque jour et dont nous ignorons la plupart du temps la détresse et les drames”, proclame-t-elle. La loi sera adoptée en 1975, avec le soutien de la gauche.

**Réconcilier.** Dans ce combat, Simone Veil a pu s’appuyer sur Jacques Chirac, alors Premier ministre. Mais lorsque celui-ci rompt avec Giscard, quitte le gouvernement et part fonder le RPR, elle refuse de le suivre. C’est sous les couleurs centristes et avec le soutien de Giscard, toujours, qu’elle se lance à l’assaut d’une nouvelle citadelle : l’Europe. En 1979, après de premières élections au suffrage universel, elle devient la première femme à présider le Parlement européen. Un symbole de la réconciliation franco-allemande. Son premier discours est teinté des valeurs qu’elle ne cessera jamais de défendre : la paix, la liberté, le progrès social, l’égalité hommes-femmes. Même si elle n’est pas reconduite deux ans et demi plus tard à la présidence du Parlement, elle reste treize ans au Parlement européen. Des années plus tard, elle ne cache pas son affliction quand Jacques Chirac soumet à référendum le projet de Constitution européenne en 2005. À ses yeux, soumettre un tel projet à une consultation populaire, c’est jouer aux apprentis sorciers avec l’Europe.

Deux fois ministre, sous Giscard en 1974 mais aussi dans le gouvernement d’Édouard Balladur en 1993, Simone Veil se serait bien vue au ministère de la Justice. Mais c’est à la Santé et un temps à la Ville qu’on l’a cantonnée. Pas une fine politicienne ? Elle n’aura jamais cessé en tout cas de critiquer les jeux politiques. Ses cibles s’en souviennent encore. Consensuelle, Simone Veil ? Ce serait oublier, sous le chignon et au-delà du tailleur Chanel, son caractère trempé, et même les mots

terribles qu’elle a pu avoir pour certains de ceux qui ont croisé sa route. François Bayrou, son ancien directeur de campagne au Parlement européen ? “Le pire de tous !” à l’en croire. “Il est convaincu qu’il a été touché par le doigt de Dieu pour devenir président. C’est une idée fixe, une obsession à laquelle il est capable de sacrifier principes, alliés, amis”, écrit-elle dans son autobiographie.

### Consensuelle, Simone Veil ? Ce serait oublier son caractère trempé.

Jacques Chirac ? “Un opportuniste dont la motivation a souvent été à ses yeux purement politique pour ne pas dire politicienne.” Ségolène Royal ? “Inconsistante, floue dans ses jugements et entêtée jusque dans l’erreur.” Seul Nicolas Sarkozy trouvait grâce à ses yeux, lui qui avait su produire en 2007 “l’électrochoc nécessaire au pays”. Cela ne l’avait pas empêchée, cette année-là, de prendre ses distances avec l’idée que nourrissait le candidat de la rupture de créer un “ministère de l’Immigration et de l’Identité nationale”. Ni, un an plus tard, de refuser l’idée du même Nicolas Sarkozy de confier à chaque élève de 10 ans la mémoire d’un enfant juif victime de l’Holocauste. “Absurde et insoutenable”, disait-elle.

En 2013, en plein débat sur le mariage gay, on s’étonne de la voir défiler, drapeau à la main, aux côtés de la Manif pour tous. Elle qui avait fait front contre l’Église lors du débat sur l’IVG... “Elle est juste venue saluer les manifestants”, dira alors son entourage, ajoutant que sa présence ne valait pas “adhésion”. Son dernier soutien aura été pour l’UDI de Jean-Louis Borloo. Elle était venue, pour l’une de ses dernières apparitions publiques, à l’assemblée constitutive du mouvement. Celui-ci se voulait tourné vers l’Europe, le progrès social et l’émancipation. Les trois balises de sa propre vie.

Son mari avait un soir lâché, par boutade, après son entrée à l’Académie : “J’espère que tout ça ne finira pas au Panthéon.” Ce jour-là, sous la Coupole, observant l’épée sur laquelle elle avait fait graver les cinq chiffres de son matricule de déportation, elle avait confié : “Le jour où je mourrai, c’est à la Shoah que je penserai.”

— **Joëlle Meskens**  
Publié le 30 juin

## Revue de presse

### “La dignité de l’Europe”

●●● “Le fait d’avoir fait l’Europe m’a réconciliée avec le xx<sup>e</sup> siècle.”

Cette phrase, issue de l’autobiographie de Simone Veil *Une vie* (éd. Stock, 2007), a été mise en lumière dès l’annonce de son décès, le 30 juin, par le quotidien italien **La Repubblica**. La presse européenne est unanime : ce n’est pas seulement un symbole de l’histoire française qui s’en est allé, mais celui de l’histoire d’un continent. “Peu d’hommes politiques ont autant incarné l’histoire du xx<sup>e</sup> siècle, avance la **Süddeutsche Zeitung** outre-Rhin. Simone Veil a connu la Shoah, elle s’est battue pour l’émancipation des femmes et a tout fait pour l’unification européenne.” Pour beaucoup, son élection comme présidente du Parlement européen, en 1979, constitue un tournant de la vie du continent. Dans **El País**, l’Espagnol Enrique Barón Crespo, l’un de ses successeurs à la tête de l’institution, définit Simone Veil comme “la dignité de l’Europe”. “Sa vie, sa souffrance et son action incarnent le meilleur d’une Europe capable de surmonter le pire épisode de son histoire”, écrit-il. Enrique Baron estime qu’au-delà des nombreux combats qu’elle a menés en France, “son élection au Parlement européen est l’apogée de sa carrière : première femme à occuper ce poste, symbole de la réconciliation et du dépassement des affrontements fratricides.” Sa disparition intervient deux semaines après celle de l’ancien chancelier allemand Helmut Kohl. Le quotidien portugais **Público** salue “ces deux grands humanistes, deux grands Européens qui ont inspiré et renforcé le rêve d’une Europe unie, ouverte, tolérante et solidaire, chaque jour plus nécessaire en ces temps troublés que nous traversons”. Selon le journal de Lisbonne, le message porté par ces deux figures du xx<sup>e</sup> siècle résonne d’autant plus aujourd’hui qu’ils venaient tous deux “de la droite modérée et sociale, des forces de progrès nécessaires face à la dérive populiste, souverainiste et extrémiste actuelle”.

— **Courrier international**

Veil, le camarade de Sciences Po qu’elle épouse à 19 ans et dont elle aura trois fils dont l’un, Jean, est aujourd’hui l’un des ténors du barreau de Paris, l’en dissuade. Elle opte alors pour la magistrature. Elle devient contrôleuse des prisons et se bat des années durant pour améliorer la condition des détenus.

Politiquement, c’est une rencontre qui va forger son engagement. Celle d’un professeur de Sciences Po, Michel de Boissieu, alors proche de Pierre-Henri Teitgen, un “catholique de gauche” qui deviendra garde des Sceaux. Il propose à Antoine Veil un poste d’attaché parlementaire au Sénat. Puis c’est Alain Poher qui deviendra le protecteur

du couple. Simone, elle, se rapproche de Georges Pompidou. Mais c’est avec son successeur, Valéry Giscard d’Estaing, qu’elle va écrire une page d’histoire.

En 1974, il la nomme ministre de la Santé. Seule femme au rang de ministre (Françoise Giroud est secrétaire d’État à la Condition des femmes), elle entame un combat acharné pour dépénaliser l’avortement. Une vision lui est insupportable : celle de ces femmes fuyant par cars entiers vers l’étranger pour mettre fin à leur grossesse. La mission s’annonce redoutable : un an plus tôt, l’Assemblée a repoussé un premier texte. Et l’hémicycle ne compte que neuf femmes. Mais celle qui revient des camps n’imagine pas encore la violence qu’elle va endurer. Les lettres d’injures et de menaces pleuvent. Des croix gammées sont dessinées dans l’entrée de son immeuble. “Un parlementaire est venu avec des

**Une vision lui est insupportable : celle de ces femmes fuyant pour avorter.**



amériques

# Brésil. Le mirage du renouveau politique

Le président Michel Temer, qui fait face à des accusations de corruption, pourrait ne pas réussir à achever son mandat. Mais d'ici l'élection présidentielle de 2018, les Brésiliens devront continuer de vivre dans l'incertitude, dans un pays au bord de la rupture institutionnelle, déplore ce sociologue.



## —Amérique Latina en Movimiento Quito

La vie politique actuelle du Brésil ressemble à une longue agonie, celle de son président, Michel Temer. On le voit perdre chaque jour un peu plus le soutien de ses alliés, tant au sein des partis formant la coalition créée après la destitution de Dilma Rousseff qu'auprès des personnalités phares de la politique brésilienne, à l'image de l'ancien président Fernando Henrique Cardoso [1995-2002] ou du président du Parti populaire socialiste, Roberto Freire, qui, en démissionnant de son poste de ministre de la Culture [le 18 mai, lorsque le scandale à propos d'une bande audio compromettante pour le président a éclaté], a fait comprendre que le chef de l'État ne disposait plus des conditions politiques et morales pour continuer à présider aux destinées du pays. S'il est encore difficile de prédire la date exacte de

son départ, tout porte à croire que Michel Temer ne pourra conduire son mandat à son terme. Le problème est que l'intérimaire désigné selon l'ordre de succession, le président de la Chambre des députés, Rodrigo Maia, est lui aussi impliqué dans plusieurs scandales de corruption et mis en cause dans l'affaire Lava Jato [sur la corruption au sein du groupe Petrobras], qui a donné lieu à une enquête, toujours en cours, de la part de la justice brésilienne. Si Temer était destitué, la solution pourrait consister à désigner à la présidence par intérim la juge Cármen Lúcia, actuelle présidente du Tribunal suprême.

**Une issue classique.** La meilleure des solutions, qui a mobilisé d'importantes franges de la population, serait l'organisation d'élections directes. Dans l'état actuel des choses, aucune autre formule ne peut offrir davantage de légitimité et d'assise au futur chef de l'État que celle de se voir

désigné par les urnes au suffrage universel. Mais il y a un hic : la convocation d'élections directes anticipées nécessite de modifier la Constitution. Or, en fonction des jeux de pouvoir au Congrès, cela pourrait nécessiter plusieurs mois, ce qui au final reviendrait presque à suivre le calendrier électoral prévu, qui fixe la prochaine échéance [présidentielle] à octobre 2018. C'est pourquoi les élections indirectes restent une issue plus probable, même si elles n'apporteront pas la légitimité et le soutien populaire nécessaires pour remettre le Brésil sur la voie de la stabilité et de la paix sociale. Autant dire que tous les scénarios envisagés sont complexes, et trop périlleux pour redonner un équilibre au pays. Le Brésil vit une crise profonde, sans aucune solution évidente à court terme.

Cette situation sans issue immédiate favorise Michel Temer, au moins temporairement : la crise pouvant évoluer de mille manières, il peut continuer à négocier

✓ Dessin de Schrank,  
paru dans *The Economist*, Londres.

avec les partis formant la base de soutien de son gouvernement. En effet, c'est parce qu'elles ont peur de voir la crise s'aggraver et le destin du pays devenir incontrôlable que les élites politiques et économiques, alors même qu'elles n'ont plus confiance dans le gouvernement, se donnent le temps de considérer les alternatives, dans l'espoir que se dégage pour la présidence une succession qui ne soit pas improvisée et chaotique au point qu'une chute du gouvernement entraîne une rupture de l'ordre institutionnel.

Pour autant, le départ de Temer n'est pas synonyme d'effondrement du système politique brésilien. Au contraire, sa destitution viendrait précisément confirmer l'idée selon laquelle le président en place n'a plus l'autorité nécessaire pour mener les réformes demandées par les franges les plus conservatrices de la politique brésilienne. Tous les débats – réforme de la prévoyance et du droit du travail (tertiarisation et flexibilisation), réforme ou disparition du système de santé actuel, privatisation de l'enseignement supérieur, suppression ou réduction des programmes d'aide sociale – sont polués par la crise de gouvernement. Or pour

## La meilleure des solutions serait d'organiser des élections directes.

faire place nette en vue de ces réformes, les acteurs économiques et les partis représentant la frange la plus traditionaliste du Brésil ont tout intérêt à trouver le meilleur moyen de se débarrasser de ce boulet qu'est devenu le gouvernement Temer.

Loin de déboucher sur la solution qui certes serait la plus souhaitable et la plus démocratique, la crise trouvera vraisemblablement une issue dans le cadre que proposent les partis traditionnels. Tout laisse en effet à penser que les changements qui auront lieu au Brésil d'ici aux élections de 2018 se feront dans les limites que fixeront ces formations politiques, et ce malgré la mobilisation sans cesse croissante de la population contre la corruption et pour la réforme du système politique. Par conséquent, la contestation populaire sera réprimée, et le calendrier politique sera encadré par un gouvernement d'urgence constitué ad hoc pour mener à leur terme les réformes en cours sans modifier la chronologie institutionnelle qui prévoit les élections l'année prochaine. Durant cette période va s'ouvrir un vaste champ de bataille. Les progressistes et la gauche devront l'occuper s'ils prétendent proposer au Brésil un autre avenir, au-delà des pénuries et des tragédies qui ont marqué son histoire récente et rythmé plus encore les deux dernières années.

—Fernando de la Cuadra  
Publié le 30 mai

**UN AN DE CHAOS**

**Mai 2016** — Un procès en destitution est ouvert contre la présidente de gauche Dilma Rousseff. Michel Temer, son vice-président, issu du parti centriste PMDB, est désigné pour assurer l'intérim.

**Août 2016** — Destitution de Dilma Rousseff. Michel Temer prend sa succession. La prochaine élection présidentielle est prévue en 2018. Des manifestations continues secouent le pays pour protester contre la situation chaotique et réclamer une élection anticipée.

**Décembre 2016** — Un ancien responsable du groupe Odebrecht, arrêté dans le cadre du scandale de corruption Petrobras, révèle à la justice 70 noms de personnalités politiques impliquées, dont Michel Temer. L'ancien PDG du groupe, Marcelo Odebrecht, accuse Michel Temer de lui avoir demandé de l'argent.

**Avril 2017** — La Cour suprême autorise l'ouverture d'une enquête contre 108 responsables politiques. Neuf ministres du gouvernement Temer, les anciens présidents Lula et Dilma Rousseff et le maire de Rio figurent sur la liste. Le 28 avril, une grève générale, la première depuis vingt ans, paralyse le pays. La population proteste contre la politique d'austérité du gouvernement.

**Mai 2017** — Révélation par le journal *O Globo* de l'existence d'une bande audio compromettante pour Michel Temer : il y approuve l'achat du silence d'un haut responsable, ancien président de la Chambre des députés, condamné à quinze ans de prison dans l'affaire Petrobras. Michel Temer assure qu'il ne démissionnera pas.

**Juin 2017** — Le président, qui risquait son mandat devant le Tribunal électoral, est absous par cette juridiction, qui statuait sur des irrégularités commises pendant la campagne présidentielle du tandem Dilma Rousseff-Michel Temer en 2014.

Le 26 juin, le procureur général du Brésil lance une accusation de corruption passive contre Michel Temer. Les députés devront se prononcer sur l'ouverture d'un procès en destitution du président. Une majorité des deux tiers est requise pour ouvrir ce procès. La procédure peut ensuite durer six mois.

**Avis aux candidats : tout sauf corrompu !**

●●● À en juger par ce qu'ils expriment via les réseaux sociaux, note un journaliste d'**El País Brasil**, les Brésiliens seraient aujourd'hui disposés à élire un président noir, en dépit des préjugés raciaux qu'on leur attribue encore souvent. Ils se disent tout aussi prêts à élire un président gay, mais, sans surprise en ce qui concerne ses qualités premières, le futur chef de l'État devra être "compétent et intègre", selon les termes d'une internaute citée par le journal. Les temps ont bien changé. Par le passé, rappelle l'auteur, les Brésiliens n'auraient pas évoqué l'honnêteté comme condition première pour prendre la tête de l'État. Elle était certes implicite mais l'attention des électeurs se portait avant tout "sur le projet du candidat pour faire émerger un nouveau Brésil moins marqué par les inégalités sociales". L'insistance des citoyens à citer l'intégrité au premier rang de leurs exigences est un avertissement aux partis politiques, estime *El País Brasil*. "Qu'ils n'aillent plus s'imaginer que les gens, comme avant, finiront par voter pour 'le moins corrompu'", une expression courante au Brésil mais passée de mode.

**À la une**



"Le premier président accusé de corruption", titrait l'hebdomadaire de São Paulo **Época** le 30 juin. Du jamais-vu "dans l'histoire du Brésil", souligne le magazine qui, à l'instar de nombreux journaux qui avaient soutenu Michel Temer, tire maintenant à boulets rouges sur un chef d'État qui "a perdu la boule", écrit *Época*. Accusé, affaibli politiquement, le président n'en a pas moins décidé de "recourir à des insinuations pour démonter une accusation pourtant robuste de corruption", s'énerve le journal. Michel Temer a en effet déclaré que l'accusation portée contre lui était "une fiction" et qu'il était "victime d'une infamie politique".

Les ateliers de Couthures

**FESTIVAL INTERNATIONAL du JOURNALISME VIVANT** du 27 au 30 juillet 2017

Témoignages, spectacles, ateliers, débats, projections... Plus de 120 interventions animées par des journalistes du Groupe Le Monde et d'ailleurs ! Venez les rencontrer et échanger avec eux, dans l'atmosphère conviviale d'un village en bord de Garonne.



Informations et réservations : **LES-ATELIERS-DE-COUTHURES.FR**



## ÉTATS-UNIS

↳ Dessin de Finn Graff, Norvège.

# Trump détricote l'héritage d'Obama

Retrait de l'accord de Paris, durcissement du ton face à Cuba, abrogation de la réforme de la santé... Rarement un nouveau président aura semblé si résolu à démanteler l'œuvre de son prédécesseur.



—The New York Times  
(extraits) New York

Barack Obama pensait sans doute qu'il aurait beaucoup de choses à dire en sa faveur lorsqu'il se retrouverait face au tribunal de l'histoire : réforme de l'assurance-maladie, accords commerciaux avec l'Asie, signature de l'accord de Paris sur le climat, ouverture diplomatique à l'égard de Cuba...

Mais, cinq mois après son départ de la Maison-Blanche, c'est sans rien dire ou presque qu'il regarde son successeur mener une vaste entreprise de démolition de son bilan. Pierre par pierre, Donald Trump défait ce qu'a construit Obama. L'accord de partenariat transpacifique ? Annulé. L'accord de Paris ? Oublié. Le dégel avec Cuba ? En partie remis en cause. L'Obamacare ? Trump compte

toujours l'abroger. Il doit pour cela parvenir à manœuvrer avec le Congrès [lire ci-contre].

Rarement un nouveau président aura semblé si résolu à démanteler ce qui a été fait avant lui. Que ce soit par animosité personnelle, par calcul politique, par désaccord fondamental ou parce qu'il est convaincu que son prédécesseur a fait du tort aux États-Unis, Trump affiche en tout cas clairement sa volonté d'effacer tout ce sur quoi Obama a laissé son empreinte.

«Je ne vois pas d'autre exemple, dans l'histoire américaine récente, d'un gouvernement si fermement décidé à revenir sur l'action de son prédécesseur», confirme Russell Riley, historien à l'université de Virginie. Ce président se montre bien plus à l'aise dans la démolition systématique que dans l'élaboration de sa propre feuille de route.»

Trump a même mis en scène ses signatures de décrets comme de véritables cérémonies de démolition. Non seulement il a retiré les États-Unis du partenariat transpacifique et de l'accord de Paris, mais il a aussi approuvé le projet d'oléoduc Keystone XL, qu'Obama avait rejeté, et s'est attelé au détricotage des normes imposées en matière de consommation d'essence par les automobiles et d'émissions polluantes par les centrales électriques. Non seulement il a juré qu'il abrogerait l'Obamacare, mais il s'est aussi engagé à revenir sur les réglementations financières adoptées après le krach de 2008.

Il n'est cependant pas allé aussi loin qu'il l'avait annoncé. Il a maintenu jusqu'ici, quoique de mauvais gré, l'accord sur le nucléaire signé par Obama avec l'Iran ; malgré ses annonces fracassantes de rétro-pédalage concernant les relations avec Cuba, il a conservé l'essentiel des avancées d'Obama ; et il n'est pas revenu sur le décret de son prédécesseur évitant l'expulsion aux jeunes clandestins.

À en croire son entourage, Trump ne cherche pas à tout prix à détricoter les acquis de la présidence Obama. C'est simplement que, en bon promoteur immobilier, il juge nécessaire de démolir l'ancien pour laisser place au neuf, assurent-ils.

«Il n'a rien démantelé, et je ne pense pas que ce soit son intention», souligne Hope Hicks, la directrice des communications stratégiques de la Maison-Blanche. Cela peut cependant être un effet secondaire de la mise en œuvre de son propre programme.»

Pourtant, Trump se plaît à dire qu'Obama a laissé un bilan désastreux et que son travail doit être défait. «Pour être honnête, j'hérite d'un vrai foutoir», assurait-il à peine entré en fonctions. «C'est le foutoir, chez nous comme à l'international. [...] Vous voyez bien ce qui se passe avec toutes ces entreprises qui quittent notre pays pour aller au Mexique et ailleurs, les bas salaires, l'instabilité incroyable qu'il y a à l'étranger, un peu partout. Au Moyen-Orient, c'est le désastre. En Corée du Nord, pareil. Mais on va s'occuper de tout ça.»

Les détracteurs d'Obama affirment qu'il est le seul responsable de la situation actuelle. Ses grandes victoires législatives ont presque exclusivement reposé sur le soutien des démocrates : autrement dit, aucun consensus ne garantissait la survie de ses lois après son départ. Et, quand les républicains sont redevenus majoritaires au Congrès, Obama a choisi

la stratégie du stylo et du téléphone, c'est-à-dire qu'il a signé des décrets sur lesquels son successeur pourrait aisément revenir.

Si on lui posait la question, Obama préciserait qu'il n'avait pas le choix face à l'obstructionnisme des républicains. Quoi qu'il en soit, il s'est très peu exprimé depuis le début de l'actuelle entreprise de démolition, pour ne pas devenir l'ennemi public que Trump aimerait tant fustiger.

**Postérité.** Pour se consoler, l'équipe d'Obama se dit que Trump est son propre pire ennemi. «Le bilan d'Obama serait plus gravement menacé si le président était plus compétent», affirme ainsi Josh Earnest, porte-parole de la Maison-Blanche sous Obama.

D'autres proches de l'ancien président affirment que l'essentiel des initiatives prises par Trump sont moins catastrophiques qu'il n'y paraît, qu'elles sont tout du moins réversibles. Il n'a pas vraiment rompu les relations avec Cuba. Il faudra des années pour entériner le retrait de l'accord de Paris, et le prochain président pourra le signer de nouveau. Selon eux, c'est surtout la réputation internationale des États-Unis qui souffre.

«Le gouvernement actuel n'inverse pas les décisions d'Obama», explique Susan Rice, ancienne conseillère à la Sécurité nationale. Il met à mal l'autorité américaine à l'échelle mondiale.»

Trump est loin d'être le premier président à rejeter le bilan de son prédécesseur. George W. Bush était tellement déterminé à faire le contraire de Bill Clinton que sa méthode a été baptisée «ABC» : *Anything but Clinton* [«Tout sauf Clinton»]. Et Obama a passé des années à tenir son prédécesseur pour responsable des problèmes du pays, qu'ils portent sur l'économie ou la sécurité nationale.

Obama savait que son bilan serait menacé par Trump. Pendant la campagne électorale de 2016, il a prévenu ses sympathisants que «toutes les avancées des huit dernières années partir [aient] en fumée» si Trump était élu. C'est seulement après le scrutin qu'il a affirmé le contraire : «De 15 à 20 % du travail sera défait, mais beaucoup de choses seront maintenues.»

En effet, quand il sera temps d'établir un bilan pour les livres d'histoire, Trump ne pourra pas contester les principales réalisations d'Obama, qui a sorti le pays d'une grave récession, sauvé

## Contexte

●●● C'est l'une des principales promesses de Donald Trump : abroger et remplacer l'Obamacare, la réforme de l'assurance-maladie votée en 2010 sous Obama. Début mai, après des semaines de négociations, la Chambre des représentants, à majorité républicaine, avait finalement voté une proposition de loi controversée allant dans ce sens. Fin juin, c'était au tour du Sénat de se prononcer sur sa propre proposition de réforme. Mais, faute d'une majorité pour l'adopter, la mise au vote du texte a finalement été repoussée. Exaspéré par ce contretemps, «Donald Trump a ajouté une nouvelle complication en ressortant une vieille idée», souligne **The New York Times**. Le 30 juin, le locataire de la Maison-Blanche a en effet enjoint les sénateurs républicains à abroger immédiatement l'Obamacare et «à remettre son remplacement à une date ultérieure», même si cela signifie laisser des millions d'Américains sans couverture santé.

l'industrie automobile et autorisé le raid qui a permis d'abattre Oussama Ben Laden. Trump ne pourra pas non plus priver Obama de ce qui sera sûrement la première ligne de sa nécrologie : sa place historique de premier président noir des États-Unis.

À l'inverse, Obama restera responsable de ses échecs quelles que soient les mesures prises par Trump. Sa mauvaise gestion de la guerre civile en Syrie, le borbier qui a suivi l'intervention en Libye et les inégalités économiques qu'il laisse derrière lui ne dépendent pas de son successeur. Et la décision des Américains de remplacer Obama par quelqu'un de si différent de lui montre qu'il n'a pas su rallier durablement l'opinion publique à ses idées.

Mais la postérité est une drôle d'affaire. Aujourd'hui, Obama est plus populaire que lorsqu'il était au pouvoir, sûrement en raison du contraste avec Trump. L'histoire pourrait bien lui donner l'avantage, même si Trump déconstruit tout ce qu'il a fait pendant huit ans.

—Peter Baker  
Publié le 23 juin

# GIBSON'S

## SO TONIC\*



\* **GIN TONIC**

4 cl de Gin GIBSON'S  
Allonger de Tonic  
Un zeste de citron jaune

\* GIBSON'S peut se déguster avec du Tonic. SIREN 572 056 331

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.



europa



SÉRIE D'ÉTÉ  QU'EST-CE QU'ÊTRE BRITANNIQUE ? 1/4

“Je ne reconnais plus mon pays!” Après le séisme politique du vote sur le Brexit, le 23 juin 2016, de nombreux commentateurs, penseurs et écrivains ont cherché à redéfinir les contours de l'identité britannique. En 2017, être “British”, c'est quoi au juste ? Réflexions, reportages et analyses à lire dans *Courrier international* en juillet.

La semaine prochaine, retrouvez le deuxième épisode de notre série *Qu'est-ce qu'être britannique ? 2/4* “Orwell, l'authentique âme de l'Angleterre”

## Royaume-Uni. Cool Britannia, le rêve est passé

À la fin du XX<sup>e</sup> siècle, la culture populaire britannique débordait de confiance et de dynamisme, un phénomène qui coïncidait avec le raz-de-marée électoral du New Labour de Tony Blair. Aujourd'hui, cette époque d'euphorie patriotique

—New Statesman (extraits)  
Londres

**B**ouge de là, papi, tu bloques la scène ! La scène londonienne, évidemment. De Soho à Notting Hill, de Camberwell à Camden, le vieux cœur de la capitale britannique bat au rythme de l'optimisme débridé de la jeunesse !”

Ce passage est tiré d'un dossier de 25 pages publié par *Vanity Fair* en mars 1997 sous le titre “Swinging London ! Le retour !” En couverture, le chanteur d'Oasis, Liam Gallagher, et sa future femme, Patsy Kensit, sont au lit dans des draps aux couleurs de l'Union Jack, le drapeau britannique. Le numéro contient des hommages à la famille Conran [designer anglais et fondateur d'Habitat], au styliste Alexander McQueen, aux Spice Girls, à une multitude de chefs cuisiniers et de mannequins,

mais aussi à celui qui, à l'époque, est le dirigeant de l'opposition.

Tony Blair apparaît en page 143. Sa photo est tirée en développement croisé, un procédé qui donne des images saturées et l'impression que les gens émettent une lumière incandescente. Blair arbore un sourire absolument rayonnant et le titre de l'article est tout aussi galvanisant. Deux mois avant l'élection nationale de mai 1997, le magazine le qualifie de "visionnaire" : il est l'homme grâce auquel les travaillistes avaient 21 points d'avance sur les conservateurs, l'homme censé incarner un nouvel optimisme britannique. "Dites bonjour à Tony Blair, souriant, décontracté et leader du New Labour, déclame l'éditorial. Le Très Honorable Tony n'a que 43 ans et ses idées s'en ressentent."

Aux États-Unis, Bill Clinton avait fait valoir un tournant générationnel décisif pendant sa campagne présidentielle contre George Bush père. Au Royaume-Uni, Tony Blair et son équipe ont fait du New Labour l'incarnation de tout ce qui était nouveau et dynamique – une formation politique en harmonie totale avec la culture populaire, qui débordait soudain d'une confiance contagieuse. Blair voulait réinventer "un pays jeune" et il se disait membre de la "généra-

### Tony Blair sirotait des gin-tonics avec Damon Albarn, de Blur, au Parlement.

tion rock'n'roll". Londres swingait, la pop britannique était cool et Tony Blair s'est fait une place au sein de la fantaisie culturelle grisante qui a fini par être appelée "Cool Britannia".

Deux ans plus tôt, Blair sirotait des gin-tonics avec Damon Albarn, de Blur, au Parlement. En 1996, il a fait une apparition aux Brit Awards pour rendre hommage à Oasis, The Stone Roses et The Clash, et remettre à David Bowie une récompense pour l'ensemble de sa carrière. En mai 1997, la victoire écrasante des travaillistes est alors suivie d'un bref sursaut d'enthousiasme pour "la nouvelle image" du Royaume-Uni : le ministère des Affaires étrangères crée même un groupe de travail pour que le pays soit "cool à l'étranger", selon la BBC.

**Ironie et malice.** Cette époque semble complètement révolue. Le Parti travailliste n'est plus au pouvoir depuis sept ans. Et si le Royaume-Uni espérait un jour se réinventer en "pays jeune", c'est désormais fichu. Le Brexit est "le gouvernement des anciens, par les anciens, pour les anciens", a récemment noté l'auteur Anthony Barnett. Des chroniques du *Daily Telegraph* défendent un retour aux unités de mesure impériales; l'icographie patriotique, adoptée avec ironie et malice par les musiciens des années 1990, apparaît régulièrement dans la presse de droite sans le moindre second degré. L'unité du royaume est menacée par les velléités

indépendantistes de l'Écosse. Cool Britannia n'est plus : la nation est énervée et, pour couronner le tout, affreusement ringarde.

Cette parenthèse – car ce n'était rien de plus – était née de trois ingrédients : le rock, une embellie économique et Londres, qui, sans doute pour la dernière fois, a connu un incroyable dynamisme culturel tout en restant abordable pour la classe créative à l'origine de ce chamboulement. Les jeunes dans la vingtaine qui travaillaient dans la musique, les médias et la mode pouvaient encore habiter au cœur de la capitale. Et surtout, le monde occidental baignait dans l'insouciance qui avait commencé à la chute du mur de Berlin et qui a pris fin le 11 septembre 2001. L'ambiance était légère. Une fois surmontée la récession de 1991 et 1992, l'optimisme régnait à Londres.

**Punk léché.** Au printemps 1993, à l'apogée du mouvement grunge, personnifié par Nirvana, la presse musicale commence à évoquer une renaissance britannique, incarnée par plusieurs nouveaux groupes qui manient le patriotisme avec légèreté. "Yanks Go Home !" ["Rentrez chez vous, les Amerloques !"] a titré le magazine *Select* en avril 1993, sur une couverture où le visage de Brett Anderson est superposé au drapeau britannique. Son groupe, Suede, dont de nombreuses chansons racontent "l'amour et le poison de Londres", symbolisait la nouvelle vague britannique au même titre que son grand rival, Blur, dont les visions plus espiègles mais tout aussi romantiques de la capitale ont défini l'album *Modern Life Is Rubbish* (sorti en mai 1997). Les groupes et leur entourage créent à cette période un milieu social implanté à Camden et qui repose sur des repères musicaux très anglais : David Bowie, The Kinks et le punk plus léché des années 1970.

Puis, au printemps 1994, Oasis fait une entrée fracassante et devient le nouveau concurrent de Blur. Par un concours de circonstances terriblement parfait, Kurt Cobain se suicide le 5 avril 1994. Le premier single d'Oasis sort une semaine plus tard ; l'album à succès *Parklife*, de Blur, arrive dans les bacs le mois suivant. Dès 1995, le mot "britpop" est omniprésent et accompagné de toute une série de symboles. Noel Gallagher, d'Oasis, commence à jouer sur une guitare décorée de l'Union Jack ;

### À la une



### LA PARODIE D'UNE COUVERTURE EMBLÉMATIQUE

"Cool Britannia, 20 ans après", titrait *New Statesman* le 28 avril. L'hebdomadaire britannique faisait un clin d'œil à la célèbre couverture du *Vanity Fair* paru en mars 1997, à l'apogée de la période d'effervescence politique et culturelle qu'a connue le Royaume-Uni. À l'époque, le mensuel du monde du spectacle, de la politique et de la mode avait consacré sa une à un couple très en vogue : Liam Gallagher, le chanteur bourru et grande gueule du groupe de rock manucien Oasis alors au sommet de sa gloire, et sa future épouse, Patsy Kensit, actrice, chanteuse, fêtarde et coqueluche des tabloïds britanniques. Deux décennies plus tard, la une de *New Statesman*, journal de référence de la gauche outre-Manche, a gardé M<sup>me</sup> Kensit, mais a remplacé son compagnon par Tony Blair, l'ancien Premier ministre travailliste. Détesté par la direction actuelle du parti pour le rôle qu'il a tenu en 2003 dans la deuxième guerre du Golfe, Blair était considéré par beaucoup comme une pop star à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, aussi "cool" que les célébrités qu'il aimait côtoyer. De nos jours, il a visiblement pris un coup de vieux, son New Labour centriste ne fait plus recette depuis longtemps, et le dynamisme de la scène pop est révolu.

← Dessins de Joe Magee, Royaume-Uni, pour *Courrier international*.

le style des jeunes adultes mélange les joggings des années 1980 et les tenues BCBG des années 1960. Et tout est une question de succès : les gigantesques concerts en plein air, les singles au sommet des classements, l'impératif de plaire au plus grand nombre. "Qui veut être un ayatollah de la musique que tout le monde déteste ?" avait demandé Damon Albarn. *Nous voulons faire de la musique qui plaît à nos grands-mères.* Noel Gallagher se vante même qu'une de ses chansons – "All Around the World", sortie en 1997 – pourrait remporter l'Eurovision.

Tout le monde voulait se venger des années 1980. En dehors du sud-est de l'Angleterre, cette décennie avait été marquée par la rupture et les clivages. À cette époque, la gauche était marginalisée, à la fois culturellement

### La nation est énervée et, pour couronner le tout, affreusement ringarde.

et politiquement : le Parti travailliste multipliait les échecs et pour la majorité de musiciens qui se voyaient dans l'opposition, le succès se limitait à la sphère universitaire et aux programmes nocturnes à la radio. La gauche échouait à reconquérir un véritable pouvoir et une florissante contre-culture – le mouvement "indie" – n'arrivait pas non plus à bousculer le paysage musical traditionnel.

**Bohème de la britpop.** Quoi qu'il en soit, le succès était souvent jugé suspect, voire dangereux. J'ai commencé ma carrière de journaliste musical à la fin des années 1980 : si on m'envoyait interviewer un groupe qui avait signé dans une grande maison de disques, je commençais toujours par leur demander ce qu'il était advenu de leur fameuse "crédibilité indé". Pester en marge semblait parfois le destin de ceux qui ne voulaient pas faire partie du courant dominant. Steve Lamacq, DJ et journaliste musical, me l'a expliqué plus tard : "On avait tous les mêmes convictions : on votait Labour, on était contre l'apartheid, on soutenait les grèves des mineurs, on détestait les grandes maisons de disques." Et pour l'essentiel des années 1980, "on" était systématiquement perdant. En réalité, nombre de musiciens ayant fait leurs classes à cette période ont détesté cette marginalisation. "J'en veux aux années 1980, a déclaré Jarvis Cocker, de Pulp. Je suis né dans les années 1960 et on voyait à la télé tout ce qui était génial. Mais au moment d'en profiter, tout était parti en vrille. Je voudrais bien que mon adolescence soit remboursée."

Les années 1990 ont été l'occasion de se jeter à corps perdu dans tout ce dont Thatcher nous avait privés : la popularité, l'hédonisme et l'argent. La bohème de la britpop a vite laissé place aux signes extérieurs de richesse : tenues sportives hors de prix, costumes Paul Smith et clubs privés. Fin 1995, le label de Noel Gallagher lui a



## Qui sont les Britanniques ?

●●● Stricto sensu, ce sont les habitants de l'île de Grande-Bretagne. Mais cela se complique, car cette île est peuplée de trois nations – environ 53 millions d'Anglais, 3 millions de Gallois et 5 millions d'Écossais. Ces quelque 61 millions d'âmes sont les sujets de Sa Majesté la reine Élisabeth II, monarque constitutionnel de l'entité politique qui les réunit, le Royaume-Uni. Mais le Royaume-Uni ne s'arrête pas là. Car le coin nord-est de l'île en face,

l'Irlande, en fait partie aussi. C'est d'ailleurs écrit sur les passeports britanniques : "Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord". Les 1,8 million de Nord-Irlandais sont donc aussi des Britanniques. Mais ils ne se considèrent pas tous comme tels ! Car 48 % de la population nord-irlandaise est de confession catholique et plutôt disposée à une réunification avec l'autre partie de l'Irlande, qui a claqué la porte au Royaume-Uni en 1922. Ceux-là se disent irlandais, et surtout pas britanniques. S'ajoutent

à ces "britannos-sceptiques" les 1,6 million d'électeurs écossais qui en 2014 ont voté pour l'indépendance – 2 millions ont voté contre – et les 11 indépendantistes gallois de Plaid Cymru qui siègent à l'Assemblée nationale du pays de Galles, avec ses 60 députés. La *britishness* – en tout cas, l'allégeance aux institutions de Londres, la capitale – ne fait donc pas l'unanimité dans tous les territoires du royaume. Le drapeau britannique flotte dans beaucoup d'autres coins du monde, héritage de l'Empire britannique. D'abord les trois dépendances de la Couronne : l'île de Man

(88 000 habitants) dans la mer d'Irlande et les îles de Jersey et Guernesey (100 000 et 63 000 habitants) au large de la côte normande. Ensuite, les 14 territoires d'outre-mer, notamment les Malouines, dans l'Atlantique Sud, (appelées Falklands par les Britanniques, 2 900 habitants), disputées par l'Argentine et au cœur d'une guerre en 1982. En font également partie Pitcairn (57 habitants), dans l'océan Pacifique, où résident les descendants des mutins de la *Bounty* de 1789, ou encore Sainte-Hélène (4 500 habitants), dans l'Atlantique, où Napoléon a pris sa retraite forcée. Sans

oublier le rocher de Gibraltar (32 000 habitants), dans le sud de l'Espagne, vivement contesté par Madrid, et dont le destin est fort compromis par le Brexit. Les 16 États membres du Commonwealth, notamment l'Australie et le Canada, peuvent aussi se considérer comme rattachés au Royaume-Uni. Bien qu'ils soient souverains et indépendants, leur chef d'État reste la reine Élisabeth II, un fait qui est rappelé quotidiennement aux habitants par son visage sur leurs billets et pièces de monnaie, vestige de "l'empire sur lequel le soleil ne se couche jamais".

offert une Rolls-Royce ; en avril 1997, il a emménagé à Belsize Park dans une maison où se côtoyaient un aquarium de 4 mètres, des fauteuils en cuir rose conçus pour la famille royale suédoise et une baignoire ronde dont le fond représentait une cocarde de la RAF en mosaïque. Cette baignoire incarne aussi la rébellion des années 1990, qui ont envoyé balader tous les codes de la décennie précédente. Pendant les années Thatcher et même après, les drapeaux britanniques, les cocardes de la RAF et la moindre trace de patriotisme entraînaient une exclusion immédiate des cercles "indie". Quand Morrissey a dansé sur scène avec un drapeau britannique en 1992, le magazine NME a titré : "Patriote ou traître ?"

Un an plus tard, Blur a annoncé la sortie de *Modern Life Is Rubbish* avec une photo intitulée "British Image 1", qui montrait le groupe en habits qui rappelle des skinheads et accompagné d'un molosse. Certains journalistes de mon journal étaient furax. Puis tout a changé, quasiment sans signe avant-coureur. Dès 1995, le mot britpop désignait un patriotisme désormais acceptable, quoique artificiel, comme la guitare de Noel Gallagher. Aux Brit Awards de 1997, Geri Halliwell, des Spice Girls, a porté une minirobe aux couleurs de l'Union Jack et personne n'a sourcillé.

**Autoparodie machiste.** Le détournement des symboles nationaux ne dérangeait plus et la même chose est advenue des grands débats sur la sexualité. Le magazine *Loaded* a été lancé en avril 1994 avec le slogan "Pour les hommes qui devraient avoir plus de jugeote", un portrait de Gary Oldman en couverture et le titre "Supermecs". L'idée de départ était une sorte d'autoparodie machiste, mais dès que le concept de "culture de mec" est devenu commun, les nuances ont évidemment disparu et un culte de la grossièreté assumée est apparu. Beaucoup se sont pris



## L'épouvantable comédie Notting Hill prouve que la situation a tourné au vinaigre.

à imiter des habitudes associées à la classe ouvrière – le foot, les cafés crasseux et l'accent cockney. La tendance a été parfaitement résumée par [le chanteur] Damon Albarn : "Au début je lisais Nabokov mais maintenant je m'intéresse au foot, aux courses canines et aux blondes."

Le terme britpop finit par être utilisé à toutes les sauces et des foules de personnes influentes ont rejoint le mouvement, à commencer par des créateurs comme Alexander McQueen et Stella McCartney. Les critiques d'art ne tarissaient plus d'éloges pour les œuvres conceptuelles présentées sous l'étiquette des Young British Artists [jeunes artistes britanniques], dont Damien Hirst était le meneur. Le film *Trainspotting*, de Danny Boyle, sort début 1996 – une rare contribution écossaise, avec notamment sa bande originale riche en britpop. Comme un commentaire malicieux de l'époque, le premier opus d'*Austin Powers* sort l'année

suivante : il moque Cool Britannia et ses échos complexés des années 1960, mais s'inscrit pourtant dans le même courant culturel. En 1994, *Quatre Mariages et un enterrement* annonçait la nouvelle vague du cinéma britannique ; en 1999, l'épouvantable comédie *Notting Hill* prouve que la situation a tourné au vinaigre.

Jusque-là, on pouvait s'enivrer et papillonner à Londres, qui semblait à la hauteur de sa réputation. Les stars de la britpop se donnaient vraiment rendez-vous dans les pubs de Camden ; les acteurs, les mannequins et les musiciens faisaient la tournée des bars à Soho ou dans l'East End, où ils fréquentaient les coins à la mode de Shoreditch et Hoxton. Une créativité débordante, mais aussi une certaine extravagance, régnait : les soirées se multipliaient, où l'on trouvait des cocktails hors de prix et le must de l'époque – une sculpture de glace raffinée qui fondait en toute décadence à mesure que s'intensifiaient les festivités.

Il n'est pas surprenant que le New Labour soit devenu la branche politique de Cool Britannia : Tony Blair, Alastair Campbell et Peter Mandelson étaient des opportunistes accomplis, prêts à tout pour exploiter leur réseau. Mais les deux concepts avaient d'autres points communs plutôt manifestes. Tout comme la nouvelle Londres, le projet politique de Tony Blair était ouvert et optimiste, mais de plus près on y retrouvait aussi

la cupidité, le culte de la personnalité et l'arrogance. Quand Alex James, de Blur, a été invité au Parlement par un jeune employé du Parti travailliste et qu'il a circulé parmi des députés en extase, il a bien compris l'ambiance. "Ils voulaient tous se taper Blair, a-t-il déclaré cinq ans après. Finalement, ils sont comme nous. Ils veulent juste se bourrer la gueule et baiser des célébrités."

**Grossièreté.** Dans le même ordre d'idée, trois mois après la victoire travailliste, Blair et son équipe organisaient une réception à Downing Street restée dans les mémoires. Cette fête était destinée à remercier les gens du showbiz qui avaient soutenu la campagne du Labour de 1997, mais surtout à mettre en avant les affinités du nouveau gouvernement avec les artistes. Et ils étaient tous là : Vivienne Westwood, les Pet Shop Boys ou encore Noel Gallagher, qui rapportera cette conversation qu'il avait eue avec le Premier ministre à propos du lendemain de l'élection de 1997. "On était en train de discuter à bâtons rompus, se souvient-il, et je lui ai dit : 'C'était vraiment génial, on a attendu jusqu'à 7 heures du mat' pour être sûr de vous voir arriver. Comment vous avez fait pour rester debout toute la nuit ? Il s'est alors penché vers moi et m'a dit : 'Sans doute pas comme vous.' Et c'est là que j'ai compris que c'était un vrai mec, celui-là."



Se pencher sur le passé peut provoquer un certain malaise. Car peut-on impunément passer son temps à se trémousser avec des drapeaux et à évoquer un passé glorieux qui n'a probablement jamais existé ? Je reste convaincu que si le niveau des débats dans ce pays est tombé aussi bas, c'est en grande partie à cause de cette culture des mecs qui assument leur grossièreté. Et que si aujourd'hui on reconnaît un habile politicien à l'usage excessif qu'il fait de l'Union Jack, cela s'explique en partie par cette époque où le drapeau a soudain été exorné de ses aspects les plus problématiques, et s'est complètement banalisé. Loin de moi l'idée de tracer une ligne directe entre Cool Britannia et le Brexit - de toute façon

**Le vocabulaire de la musique britannique est devenu une sorte d'espéranto mièvre et médiocre.**

les statistiques démographiques ne collent pas -, mais souvent, quand la culture pop s'approprie des symboles, on ne sait jamais trop comment ça se termine.

Quant au rôle du New Labour, il n'est toujours pas très clair. Certes, la fin de dix-huit années de règne conservateur a vraiment été un moment d'euphorie. Enfin nos vieux torys ringards étaient remplacés par une nouvelle génération d'hommes et de femmes politiques qui au moins avaient une certaine idée de ce qu'était la culture pop et comment elle fonctionnait. Et nous pensions alors que

ça pouvait faire toute la différence, jusqu'à ce que la réalité rattrape le gouvernement. Je me souviens d'un matin dans les locaux de *Select*, peu après la victoire de Blair, nous étions tous sur un petit nuage. Un vieux briscard de la photo pour qui le monde se divisait en deux catégories, les gens rock'n'roll et les autres, a alors douché notre enthousiasme : "C'est rien qu'un type en costard, je ne vois pas ce que vous lui trouvez."

La plupart des vagues de pop culture annoncent une nouvelle mutation du capitalisme, et ce fut sans doute le cas pour Cool Britannia. Ce n'est pas pour rien qu'au début des années 2000 Londres a commencé à devenir scandaleusement hors de prix et à avoir la grosse tête. Et pourtant, quelle époque ! Voir nos contemporains prendre d'assaut les charts était jouissif. Et j'avoue qu'on ne s'est jamais autant éclatés à écumer les bars, les fêtes et les soirées de remise de prix.

Avec le recul que nous offre 2017, on pourrait penser que Cool Britannia lançait les derniers feux d'une époque qui avait duré de 1955 à 2000, quand la pop culture était encore porteuse d'espoir et de possibilités, et que de simples tubes pouvaient avoir plusieurs niveaux de lecture. Je ne suis pas sûr que ce soit encore le cas aujourd'hui. La musique britannique d'aujourd'hui, comme Coldplay ou Adele, est encore omniprésente mais son vocabulaire est

une sorte d'espéranto mièvre et médiocre. L'art conceptuel manque désormais de pertinence culturelle. La mode continue de jacasser sans rien dire du monde qui nous entoure. Et l'idée qu'un homme politique traditionnel puisse se targuer d'avoir une influence sur le monde culturel est presque risible.

Cool Britannia est désormais une marque de liquide de vaporette fabriquée à Manchester. Le topo commercial indigeste à lire sur le site laisse songeur. "Cool Britannia... un nuage de fumée aux arômes de caramel et de vanille festifs. Une touche de rêve et de folie pour des lendemains qui chantent." C'était encore le cas en

1997, avant de se réveiller avec un arrière-goût dans la bouche, et de se rendre compte brutalement que le monde était finalement plus compliqué que nous le pensions.

—John Harris  
Publié le 1<sup>er</sup> mai



**SOURCE**

**NEW STATESMAN**

Londres  
Hebdomadaire, 34 000 ex.  
newstatesman.com

Depuis sa création en 1913, cette revue politique, aussi réputée pour le sérieux de ses analyses que pour la férocité de ses commentaires, est le forum de la gauche indépendante. Le titre est, par définition, le journal de référence de l'intelligentsia de gauche, mais ses colonnes sont ouvertes à un large éventail d'opinions. Son tirage enregistré une hausse depuis plusieurs années et atteint aujourd'hui les 34 000 exemplaires, son plus haut niveau en trente-cinq ans. Sa version en ligne connaît le même succès, avec 4 millions de visiteurs uniques par mois.

← Dessins de Joe Magee, Royaume-Uni, pour Courrier international.





# Irak. L'heure de la vengeance contre les djihadistes

Alors que les forces irakiennes et plusieurs milices ont lancé l'assaut final à Mossoul, dans la ville de Qaraqosh, reprise à Daech, la "justice" des vainqueurs s'apparente à la loi du talion.



↳ Dessin de Falco, Cuba.

## —L'Orient-Le Jour

Beyrouth

Certains ont perdu une maison ou un proche du fait des djihadistes, d'autres à cause des frappes aériennes de la coalition internationale menée par les États-Unis. Par dizaines, ils se pressent pour obtenir réparation aux portes d'un tribunal installé provisoirement à Qaraqosh [nord de l'Irak], plus importante ville chrétienne d'Irak avant d'être en partie détruite par la guerre et Daech (EI). Soudain, des cris attirent l'attention de la foule.

"Baissez la tête ! Avancez plus vite !" ordonne un soldat en brandissant son fusil d'assaut. Ils trottaient en file indienne, 44 détenus exactement, la plupart le crâne rasé. À vingt kilomètres de Mossoul – où les forces irakiennes ont lancé l'assaut pour reprendre la vieille ville, dans laquelle sont retranchés les djihadistes de l'EI –, bourreaux et victimes se retrouvent.

Les prisonniers, tous suspects d'avoir combattu pour l'EI, vont s'accroupir dans le jardin, à quelques mètres seulement d'une douzaine de civils aux yeux noirs de colère. Dans cette maison à deux étages, ils seront interrogés, puis les sentences prononcées dans un second tribunal et les peines purgées à Bagdad. Les suspects ont rendez-vous dans une petite pièce à l'étage. Le premier, à peine 25 ans, s'avance pieds nus, vêtu d'un pantalon sombre qui découvre ses chevilles et d'un maillot de football à l'effigie du joueur italien Pirlo.

"Parle, lui ordonne immédiatement le juge, un natif de Mossoul qui souhaite rester anonyme.

— Qu'est-ce que je dois dire ? lui répond le suspect avec une pointe de défiance.

— Parle-moi de toi et de quand tu as prêté allégeance.

— Mon nom est Hassan A. Je les ai rejoints en septembre 2014..."

Feuilletant le dossier du suspect, le juge revient à la charge :

"Tu as attaqué un soldat. Vrai ou pas?... Vrai ou pas ? Tu avais une arme ? — Oui. — Quel type d'arme ?

— Une mitrailleuse russe PKC. J'ai tiré sur un soldat et je l'ai vu tomber.

— Avant cette audience, tu as avoué avoir également attaqué des civils qui tentaient de fuir. Tu leur as tiré dessus et tu as tué l'un d'entre eux.

— C'est exact", lui répond Hassan, les yeux sombres verrouillés dans ceux du juge.

Cette confession signe la fin de l'audience : le suspect est

reconduit dehors. "Il sera certainement condamné à mort", précise Khalil, un avocat présent dans la pièce et jusque-là resté silencieux. Lorsqu'on l'interroge sur les raisons qui le poussent à défendre des personnes accusées d'avoir combattu pour l'EI, l'avocat au costume violet se braque : "Ah non, non, moi je ne défends que les djihadistes qui me payent." D'entrée de jeu, le deuxième suspect à comparaître, un homme de 34 ans, annonce au juge vouloir passer un accord : une remise de peine en échange d'informations sur d'autres suspects. Les deux hommes se sourient.

"Qui ? Mohammad Salem, Salman Hazem... ?" demande le juge en parcourant une liste. Il possède les noms de guerre de certains combattants et cherche à obtenir leur véritable identité, ou l'inverse. "Je ne les ai pas vus avec des armes, répond le suspect.

— Ah ! Comment connais-tu Sagoumi ? demande le juge, visiblement surpris. Est-ce qu'Abou Layal et Sagoumi sont la même personne ?

— Non, Abou Layal, c'est Safouane." Satisfait de cette séance de délation, le juge se penche alors sur le dossier de son interlocuteur. "Tu es avec Daech ? Oui, tu es avec Daech. — Non ! proteste le prévenu. Je transportais seulement du matériel pour eux.

— Tu es méprisable", conclut le juge.

Selon la loi antiterroriste irakienne de 2005, les prisonniers peuvent être condamnés à la prison

**"Pour soulager mon cœur, faites qu'ils soient tués devant moi."**

**Sabri Rafou Abraham,**  
OFFICIER IRAKIEN

à perpétuité ou écoper de la peine de mort. Mais tous ne verront même pas l'intérieur d'un tribunal. Deux semaines plus tôt, dans une ferme en bordure de Qaraqosh, un paysan avait ainsi trouvé six cadavres portant des traces de torture. Exécutés d'une balle dans la tête explique le commissaire de la ville, qui soupçonne que les victimes étaient accusées d'avoir appartenu à l'EI.

"Il y avait quatre corps là et deux autres là-bas. Ça, ce sont leurs cheveux, explique le fermier en entrant dans son étable. Les corps ont depuis été déplacés, mais ont laissé derrière eux le parfum insupportable de la putréfaction. Je ne veux plus revenir ici à cause de ce qui s'est passé, affirme-t-il. Qui dit qu'ils étaient membres de

✍ *Dessin de Haddad*  
paru dans **Al-Hayat**, Londres.

*l'EI ? Ils pourraient être innocents. Personne ne sait...* Les mois précédents, d'autres corps ont déjà été retrouvés à Qaraqosh, avec toujours le même modus operandi.

Selon l'organisation Human Rights Watch (HRW), ces derniers mois, dans les zones à l'intérieur et autour de Mossoul reprises aux djihadistes, de plus en plus de corps sont retrouvés pieds et poings liés et les yeux bandés, suscitant de sérieuses inquiétudes face à ce qui semble être des exécutions extrajudiciaires [hors la loi] commises par les forces gouvernementales.

**Esclaves sexuelles.** La chercheuse en Irak de HRW Belkis Wille affirme que de telles pratiques, qui semblent viser exclusivement des Arabes sunnites, peuvent avoir des conséquences néfastes sur la sécurité nationale en incitant la prochaine génération à rejoindre aussi des groupes insurgés. HRW rappelle aussi que si les victimes d'exécutions extrajudiciaires ne voient par définition jamais l'intérieur d'un tribunal, alors leurs propres victimes non plus. *"Les femmes yézidiennes qui étaient utilisées comme esclaves sexuelles méritent d'obtenir justice. Si un homme exécuté dans un champ avait dix esclaves yézidiennes, ces femmes auraient complètement perdu leur chance pour que justice soit faite"*, dénonce la chercheuse.

Dans le centre de Qaraqosh, au quartier général des Unités de protection de la plaine de Ninive, une milice chrétienne, les questions sur ces six corps agacent. Le capitaine Sabri Rafou Abraham, 60 ans, assure que ses hommes ne sont pas responsables – de nombreuses autres forces armées sillonnent les rues –, mais ne semble pas préoccupé par ces corps qui apparaissent subitement dans sa ville. *"Cela peut arriver dans n'importe quel pays, ce genre de revanche. Par exemple, si quelqu'un a tué mon frère et que je sais où il est, que vais-je faire de lui ? Au milieu de ce bordel et de l'absence de loi, et avec les combats qui se poursuivent, ce genre de cas est normal"*, confie le capitaine Abraham, qui n'a pas oublié que ce sont des djihadistes de l'EI qui ont incendié sa maison. *"J'aimerais qu'ils les emmènent dans les rues de Qaraqosh et je serai celui qui tirera la première balle ! Pour soulager mon cœur, faites qu'ils soient tués devant moi"*, supplie l'officier, avant d'ajouter calmement : *"Et je voudrais qu'ils les exécutent en face des civils."*

— **Wilson Fache**  
Publié le 19 juin

## Le triste sort des habitants de Raqqa

Terrorisés par Daech depuis trois ans, ils sont aujourd'hui assimilés à l'organisation djihadiste, regrette cet intellectuel syrien natif de cette ville.

— **Al-Hayat** (extraits) Londres

**L**es bombardements effectués sous la coupe des États-Unis par la coalition internationale à Raqqa le 11 juin dernier ont fait un nombre "colossal" de victimes civiles, d'après la Commission d'enquête indépendante de l'ONU. Plus de 300 morts en quelques jours. La semaine précédente, des sources locales avaient présenté une liste nominative d'environ 600 morts. À ces chiffres s'ajoutent 160 000 personnes qui ont été chassées de leur maison. Ceux qui fuient la ville se voient confisquer leur carte d'identité par des combattants du Parti de l'union démocratique (PYD) [et de leurs milices, YPG], branche syrienne du Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK) turc.

**Brutalité.** Certes, la fin de Daech à Raqqa paraît imminente. Mais la méthode pour y parvenir est mise en œuvre au détriment de la vie des habitants et risque de créer les conditions d'un problème ethnique explosif dans la région. Le PYD est dirigé par des Kurdes de Turquie et d'Iran, et il se comporte de manière brutale et méprisante envers la population de Raqqa [arabe sunnite]. Les plaintes de la population locale sont trop récurrentes depuis la reprise de Tel Abyad [dans le nord de la Syrie], en 2015, pour qu'on puisse considérer ces comportements comme un phénomène temporaire. Certains faits sont documentés par des organisations de défense des droits de l'homme telles qu'Amnesty International ou Human Rights Watch : pillage de maisons, confiscation de biens, intimidation des habitants et interdiction faite aux déplacés de retourner dans leur village, ainsi que toutes sortes d'actes d'humiliation.

Qu'est-ce qui a rendu possible ces attaques à l'aveugle qui touchent des civils avec des tirs de mortier et des bombes au phosphore blanc ? C'est avant tout le fait qu'on ait collectivement assimilé ces civils à Daech, comme si c'étaient eux

qui avaient engendré cette organisation. Accuser les habitants de Raqqa d'être des terroristes s'inscrit dans le récit de "la guerre contre le terrorisme", récit dichotomique selon lequel il y aurait d'un côté les terroristes, les salafistes et les djihadistes toutes tendances confondues, et de l'autre les Américains et leurs alliés.

C'est ainsi qu'on oublie que les premières victimes de Daech sont les habitants de Raqqa eux-mêmes. Les grandes figures du "printemps syrien" de Raqqa ont été assassinées quand Daech a pris la ville. Je peux citer parmi ces victimes mon propre frère Firas et plusieurs amis.

Or les "libérateurs" qui sont à l'œuvre aujourd'hui à Raqqa ne

**Pillage de maisons, confiscation de biens, ainsi que toutes sortes d'actes d'humiliation.**

prêtent nullement attention aux victimes de Daech. Personne ne semble se préoccuper de leur libération ou de savoir ce qu'ils sont devenus. Et pour les habitants de la ville, cette "libération" s'apparente à une nouvelle occupation, et les "libérateurs" à une nouvelle source de terreur. De même que l'État islamique n'a été que la continuation de la terreur du régime d'Assad. Qu'est-ce qui explique le rôle joué par le PYD ? Pourquoi oppose-t-il la cause kurde en Syrie aux habitants arabes et non au régime d'Assad ? Il n'y a pas de secret : le PYD est la branche syrienne du PKK, pour qui l'État turc est l'ennemi absolu, un peu comme Israël l'est pour les Arabes. Ainsi, [l'ennemi de mon ennemi étant mon ami], il peut lui arriver d'avoir des accointances avec la Syrie d'Assad ou l'Iran des mollahs.

Après l'intervention des États-Unis en Syrie en 2017, l'organisation kurde, forte de trente ans d'expérience du combat, s'est inscrite dans la lutte américaine contre Daech.

Déjà, après l'intervention russe de 2015, elle avait fait en sorte de s'y greffer. Mais elle a fait prévaloir l'agenda du PKK sur la lutte pour les droits des Kurdes syriens. Ce lien avec le PKK a eu une autre conséquence étonnante, dont les Kurdes eux-mêmes semblent avoir été surpris : l'écho international suscité par les images fortement symboliques de la bataille de Kobané [2014-2015, dans le nord de la Syrie]. Ces images [de femmes soldats cheveux au vent] vont de pair avec un discours sociologique émancipateur : mise en avant des femmes, partage des postes équitable entre les sexes, autogestion démocratique. Elles trouvent leurs racines dans la vie intellectuelle et politique turque – beaucoup plus active que celle de Syrie –, ouverte sur l'Occident depuis des générations, ne serait-ce qu'en raison de l'importante communauté kurde du Kurdistan turc en Europe. On a donc affaire à une organisation [le PYD] qui, d'une part, présente un vernis de modernité qui séduit l'Occident et, d'autre part, fait alliance avec le PKK, un parti non syrien toujours complaisant avec les régimes syrien et iranien. Voilà la recette qui permet à cette organisation de tuer et d'humilier impunément les habitants de Raqqa, puis d'assimiler ces victimes à des combattants de Daech. Bachar El-Assad utilise le même procédé : réduire le conflit à une dichotomie entre son régime et les islamistes.

Restent deux points : les opposants et activistes arabes se trompent quand ils dénie aux Kurdes le droit à un État indépendant. Oui, ils ont le droit de faire sécession vis-à-vis de chacun des quatre États sur lesquels ils sont répartis [Turquie, Iran, Irak, Syrie], abstraction faite de la situation particulière de la Syrie, où il existe deux zones kurdes sans continuité géographique.

**Maintenir Daech.** Mais ce qui nous pose problème est le fait que le PYD soit la branche d'un parti tiers, et que sa stratégie soit élaborée ailleurs, avec des objectifs dans lesquels la Syrie représente tout au plus un théâtre d'opérations et les Kurdes syriens une carte à jouer. Ce qui est inacceptable, ce n'est pas l'ambition des Kurdes syriens de faire sécession, mais le fait de retourner cette ambition contre les Syriens, qu'ils soient arabes ou même kurdes anti-PYD.

L'autre point concerne l'avenir de Raqqa et de sa région une fois que

## Crimes et châtiments

●●● Yassin Al-Haj Saleh a passé seize ans dans les prisons du régime baasiste. En 2013, en pleine révolution syrienne, il a perdu toute trace de son épouse, Samira Khalil, kidnappée par un groupe islamiste. Dans **Al-Quds Al-Arabi**, il explique pourquoi la vengeance ne peut jamais égaler l'horreur du crime : *"Il y a des crimes qui sont trop grands pour trouver une punition. Les crimes de Bachar El-Assad, la Shoah, et pour ce qui me concerne l'enlèvement de Samira. Le crime d'Eichmann est d'une trop grande ampleur pour qu'il puisse être expié par une pendaison. Si Bachar El-Assad devait tomber entre mes mains, je le laisserais libre. À condition qu'il demeure en Syrie, devant les yeux de ceux dont il a détruit l'existence. Et si les ravisseurs de Samira devaient me tomber entre les mains, je voudrais qu'ils restent devant moi, pour que je puisse les regarder dans les yeux quand je le voudrai. Il y a des crimes dont les auteurs devraient être mis à l'abri de toute peine, car une peine voudrait dire que justice est faite. Or la seule possible consiste à exposer ces criminels aux regards de leurs victimes. Je les regarde, je réfléchis encore et encore à la manière de trouver une peine à la hauteur de leur crime. Et je ne trouve pas."*

Daech aura été éliminé. Rien n'indique que les Américains comptent s'y engager à long terme. Aussi nous risquons de voir y revenir dans les prochains mois le régime d'Assad et ses alliés [chiïtes] iraniens et irakiens. Y a-t-il un risque de purification ethnique pour laquelle le sort actuellement réservé aux habitants de Raqqa servirait de coup d'essai ? [Si tel devait être le cas], cela nécessiterait de maintenir Daech en vie pour qu'il puisse de temps à autre commettre un attentat. Dans d'autres régions de la Syrie, Assad a déjà chassé les habitants [sunnites]. Il pourrait faire de même à Raqqa. Beaucoup de crimes se commettent en temps de guerre, couverts par le bruit des combats.

— **Yassin Al-Haj Saleh**  
Publié le 22 juin



afrique

# Érythrée. Le pays qui ne voulait plus être un paria

Parfois considérée comme la Corée du Nord de l'Afrique, l'Érythrée affiche depuis peu sa volonté de sortir de l'isolement international. Au désespoir de sa voisine et ennemie historique, l'Éthiopie.



été controversées, car elles stigmatisent l'Érythrée comme le seul fauteur de troubles d'une région qui n'en manque pas. Aujourd'hui, un consensus de plus en plus large est en train de se former aux Nations unies autour de l'idée que la principale justification des sanctions ne tient plus : rien ne prouve en effet que l'Érythrée continue de soutenir la milice Al-Chabab en Somalie et, même si le pays apporte toujours son soutien à des groupes d'opposition armés de la région – en particulier en Éthiopie –, ses voisins en font autant.

## De 2014 à 2016, l'Érythrée a représenté la principale source africaine de réfugiés en Europe.

À plus longue échéance, l'Éthiopie aura du mal à convaincre d'autres membres de maintenir le statu quo sans le soutien des États-Unis, qui, depuis le départ du président Barack Obama – et plus encore de sa conseillère pour la sécurité nationale, Susan Rice, résolument hostile au régime érythréen – pourraient être moins enclins à laisser Asmara sur la touche.

Des vents du large soufflent également en faveur de l'Érythrée. La guerre au Yémen, de l'autre côté de la mer Rouge, a déclenché une ruée des États du Golfe sur l'immobilier du littoral érythréen, où ils cherchent à déployer des troupes. Les Émirats arabes unis, installés dans le port d'Assab depuis 2015, sont en train d'y construire une base militaire. Et quelque 400 Érythréens combattent, dit-on, au sein de la coalition menée par l'Arabie Saoudite au Yémen, en échange d'une aide financière et de carburant offerte à Asmara.

La crise des migrants a également engendré une mobilisation accrue de l'Union européenne (UE), soucieuse de contrôler le flux des migrants qui traversent la Méditerranée. De 2014 à 2016, l'Érythrée a représenté la principale source africaine de réfugiés en Europe, ce qui a valu des revenus supplémentaires au président Issayas Afeworki, au pouvoir depuis 1993. Même si tous les fonds n'ont pas encore été versés, l'UE a approuvé en 2015 un programme d'aide de 200 millions d'euros pour l'Érythrée et elle s'est engagée à former du personnel judiciaire et

sécuritaire afin de lutter contre toutes sortes de trafics.

Des pays européens et des agences humanitaires s'engagent eux aussi davantage. L'Allemagne a repris son programme d'assistance technique et, au Royaume-Uni, le Département du développement international prévoit d'ouvrir un bureau à Asmara. *«Le mur que les Éthiopiens avaient soigneusement érigé s'est complètement écroulé, observe Martin Plaut, l'auteur de *Understanding Eritrea. C'est à celui qui se montrera le plus amical.*»*

De son côté, l'Érythrée fait des efforts pour se débarrasser de son statut de paria. Le pays courtise les investisseurs étrangers, en particulier dans le secteur minier, et le gouvernement a créé une zone de libre-échange dans le port de Massaoua pour attirer les investissements.

Des mesures modestes mais symboliquement importantes sont également prises pour améliorer la sinistre réputation du régime dans le domaine des droits de l'homme. Selon l'Atlantic Council [think tank spécialisé dans les relations internationales], une cinquantaine de journalistes étrangers ont été autorisés, entre mai 2015 et mai 2016, à entrer en Érythrée à des fins professionnelles, et [en 2016] une délégation du bureau du haut-commissaire aux droits de l'homme a pu visiter une prison.

**Zone d'influence.** Autant d'informations inquiétantes pour l'Éthiopie, qui redoute que l'Érythrée n'acquière de l'influence sur le littoral de la mer Rouge, une crainte liée à son propre enclavement [l'Éthiopie ne dispose pas d'accès à la mer]. Addis-Abeba appréhende également qu'Afeworki ne profite de l'accroissement de ses ressources financières pour renforcer son soutien à l'opposition armée en Éthiopie alors que le pays est déjà en état d'urgence après des mois d'agitation. Et sa plus grande peur est d'être encerclé par des régimes hostiles.

Les analystes ne savent pas exactement ce que pourrait représenter une nouvelle politique éthiopienne vis-à-vis de l'Érythrée. Certains pensent que le pays se contentera de reformuler sa politique actuelle en définissant des lignes blanches et en énonçant clairement les opérations militaires que leur violation pourrait entraîner. D'autres se demandent si Addis-Abeba n'envisage pas d'avoir des entretiens bilatéraux secrets, par exemple pour proposer un retrait

## CHRONOLOGIE

**1952** — Création par l'ONU d'une fédération entre l'Éthiopie et l'Érythrée, ancienne colonie italienne sous administration britannique depuis 1941.

**1962** — Annexion par l'Éthiopie. Début de la guérilla du Front de libération de l'Érythrée (FLE).

**1993** — Indépendance, après trente ans de guerre. Issayas Afeworki devient président.

**1998** — Conflit avec l'Éthiopie faisant 100 000 morts.

**2000** — Accord de paix.

**2001** — Création d'une zone tampon le long de la frontière entre l'Érythrée et l'Éthiopie, surveillée par la Mission des Nations unies en Éthiopie et Érythrée dont le mandat a pris fin en 2008.

**2014** — Dépôt d'une plainte pour crime contre l'humanité à l'encontre des dirigeants de l'Érythrée, dont le président Issayas Afeworki.

de la ville frontalière de Badmé, que l'armée éthiopienne occupe illégalement depuis quinze ans. Mais une guerre dans le but de renverser le régime érythréen n'est pas non plus à exclure, même si la sollicitation excessive des forces armées et la crainte d'un effondrement total du voisin du Nord la rendent improbable.

L'Érythrée est peut-être surnommée la Corée du Nord de l'Afrique, mais elle n'a pas de patron comme la Chine qui puisse l'obliger à s'asseoir à la table des négociations. Le président Afeworki bénéficie du statu quo, qui justifie le maintien du pays sur un pied de guerre permanent. Les comptes rendus selon lesquels des soldats érythréens ont occupé des territoires litigieux après le retrait des forces de maintien de la paix qataries de la zone frontalière avec Djibouti nous rappellent que l'Érythrée peut encore jouer le rôle de fauteur de troubles dans la région. Et, bien qu'aujourd'hui le pays soit moins isolé, Asmara demeure bien plus faible qu'Addis-Abeba. Au bout du compte, le changement doit venir de l'Éthiopie. *«C'est une situation à la fois très risquée et très payante, commente Harry Verhoeven, maître de conférences à l'université Georgetown du Qatar. Mais je suis un optimiste prudent.»*

—Tom Gardner  
Publié le 21 juin

## —Foreign Policy (extraits) Washington

Deux épisodes récents qui peuvent sembler incongrus apparaîtront peut-être un jour comme des tournants symboliques pour l'Érythrée, ce pays à parti unique souvent décrit comme un royaume ermite. Le premier est l'affrontement sanglant de juin 2016 à la frontière entre l'Érythrée et l'Éthiopie, affrontement qui a fait des centaines de morts et rappelé la guerre dévastatrice de 1998-2000 entre ces deux ennemis jurés. Le second est un colloque qui s'est tenu en juillet de la même année à Asmara, la capitale érythréenne, le premier du genre depuis quinze ans. Les universitaires invités ont été surpris par la relative liberté des débats sur tous les thèmes abordés – des droits des femmes à la politique étrangère – dans ce pays réputé très répressif.

Le colloque a prouvé que l'Érythrée sortait timidement de l'isolement; et le conflit frontalier a

montré que l'Éthiopie craignait que, une fois réintégrée dans la communauté internationale, l'Érythrée ne menace sa domination régionale. Ensemble, les deux événements donnent à penser que le statu quo "ni paix ni guerre" qui a duré dix-sept ans est en train de se déliter.

En avril, l'Éthiopie a annoncé l'élaboration d'une nouvelle politique vis-à-vis de son voisin érythréen. Bien que les détails ne soient pas encore fixés, une chose est claire : le pays reconnaît l'échec de la stratégie d'endiguement qu'il a imposée à l'Érythrée après le conflit frontalier de 1998 et qui a été renforcée en 2009 par l'embargo des Nations unies sur les armes [visant l'Érythrée et la Somalie]. Pour la première fois depuis des années, un changement de cap est sérieusement envisagé à Addis-Abeba.

**Fauteurs de troubles.** Le régime des sanctions de l'ONU repose sur le soutien de la communauté internationale, lequel s'affaiblit peu à peu. Ces sanctions ont toujours



**Heineken**<sup>®</sup>



# **N U V E A U**

## **0.0% ALCOOL**

**OÙ ON VEUT,  
QUAND ON VEUT\***

\*Heineken 0.0 est une bière sans alcool qui peut se déguster dans un bar ou à domicile, au déjeuner ou à l'apéritif ou à toute autre occasion de consommation sans alcool.

Heineken Entreprise SAS RCS Nanterre 414 842 062

**L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.**



# Cambodge.

## L'adieu au White Building

Havre pour les artistes, l'immeuble emblématique du centre de la capitale va être détruit. Le départ de ses 500 habitants marque la fin d'une époque.



TANG CHHIN SOTH/VAP

### —The Phnom Penh Post Phnom Penh

Chlet Saveourn est angoissée à l'idée de devoir déménager une fois de plus. Elle doit quitter son deux-pièces du White Building. Entre les murs blancs de cette barre de quatre étages emblématique de Phnom Penh, Saveourn et sa famille de quatre enfants avaient trouvé un réconfort bienvenu. Il y a dix ans, elle avait été violemment chassée

de son logement précédent. "Avant, je vivais à Dey Krahorm", raconte-t-elle. Le quartier a été rasé en 2009 pour laisser la place à un projet immobilier. "On a été expulsés de force à l'époque alors cette fois, on a eu trop peur pour faire des objections." Saveourn a touché 3 500 dollars [3 000 euros] d'indemnités lors de son départ de Dey Krahorm. Ils lui ont servi d'apport pour acheter un appartement dans le White Building pour 15 000 dollars. [13 000 euros] "Mais je suis

désolée pour mes enfants : ils vont devoir déménager maintenant", ajoute-t-elle.

Avec celle de Saveourn, 492 familles vont quitter le bâtiment, qui va être rasé et reconstruit par la société japonaise Arakawa Co. Les résidents se sont vu offrir la possibilité de revenir une fois le projet achevé, mais presque tous ont préféré recevoir une indemnité et partir.

Cette barre vieille de cinquante ans sera remplacée par un gratte-ciel luxueux de 21 étages, comprenant trois niveaux de parking et une galerie commerciale. Il y a longtemps que les autorités soutiennent que le White Building menace de s'écrouler. Mais les histoires qu'il abrite témoignent de la place unique qu'il occupe dans l'évolution complexe de la ville.

Le White Building a toujours bourdonné d'activité, mais s'il est aussi chaotique aujourd'hui, c'est pour des raisons différentes. Depuis le 6 juin, les familles habitant cette barre délabrée emballent leurs affaires et déménagent pour d'autres parties de la ville. Les résidents apportent sacs en plastique et cartons remplis de vêtements, d'ustensiles de cuisine, de literie et même de sanitaires à une file de camions ouverts prêts à les emmener vers leur nouvelle habitation.

Un camion-grue ne quitte pratiquement pas le site. Il descend appareils électriques et mobiliers lourds des balcons et des étroites coursives. Quand on parcourt les couloirs faiblement éclairés, on peut voir les vestiges des vies vécues ici. Vieilles affiches de Coca-Cola, photos de famille, jouets sales, ordures et cahiers d'écoliers jonchent le sol.

Des employés d'Arakawa gardent les escaliers. Ils font signer les résidents qui partent puis murent immédiatement les appartements vides. Des agents de sécurité parcourent les lieux pour dissuader les squatters. "On doit empêcher les drogués de venir s'installer", déclare l'un d'entre eux. Le jour de notre visite, les couloirs déserts et tapissés de débris donnaient aux trois premiers étages un aspect quasiment apocalyptique. Une fois que les appartements d'une cage d'escalier sont vides, les employés d'Arakawa en murent la coursive pour empêcher tout accès.

Le White Building a été conçu par l'architecte cambodgien Lu Ban

Hap et l'architecte d'origine russe Vladimir Bodiensky. Il a été inauguré en 1963 sous le nom d'Appartements municipaux. Il s'agissait d'une résidence à loyer modéré destinée aux familles à faible et moyen revenus. Le projet [faisait partie d'un vaste complexe qui] s'inscrivait dans le cadre de la transformation urbaine entreprise par le roi Norodom Sihanouk après l'indépendance [1953]. Plus près de la rivière Bassac se trouvent les appartements du village olympique et

**"Difficile de trouver une telle diversité d'arts en un seul endroit ailleurs à Phnom Penh."**

Neang Kavich,  
CINÉASTE ET HABITANT

le Théâtre national, dessinés par Vann Molyvann. [Architecte principal du roi Norodom Sihanouk, il a allié les principes traditionnels de l'architecture khmère au fonctionnalisme de Le Corbusier.]

À l'arrivée des Khmers rouges en 1975, la ville a été vidée de ses habitants, et ce n'est qu'à la chute du régime de Pol Pot, en 1979, que les gens ont peu à peu commencé à revenir.

Destiné à accueillir des familles, le White Building est devenu un havre pour artistes, acteurs et danseurs ainsi que pour les fonctionnaires du gouvernement.

Pen Pherun est l'un de ces artistes. Il fait des pièces de jeu d'échecs en bois. Il s'empresse de sortir ses œuvres délicates, ses outils et tout son attirail. Il aime à expliquer comment il transforme des blocs de bois en pions, tours et fous. À l'instar de nombreuses familles, celle de Pherun tient un petit restaurant au rez-de-chaussée. Son café présente un plus : d'interminables parties d'échecs gratuites.

Trois étages plus haut, le cinéaste Neang Kavich, 29 ans, et son père, sculpteur, jettent un coup d'œil entre les planches de bois – leur appartement est désormais inaccessible. La famille s'est installée au White Building au début des années 1980 et Neang Kavich y a vécu toute sa vie. Il se souvient de ses premières années, entouré par les artistes qui vivaient dans les diverses parties du bâtiment. Ses voisins étaient des chanteurs et des danseurs. Un peu plus loin

vivaient les peintres. Tout au bout, il y avait les adeptes de la danse classique khmère. "Difficile de trouver une telle diversité d'arts en un seul endroit ailleurs à Phnom Penh", confie Neang Kavich.

Autre particularité de ce bâtiment. Le fait qu'au sein d'une même structure, on vivait comme dans un village. Une combinaison unique organisée verticalement. Tout était à disposition dans le corps du bâtiment. "C'est comme si nous vivions dans une communauté mais dans un immeuble. Beaucoup de gens ne comprennent pas cela." La barre constituait deux communes distinctes, dont les chefs sont Hun Sarath et Ngem Sovann. Avec l'exode des résidents, ils se trouvent dans une position inhabituelle : des chefs de village sans villageois. "Il n'y a personne maintenant. Les gens sont partis. Je ne vois plus leur visage. Ils me manquent beaucoup parce que je les voyais tous les jours."

**Fierté.** Le White Building a changé au fil du temps. À l'image de Phnom Penh, passée d'une cité abîmée par des années de guerre et de privations à une métropole en pleine expansion. Ainsi, l'immeuble qui se vide a été successivement un projet immobilier ambitieux, puis un sanctuaire pour les personnes de retour en ville après les Khmers rouges. Sa réputation a un temps été salie par des rumeurs de prostitution, de drogue et d'insalubrité.

Dans un couloir couvert d'ordures, Chlum Srotum se tient devant sa porte, un peu triste. Elle est la seule de son module à ne pas être encore partie et l'une des rares à avoir été présente depuis 1979. À l'époque, elle était employée à des travaux divers au ministère de la Propagande, rebaptisé par la suite ministère de l'Information. Parfois, elle aidait au palais royal, tout proche.

Srotum dément que l'immeuble ait été "sale". Son appartement est celui où elle a élevé ses enfants. "Tous les appartements ont été décorés par les habitants. Certes, vu de l'extérieur, cela n'a pas l'air net. Mais, à l'intérieur, il y a des couleurs très belles", déclare-t-elle. Les quelque 500 familles qui vivaient là sont identiques à celles qui vivent dans d'autres quartiers de la ville, souligne-t-elle. "Nous ne sommes pas sales. Nous voulons gagner de quoi vivre et permettre à nos enfants de faire des études, comme tout le monde."

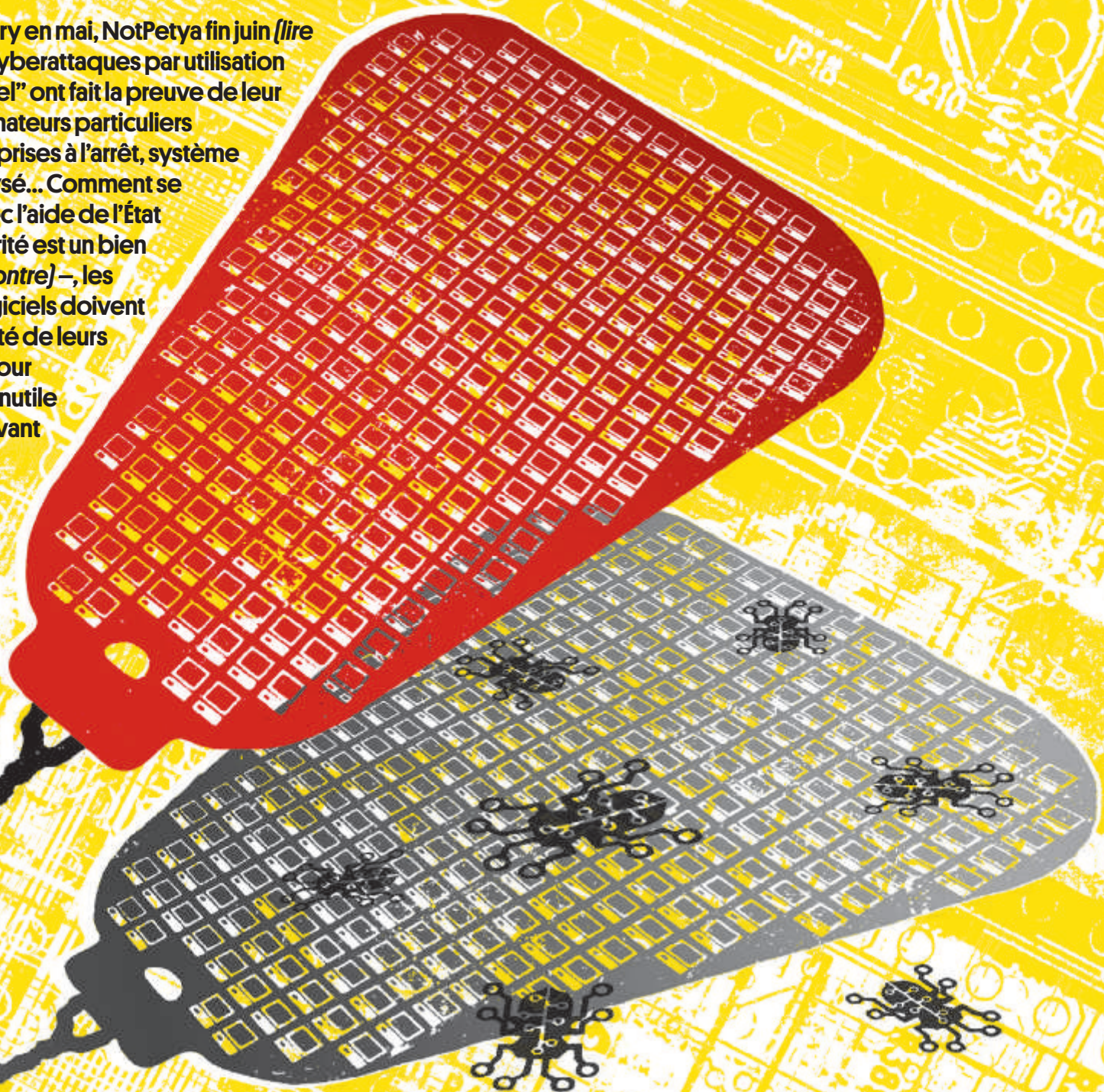
—Kong Meta et Ananth Baliga  
Publié le 16 juin



à la une

# CYBERATTAQUES COMMENT RIPOSTER

Après WannaCry en mai, NotPetya fin juin (*lire ci-contre*), les cyberattaques par utilisation de "rançongiciel" ont fait la preuve de leur efficacité : ordinateurs particuliers bloqués, entreprises à l'arrêt, système de santé paralysé... Comment se protéger ? Avec l'aide de l'État – la cybersécurité est un bien public (*lire ci-contre*) –, les éditeurs de logiciels doivent garantir la qualité de leurs codes (*p. 30*). Pour le *New Yorker*, inutile de paniquer : avant de penser à s'engager dans une cyberguerre, mieux vaudrait tout faire pour l'éviter (*p. 32*).



# L'État doit protéger les citoyens

**Demander aux particuliers de sécuriser leur ordinateur revient à leur demander d'installer un bouclier antimissiles dans leur jardin. Cela ne fonctionne pas. Ce qu'il faudrait, c'est une "douane numérique".**

—NRC Handelsblad Amsterdam

Essayez de vous imaginer qu'un grand nombre de missiles russes ou nord-coréens soient pointés vers les Pays-Bas et que le gouvernement néerlandais reçoive une menace annonçant que ces missiles seront lancés dans trois jours, à moins que nous nous rendions sur-le-champ et que nous versions 100 milliards d'euros sur les comptes bancaires de Poutine et de Kim Jong-un. Et imaginez-vous que le gouvernement de Mark Rutte dise à l'ensemble des citoyens, des hôpitaux, des entreprises et des établissements scolaires néerlandais : vous allez devoir compter sur vos propres forces, débrouillez-vous pour installer un bouclier antimissiles dans votre jardin et ne leur versez pas un centime.

Pas une personne sensée ne serait prête à concevoir un scénario de ce genre sans objecter aussitôt qu'une telle situation relève de la sécurité nationale, une mission fondamentale de l'État qui doit être centralisée. Quand un pays risque d'être mis en pièces par des crapules, que ce soit pour des raisons politiques ou simplement criminelles, il est difficilement justifiable de compter sur ses citoyens et ses institutions pour régler le problème : la sécurité est un bien public.

L'analogie n'a rien d'absurde. Du 12 au 15 mai, dans le cadre de l'opération WannaCry, plus de 200 000 attaques ont déjà été commises dans plus de 150 pays via des logiciels malveillants, qui ont paralysé des institutions d'importance vitale (comme le National Health Service, le service de santé de la Grande-Bretagne) et des services qui le sont sans doute moins (les distributeurs automatiques de billets, les parcs de stationnement). L'auteur de ces cyberattaques reste inconnu [même si la Corée du Nord semble en être à l'origine], et ce n'est qu'une question de temps avant qu'une nouvelle attaque se produise. Nos pouvoirs publics ont prodigué les conseils suivants : installez le plus vite possible votre dernière mise à jour de Windows, appelez votre prestataire de sécurité informatique et faites de toute urgence une sauvegarde de vos fichiers. De telles mesures sont certes souhaitables, même s'il y a fort à parier que, sur les 20 millions de systèmes informatiques aux Pays-Bas, tous n'ont pas fait l'objet de telles mesures. C'est comme si les pouvoirs publics

**L'Amsterdam Exchange est l'endroit idéal pour installer un système de nettoyage contre les cyberattaques.**

avaient demandé aux citoyens d'installer 20 millions de petits boucliers antimissiles individuels. Or une mission aussi fondamentale que la sécurité nationale nécessite bien plus que ça.

Certes, les Pays-Bas en font plus que ça. Mais il reste à voir si les paroles et la diplomatie se traduisent bien par des actes concrets. Un rapport intitulé "La sécurité dans un monde connecté", publié le 10 mai par un think tank indépendant chargé de conseiller le gouvernement néerlandais, le Conseil scientifique pour la politique gouvernementale (WRR), préconise d'améliorer la sécurité des flux [en plus de la sécurité nationale et de la sécurité humaine]. Autrement dit, la sécurité de la circulation des matières premières, du travail, des connaissances et du capital au sein de notre économie ouverte. Le rapport lance une mise en garde : "Une approche au cas par cas ne nous permettrait pas de faire face aux nouveaux types de menaces pour la cybersécurité et les infrastructures." La lecture d'autres informations se veut cependant rassurante : "Les Pays-Bas sont dotés d'une stratégie à part entière pour assurer la cybersécurité."

**Carrefour.** La réalité est pourtant différente. Nous avons bel et bien été attaqués par WannaCry. Et notre réaction, inquiète, relève d'une approche au cas par cas : nous avons poussé un soupir de soulagement parce que nous avons été relativement épargnés et nous attendons avec résignation le rançonnage suivant (ou pire encore : une offensive destructrice visant des cibles politiques).

Après le port de Rotterdam et l'aéroport de Schiphol, l'Amsterdam Internet Exchange (AMS-IX) est sans conteste le troisième grand "port" de notre pays. Ce point d'échange Internet est un des plus grands du monde. Tous les fournisseurs d'accès à Internet y sont connectés. Tous les bits qui atteignent nos ordinateurs y transitent. Ce serait l'endroit idéal pour installer un gigantesque système de nettoyage capable de contrer les cyberattaques. Mais cela n'a pas été fait. On pourrait imaginer une sorte de douane numérique impitoyable, installée sur les interconnexions d'AMS-IX et des fournisseurs concernés (d'après les estimations, il s'agirait de quelque 20 000 ordinateurs).

Cette "douane" pourrait détecter et désamorcer une très grande majorité des cyberrisques (98 % d'entre eux, d'après les spécialistes du secteur des fournisseurs Internet), des millions de virus, d'hameçonnages et de logiciels malveillants qui se propagent avec de mauvaises intentions à travers nos infrastructures numériques. Il s'agit de véritables catastrophes digitales, mais il est possible de les repérer et de les filtrer à l'aide d'algorithmes, et on devrait le faire sous le contrôle des → 30

← Dessin de Gary Neill, Royaume-Uni.

## À la une



### CAUCHEMAR

"L'ennemi dans mon ordi. Comment les hackers attaquent le monde. Comment nous pouvons nous protéger", peut-on lire en une du **Spiegel** du 20 mai, après la cyberattaque due au logiciel malveillant WannaCry. "De nouvelles attaques pourraient survenir, prédisait avec raison *Der Spiegel*. Le scénario cauchemardesque d'une perte de contrôle mondiale n'est pas impossible."



### LA MAIN RUSSE

"Comment la Russie a hacké Internet", titre en une de son numéro de juin la version britannique de **Wired**. Le magazine culte des technophiles revient sur l'ingérence présumée de la Russie dans la présidentielle américaine et sur l'attaque des équipes de campagne d'Emmanuel Macron, dont des milliers de documents internes et de courriels ont été rendus publics à deux jours du second tour du scrutin.

## Contexte

### NotPetya, un nouveau logiciel malveillant

●●● "Une épidémie de 'rançongiciel', est une fois de plus responsable du chaos informatique qui frappe les administrations du monde entier", écrivait mardi 27 juin le **New Scientist**. Les premières manifestations du virus ont été signalées ce jour-là à Boryspil, l'aéroport de Kiev (Ukraine). "D'énormes files d'attente se sont formées. La raison : le serveur principal de l'aéroport était hors service à cause d'une cyberattaque", indique le quotidien **Oukraïna Moloda**. Très vite, les attaques ont également menacé le réseau nucléaire du pays. Le système de suivi et de contrôle de la centrale de Tchernobyl aurait ainsi été touché, mais le gouvernement ukrainien a affirmé, dans un communiqué repris par le site **Tyjdjen**, que "les centrales nucléaires ukrainiennes n'ont pas souffert des cyberattaques". Puis, partout dans le monde, de nombreuses entreprises, comme la française Saint-Gobain, le géant pétrolier russe Rosneft, une usine Cadbury en Australie, mais aussi des banques et des organisations gouvernementales ont rapporté être victimes d'une cyberattaque paralysant leurs activités. Cet assaut mondial survient six semaines à peine après celui qui a déjà fait des dégâts dans le monde entier et en particulier paralysé les services de santé britanniques. L'intervention d'un jeune expert en sécurité informatique avait pu rapidement entraver la propagation du logiciel malveillant baptisé WannaCry ("j'ai envie de pleurer"). Le programme responsable de l'attaque de juin s'appuie sur un principe analogue à celui de WannaCry : il crypte les données d'un ordinateur et bloque son utilisation jusqu'au paiement d'une rançon. Dans un premier temps, les experts ont annoncé qu'il s'agissait d'un virus connu sous le nom de Petya. "Il est différent des autres logiciels d'extorsion [aussi appelés 'rançongiciels' ou 'ransomwares'] qui sévissent ces derniers temps", rapporte le site spécialisé **Malwarebytes.com**. "Au lieu de chiffrer les fichiers un par un, il empêche l'accès au système complet en attaquant des structures de bas niveau sur le disque dur." Mais pour la société spécialisée en sécurité informatique Kaspersky Lab, il s'agirait d'un tout nouveau logiciel d'extorsion, NotPetya, qui n'avait jamais circulé jusque-là. On le retrouve aussi sous les dénominations SortaPetya ou encore Petna. Compte tenu des faibles sommes d'argent récoltées, les experts pensent que cette attaque avait pour but de faire régner le chaos, et non pas d'accumuler une fortune.

29 ← autorités. Il est vrai que cela nécessiterait non seulement d'énormes moyens pour mettre en place ces algorithmes, mais aussi un changement des mentalités : il faut se rendre à l'évidence qu'il s'agit de la défense nationale, d'une extension numérique de notre défense qui reste entre les mains exclusives de l'État.

**Sans défense.** La maintenance des systèmes Internet est, elle aussi, un point vulnérable. Nous avons un système Internet ouvert : nous permettons aux entreprises et aux institutions, y compris aux fournisseurs Internet, de décider elles-mêmes de la manière de se protéger. L'idée de laisser cette maintenance entièrement au secteur privé relève de la naïveté. Pour des considérations de compétitivité et de coût, il n'est pas rare que cette tâche sensible soit confiée à des prestataires de services de sécurité étrangers. Parmi ses prestataires, il se trouve des entreprises obscures.

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il nous manque une vue d'ensemble claire sur les sous-traitants. Nous ne pouvons qu'espérer que les connaissances accumulées par d'autres pays sur nos failles numériques soient trop morcelées, pour qu'ils puissent s'en servir contre nous. En laissant une partie de notre sécurité nationale – notre cybersécurité – à n'importe quelle entreprise, installée n'importe où, nous sommes en effet sans défense.

—Ko Colijn  
Publié le 15 mai

### Lexique

**Virus informatique** — Programme constitué de peu de lignes de code. Comme un virus biologique, il peut infecter un ordinateur, se propager de machine en machine et y provoquer des dysfonctionnements.

**Ver informatique** — Contrairement au virus, le ver ne se multiplie pas localement. En général, il est diffusé par e-mail en pièce jointe. Il peut installer des programmes nocifs pour surveiller des activités, voler des données ou permettre une prise de contrôle à distance.

**Malware, ou logiciel malveillant** — Programme développé pour nuire à un ordinateur ou à un système informatique.

**Ransomware, rançongiciel, ou logiciel d'extorsion** — Il "prend en otage" un ordinateur, crypte les données et réclame une rançon pour les rendre accessibles.

**Attaque par déni de service, ou DoS (pour denial of service)** — Attaque informatique dont le but est de rendre indisponible un service (site web, distribution de courriels, etc.).

**Phishing, hameçonnage, ou filoutage** — Technique par laquelle des personnes malveillantes se font passer pour des personnes familières ou des sociétés connues (en imitant leur site web), pour récupérer des données personnelles.

### Insolite

#### IL Y A MÊME UN VACCIN

D'après le site d'information spécialisé en Informatique **Bleeping Computer**, le chercheur en sécurité informatique Amit Serper a découvert un "vaccin" qui permet de se prémunir contre le virus Petya/NotPetya. Pour ce faire, il suffit "de créer un simple fichier appelé *perfc*, placé dans le dossier C:\Windows, et de faire en sorte qu'il soit en lecture seule", précise le site qui détaille les étapes pour créer manuellement ce vaccin et donne même un lien pour installer un "batch", un fichier qui les réalise automatiquement. "Compendium, prévient **BBC News**, si cette méthode se montre efficace, elle protège uniquement l'ordinateur individuel sur lequel le fichier *perfc* est placé. Jusqu'à présent [28 juin], les chercheurs ont été incapables de trouver un interrupteur qui puisse désactiver complètement l'attaque." La propagation du virus a néanmoins ralenti. Et, selon le site de la chaîne britannique, "à moins que le virus ne soit modifié", elle ne devrait pas s'intensifier.

## AUX ÉDITEURS DE LOGICIELS D'AGIR !

Il est urgent de se prémunir contre les cyberattaques. Et c'est à ceux qui conçoivent les programmes informatiques de garantir la qualité de leur code.

—The Christian Science Monitor  
(extraits) Boston

Des constructeurs automobiles ayant livré des véhicules aux freins défectueux se sont vu infliger plusieurs millions de dollars d'amende de la part des autorités, des sociétés qui avaient vendu des cafetières présentant des défauts ont versé des indemnités importantes dans le cadre d'arrangements amiables et les dirigeants de sociétés ayant vendu du beurre de cacahuète contaminé [aux salmonelles, en 2009] ont été traduits devant les tribunaux.

En revanche, l'industrie informatique américaine, qui pèse des milliards, a jusqu'à présent échappé à toute responsabilité civile ou pénale pour les problèmes graves – et grandissants – provoqués par un mauvais codage. C'est principalement au consommateur qu'il appartient de protéger les systèmes informatiques contre les logiciels malveillants, les virus et le piratage criminel ou de mettre à jour des programmes vulnérables, même si la technologie sous-jacente présente peut-être des défauts. Alors que plus de 300 000 ordinateurs, selon les autorités américaines, ont été attaqués [entre le 12 et le 15 mai] par un "rançongiciel" – un logiciel qui a crypté les fichiers et exigé le paiement d'une rançon pour les débloquer –, les spécialistes de la cybersécurité se demandent si les éditeurs de logiciels ne devraient pas être tenus à des normes de sécurité, de façon que leurs produits soient à l'abri d'attaques informatiques graves et coûteuses. [En juin, une autre cyberattaque a été menée par un logiciel fonctionnant sur le même principe.]

"La solution va être de réglementer. Il faut qu'on change les priorités tout de suite, martèle Bruce Schneier, expert réputé en sécurité informatique et directeur de la technologie à IBM Resilient. On a choisi de faire rapide et pas cher. Attendez que ça arrive à votre voiture, votre réfrigérateur, aux systèmes électroniques d'un avion ou à votre serrure connectée, et que vous ne puissiez plus entrer chez vous."

De fait, si les pires failles permettent aux pirates de paralyser entreprises et institutions publiques ou de compromettre des données personnelles sensibles, les cyberattaques risquent d'avoir bientôt des conséquences plus graves puisque l'informatique embarquée est de plus en plus présente dans les voitures, les équipements médicaux, les appareils électroménagers et autres. Il est donc



d'autant plus urgent de prévenir toute exploitation ou manipulation d'un code défectueux.

Normalement, les sociétés alertent les utilisateurs quand elles détectent un point faible dans leurs produits et sortent une mise à jour qui règle la question. C'est ce que Microsoft a fait quand il a appris que Windows présentait une grave faille susceptible de permettre une attaque par un logiciel de rançon.

Le bout de programme permettant d'exploiter la faille de Windows qu'a utilisée WannaCry [le logiciel en cause] avait été présenté [à la mi-avril] sur des forums comme un élément d'arsenal de cyberarmes liées à l'Agence de sécurité nationale (NSA). Un groupe de pirates se faisant appeler The Shadow Brokers [les Courtiers de l'ombre] l'avait jeté sur la Toile un peu plus tôt cette année. Brad Smith, le président de Microsoft, a reproché à la NSA dimanche [14 mai] sur un blog de stocker ce genre de failles numériques ; c'est comme si le gouvernement américain "s'était fait voler ses missiles Tomahawk", a-t-il ajouté.

Certains experts sont moins enclins à tancer les organes d'espionnage, qui profitent depuis longtemps des failles des systèmes d'exploitation et des

**Les organes d'espionnage profitent des failles des systèmes d'exploitation pour espionner leurs cibles.**



téléphones mobiles pour espionner leurs cibles. “Il est injuste de ne s’en prendre qu’à la NSA, déclare Patrick Wardle, un ancien de l’agence, désormais responsable de la recherche en matière de sécurité à Synack. Et Microsoft ? Ce sont eux qui ont installé un code vulnérable. Ils devraient recevoir une part des critiques.”

**Des produits plus sûrs.** L’édition de logiciels n’est pas soumise aux mêmes normes en matière de sécurité des produits que la plupart des autres secteurs, par exemple la santé ou l’électronique. Les sociétés échappent à toute responsabilité en cas de code défectueux du fait de la licence [livrée avec le logiciel, qui a valeur d’accord par les utilisateurs], expliquait Jane Chong, qui s’occupe des aspects juridiques de la sécurité nationale au sein de la Hoover Institution, dans une série d’articles parue dans [le magazine] *New Republic* en 2013. “Les fournisseurs de logiciels transfèrent tous les risques associés à leurs produits à l’utilisateur par les accords de licence, que les tribunaux considèrent en général comme un contrat exécutoire”, écrit-elle.

Les utilisateurs qui poursuivent un éditeur de logiciels à la suite de vols de données voient souvent leur plainte rejetée par le tribunal, relève-t-elle. Un tribunal californien a ainsi rejeté l’action collective intentée par les utilisateurs de LinkedIn qui affirmaient que ce réseau social avait été victime d’un grave piratage parce qu’il n’avait pas pris les précautions de base. Pour que les tribunaux se mettent à reconnaître la responsabilité des → 32

↑ Dessin de Gary Neill paru dans *The Economist*, Londres.



**Vu d’ailleurs**

## États-Unis. Ce qu’Obama préparait contre Moscou

● Dans une enquête fouillée, *The Washington Post* décrit l’embarras de l’administration américaine devant la tentative supposée de Vladimir Poutine d’influencer la présidentielle de 2016. Aux mesures punitives plutôt modestes annoncées par Barack Obama le 29 décembre s’en ajoute une, restée jusqu’ici confidentielle : l’autorisation d’implanter des armes informatiques potentiellement destructrices dans les infrastructures russes – “l’équivalent numérique de bombes que les États-Unis pourraient faire exploser en cas d’escalade avec Moscou”. Toutefois, “le projet [...] était encore en phase préparatoire lors du départ d’Obama. C’est au président Trump qu’il revient de décider s’il fera usage de cette capacité”, précise le quotidien américain.

Cette enquête a eu un écho retentissant dans les médias russes, la plupart des journaux, à l’instar de *Moskovski Komsomlets*, titrant sur la “cyberbombe d’Obama”. Ces révélations “auront des conséquences politiques graves pour la Russie et les relations russo-américaines”, met ainsi en garde Vladimir Frolov, spécialiste des relations internationales sur le site d’information russe *Republic*. L’auteur évoque même “un point de non-retour” dans les relations bilatérales et une probable “escalade du cyberconflit”.

## Russie. S’en remettre à l’ONU

● La Russie a présenté, fin mai, aux Nations unies, un projet de convention “sur la coopération dans la lutte contre la cybercriminalité”. Il s’agit d’un document conçu pour remplacer la Convention sur les crimes informatiques du Conseil de l’Europe, adoptée en 2001, à Budapest. La Convention de Budapest a été ratifiée par 53 pays – tous les membres de l’UE, ainsi que les États-Unis, le Japon, l’Australie et Israël. Seule la Russie ne l’a pas signée. Comme le précise le quotidien *Kommersant*, c’est la page 32 du document qui lui pose problème, à savoir “l’accès transfrontalier aux données informatiques” qui permet aux services

de renseignement de mener des opérations dans les réseaux informatiques de pays tiers sans autorisation officielle. Moscou y voit une menace pour la sécurité et la souveraineté du pays. Toutefois la Russie souhaite renforcer la coopération internationale dans ce domaine. Son projet de convention, qu’elle qualifie de “novateur” et d’“universel”, criminalise quatorze types d’activité, introduit dans la législation des États signataires la responsabilité pénale pour les cybercrimes et la possibilité d’extrader les criminels d’un pays vers un autre en l’absence d’accord bilatéral entre les États concernés.

## Espagne. “Hackeurs patriotes”

● Voilà plusieurs mois que des experts en cybersécurité rattachés à l’État espagnol rencontrent dans le plus grand secret des professionnels du secteur privé. Le but, explique le journal *El Mundo*, est d’orienter le Parti populaire (PP), au pouvoir, dans la préparation d’une proposition de loi visant à mettre en place une véritable “milice de volontaires civils” prêts à aider les forces de sécurité en cas de cyberattaques. L’idée est de créer des “groupes multidisciplinaires” composés notamment de “hackeurs patriotes”, d’experts en réseaux sociaux, de sociologues et d’ingénieurs en télécommunications. Ceux-ci s’engageraient pour une durée de deux ans et formeraient une réserve similaire à celle des volontaires civils de l’armée. “La configuration de la lutte dans le cyberspace dépend des talents disponibles à un moment donné. En Espagne, nous disposons de beaucoup de talents dont nous devons tirer profit”, estime Enrique Ávila, directeur du Centre national d’excellence en cybersécurité, cité par *El Mundo*. L’Espagne devrait ainsi se doter, pour commencer, d’une réserve de près de 2 000 personnes rémunérées 2 122 euros par mois, d’après le site *El Confidencial*. “L’idée, c’est de créer l’équivalent de l’Unité militaire d’urgence [l’unité d’intervention en cas de catastrophe naturelle ou industrielle ou d’attentat] mais dans le cyberspace, comme ce qu’ont fait la France et Israël”, explique le député Teodoro García, l’un des promoteurs du projet, à *El Confidencial*. La France se constitue en effet une “cyberarmée”, qui sera forte de 2 600 soldats à l’horizon 2019. Le dispositif a été annoncé en décembre 2016 par Jean-Yves Le Drian, alors ministre de la Défense. L’objectif de cette force militaire sera triple : le renseignement, la défense des systèmes militaires français et la riposte offensive en cas d’attaque informatique venue de l’étranger.

31 ← éditeurs de logiciels en cas de ratés de cybersécurité, il faudrait une réglementation fédérale plus dure en matière de qualité du codage. Il faudrait aussi des juges capables de comprendre la complexité et les dangers des failles informatiques.

**Tournant.** Dans les cas présents [les attaques de mai et juin], certains des systèmes Windows affectés étaient des versions anciennes qui n'avaient ni été mises à jour ni corrigées [par un bout de code appelé "patch"], relève Ross Schulman, codirecteur de Cybersecurity Initiative et conseiller au New America's Open Technology Institute. Microsoft suit ces systèmes "depuis vraiment très longtemps si on compare avec les bonnes pratiques : ils ont prévenu tout le monde qu'ils allaient cesser de les suivre". De plus, relèvent plusieurs experts, l'éditeur de logiciels a bien agi de façon responsable puisqu'il a averti ses clients de la faille. Au lieu d'accuser Microsoft, déclare Tom Cross, de la société de sécurité informatique Opaq, "les autorités devraient se demander pourquoi certains organismes n'étaient pas prêts, en particulier ceux qui sont dans des secteurs vitaux".

À l'heure où les experts et les autorités tentent de découvrir qui est derrière ces attaques, le moment est peut-être venu de réfléchir au moyen d'inciter les éditeurs de logiciels à livrer des produits plus sûrs et résistants à ce genre d'assaut, déclare Joshua Corman, qui dirige la Cyber Statecraft Initiative de l'Atlantic Council, un groupe de réflexion situé à Washington. "Je suis convaincu qu'on est à un tournant, ajoute-t-il. On va avoir beaucoup plus d'arguments en faveur d'une certaine responsabilité en matière de logiciels..."

—Jack Detsch  
Publié le 15 mai

## L'Otan fait ses devoirs

●●● Du 24 au 28 avril, 900 experts en cybersécurité venus d'Europe et des États-Unis se sont réunis en Estonie. L'objectif ? Participer à un exercice baptisé "Locked Shields 2017" – pour tester les capacités de l'Organisation du traité de l'Atlantique Nord à repousser les hackers. L'idée était de défendre un pays fictif contre une cyberattaque en partant d'un scénario du monde réel : "un serveur de messagerie informatique rendu indisponible, de fausses informations accusant un pays de l'Otan de développer des drones transportant des armes chimiques, et des pirates informatiques mettant en danger le système de ravitaillement d'une base aérienne", détaille un journaliste du **Wall Street Journal**. Plus tôt dans l'année, le secrétaire général de l'Otan, Jens Stoltenberg, avait indiqué à **Die Welt** que, "selon [ses] dernières évaluations, en moyenne 500 cyberattaques par mois [avaient] nécessité l'intervention des experts" de l'organisation. Un chiffre en hausse de 60 % par rapport à 2015, selon lui.

→ Dessin de Gary Neill,  
Royaume-Uni.

### Le mot

#### CYBERDISSUASION

**"Inutile de l'utiliser, il suffit de l'avoir", telle est la définition de l'arme de dissuasion. Depuis le début des années 1950, c'est la bombe nucléaire qui joue ce rôle, en vertu de la doctrine de l'équilibre de la terreur, ou de la destruction mutuelle assurée (MAD, comme le rappelle ironiquement l'acronyme anglais de mutual assured destruction). Selon l'expert russe en cyber-renseignement Andreï Massalovitch, interrogé par le quotidien **Moskovski Komsomolets**, l'arme cybernétique est actuellement en passe d'acquiescer ce statut. Ses propriétés de "destruction garantie", à savoir sa capacité à infliger des dégâts irréparables sur l'ennemi (ses structures armées, industrielles, naturelles ou gouvernementales) sont une réalité technologique. Il faut désormais que "la peur de cette arme soit justifiée". C'était peut-être l'objectif de la fameuse "bombe numérique", dont Barack Obama aurait approuvé l'utilisation contre la Russie (lire encadré ci-contre), estime le spécialiste.**



# La panique n'est pas la meilleure conseillère

Plutôt que de vouloir à tout prix gagner les cyberconflits en se lançant dans une surenchère digne de la guerre froide, nous ferions mieux de tout faire pour les éviter, conseille ce journaliste du **New Yorker**.

—The New Yorker *New York*

En 2007, quand l'amiral Mike McConnell, ancien patron de l'Agence de sécurité nationale (NSA), a pris la direction du renseignement américain, il n'a pas tardé à s'apercevoir que beaucoup de hauts fonctionnaires de son pays n'étaient pas du tout préparés à l'avènement d'une guerre numérique. (Moins d'un an auparavant, le sénateur de l'Alaska Ted Stevens, qui présidait la principale commission de la Chambre sur la réglementation d'Internet, avait décrit la Toile comme une "série de tubes".) Pour attirer l'attention de ses pairs sur ce problème, McConnell a adopté une astuce bien particulière : quand il rendait visite à un membre du cabinet, il lui présentait une note qui lui avait été dérobée en lui expliquant que son compte avait été piraté par les Chinois et que les renseignements américains avaient dû pirater ces derniers pour la récupérer. Dix ans

plus tard, plus personne à Washington n'ignore l'existence de tels risques. Les piratages informatiques commis durant l'élection présidentielle de 2016, y compris ceux qui ont dévoilé les mécanismes internes du Comité national démocrate et de la campagne d'Hillary Clinton, ont marqué une nouvelle étape dans l'émergence des cyberconflits, annoncés depuis longtemps. Si les quinze premières années du XXI<sup>e</sup> siècle ont été dominées par la guerre contre le terrorisme, nous entrons dans une période où la guerre menée dans – et par – le cyberspace sera tout aussi présente dans nos discussions sur la sécurité nationale.

Le 7 mars, WikiLeaks a publié un ensemble de fichiers dérobés à la CIA. La nouvelle du piratage de téléphones portables et d'ordinateurs par l'agence n'avait rien de très surprenant, même si l'utilisation de téléviseurs de la marque Samsung à des fins d'espionnage était une information inédite. Kellyanne Conway, la conseillère du président

Trump, s'est d'ailleurs servi de cette révélation pour appuyer la thèse selon laquelle Barack Obama pourrait avoir mis Trump sur écoute en utilisant des appareils électroménagers. La conseillère a même parlé de "micro-ondes qui peuvent être transformés en caméras" et ajouté : "Nous savons que ça fait partie de la vie moderne." (Ses propos sur les micro-ondes ayant été tournés en ridicule, elle a déclaré ultérieurement qu'ils avaient été sortis de leur contexte.)

**Réaction excessive.** Quand les risques de cyberattaques et de surveillance sont politisés et instrumentalisés, il est facile de passer à côté des vrais dangers. Dans une tribune publiée le 14 mars dans le *New York Times*, Bruce G. Blair, ancien officier chargé du contrôle du lancement des missiles, qui travaille aujourd'hui comme chercheur au sein du Program on Science and Global Security, à Princeton, mettait en garde contre les risques posés par le piratage pour l'arsenal nucléaire américain. Ces dernières années, écrivait-il, les États-Unis ont découvert des failles dans leurs propres systèmes, dont une qui pourrait permettre à des hackers de couper les systèmes de guidage des missiles, ce qui les mettrait hors service et demanderait des journées ou des semaines de réparation. "Un agent étranger pourrait-il lancer des missiles d'un autre pays contre un État tiers ? Nul ne le sait", soulignait-il.

L'une des questions qui revient le plus souvent dans cette nouvelle ère est de savoir jusqu'à quel point on doit "flipper". Devant une menace soudaine, la tentation est grande de réagir de manière excessive – en adoptant des lois dans la précipitation, en portant atteinte aux libertés civiles ou en investissant dans les mauvais moyens de défense. Reflétant la profusion de unes sur les risques de piratage, une blague circule aujourd'hui à Washington, selon laquelle le meilleur moyen de garantir un financement à un projet est d'insérer "cyber" dans le titre. En janvier dernier, le ministre de l'Énergie a annoncé que le réseau électrique américain était "confronté à un danger imminent" de cyberattaque, même si d'aucuns font valoir que les risques d'une coupure totale de courant sont souvent surestimés, car elle impliquerait la destruction d'un grand nombre de sous-stations [aussi appelés postes électriques ; ce sont des éléments de réseaux comprenant des lignes de transport ou de distribution, des bâtiments, un appareillage électrique spécifique, etc.]. Cris Thomas, un stratège de l'entreprise de cybersécurité Tenable, a cherché à lutter contre cette vision paranoïaque en mettant en avant les autres risques : son site Internet, Cyber Squirrel 1, a recueilli des milliers de comptes rendus d'attaques contre le réseau électrique américain commises par des écureuils, des oiseaux et d'autres animaux.

Pourtant, dix ans après l'époque où l'amiral McConnell devait faire honte à ses collègues pour attirer leur attention sur la question, le piratage continue à inspirer les mêmes doutes dans les

**Les attaques les plus coûteuses sont parfois les moins sophistiquées sur le plan technologique.**

**Verbatim**

**Cybersécurité : que faire ?**

À la mi-avril, un congrès sur la cybersécurité s'est tenu à Singapour. Morceaux choisis.

**"Les défenseurs doivent contrôler toutes les failles, tandis que les assaillants n'ont qu'à en exploiter une."**

**"Aujourd'hui, 90 % des incidents liés à la sécurité sont dus à la négligence des utilisateurs. Les internautes devraient être en mesure de reconnaître les signes de danger. Par exemple, ils devraient au moins être capables de vérifier qu'ils ne sont pas en train de traiter avec un site d'hameçonnage."**

— Robert Deng, directeur du Secure Mobile Centre, de la Singapore Management University

**"La sécurité implique un équilibre entre trois axes : le degré de sécurité qu'on vise, le budget dont on dispose et les fonctionnalités qu'on veut assurer. On ne peut pas tout avoir : qui dit plus de sécurité dit plus de coûts et moins de fonctionnalités, par exemple."**

— Chai Chin Loon, directeur de la division de la technologie de sécurité, des conseils et des projets d'Infocomm Security Group

**"Il est impératif que les entreprises de notre secteur soient davantage dans le partage d'informations. Nous pourrions imaginer une plateforme sur laquelle ceux qui ont été victimes d'attaques échangeraient de manière sûre, sans ternir leur réputation."**

— Mock Pak Lum, directeur commercial de StarHub, une société d'infocommunication de Singapour

cercles politiques, en partie parce que de nombreux responsables du gouvernement sont encore novices dans le domaine informatique. En 2013, la plupart des membres de la Cour suprême des États-Unis, qui statuent sur les questions juridiques en matière de technologie et de vie privée, ne communiquaient toujours pas par e-mails.

**Une légende.** Les journalistes et analystes décrivent presque toujours la dernière cyberattaque en date comme une opération "sophistiquée", même lorsque des experts techniques la jugent banale et évitable. Ben Buchanan, un chercheur de Harvard qui vient de publier *The Cybersecurity Dilemma* ["Le dilemme de la cybersécurité", non traduit en français], a écrit en mars dernier sur le blog The Cipher Brief : "En présentant chaque cas comme sans précédent et chaque menace comme quasi incontrôlable, on alimente ce que j'appelle une 'légende de sophistication'. Cette légende donne une image du monde où les adversaires doués sont si nombreux que la cybersécurité est presque impossible à assurer."

Les attaques les plus coûteuses sont parfois les moins sophistiquées sur le plan technologique. Des hackers accusés de travailler pour les services de renseignements russes ont piraté le compte Gmail de John Podesta, le directeur de campagne d'Hillary Clinton, en recourant à la vieille technique d'hameçonnage qui consiste à envoyer un e-mail sous un prétexte quelconque pour obtenir des informations personnelles telles qu'un mot de passe. "C'est comme un engin explosif improvisé (EEI), m'a expliqué Thomas Rid, professeur au King's College de Londres. Dans les années 1990, peu avant la guerre d'Afghanistan, on prédisait que les futurs conflits seraient très high-tech et que, vu le

montant important investi dans les plateformes en réseau par les forces armées américaines, les États-Unis prendraient la tête du mouvement. Mais il y a eu ensuite l'improvisation des EEI. De même qu'un véhicule peut être attaqué, une messagerie peut être piratée." Devant les risques actuels, la pression monte pour qu'on réponde à la force par la force en s'engageant dans une course aux cyberarmes, ce qui ne manquerait pas d'enrichir l'industrie américaine de la sécurité. Mais il doit exister des moyens intelligents de réduire les risques plutôt que de les accroître. Michael Sulmeyer, haut responsable du Pentagone chargé de la cyberpolitique sous le gouvernement Obama, estime que ce serait une erreur de faire revivre la mentalité qui présidait à la course aux armements pendant la guerre froide. "Il est facile de s'interroger sur la manière d'imposer des coûts ou de faire face à la douleur, m'a-t-il dit. Mais la dissuasion était une mentalité propre à la guerre froide et nous n'en avons fait notre stratégie que parce qu'il est impossible de se défendre contre des armes nucléaires ; face à un millier d'ogives, il n'y a aucune défense possible. Mais dans le cas présent nous devons nous rendre moins vulnérables. La question qui se pose est de savoir pourquoi des comptes comme celui du directeur de campagne d'Hillary Clinton sont protégés par défaut par l'identification à deux facteurs." Michael Sulmeyer, qui dirige aujourd'hui le Projet de cybersécurité du Belfer Center à la Harvard Kennedy School, encourage la classe politique et les sociétés high-tech à renforcer leurs défenses en partageant des données sur les menaces auxquelles elles sont confrontées.

Dans *Dark Territory* ["Territoire sombre", non traduit en français], un ouvrage passionnant sur l'histoire de la cyberguerre, Fred Kaplan note que, quelques mois après le bombardement de Hiroshima et de Nagasaki, le stratège militaire Bernard Brodie, le père de la dissuasion nucléaire américaine, écrivait, dans un livre intitulé *The Absolute Weapon* ["L'arme absolue", non traduit] : "Jusqu'ici, l'objectif principal de nos forces armées était de gagner des guerres. À partir de maintenant, ce sera de les éviter." Depuis le début de la guerre froide, l'arsenal s'est élargi, mais – comme c'est toujours le cas pour les armes nucléaires – l'opinion publique américaine et les responsables politiques qui nous représentent devraient moins s'intéresser à la manière de gagner une cyberguerre que de l'éviter.

— Evan Osnos  
Publié le 15 mars



**SUR NOTRE SITE**  
courrierinternational.com

Du 10 au 14 juillet, retrouvez sur notre site l'enquête de **Wired**, en cinq épisodes, sur la traque du plus grand hacker russe, passé de simple cyberbraqueur de banques au milieu des années 2000 à agent des services d'espionnage de son pays.

À partir du 6 juillet, découvrez notre **série d'entretiens avec des experts de la cybersécurité** réalisé en marge de la conférence "Hack in Paris" (qui s'est tenue du 19 au 23 juin). Premier épisode avec Annie Machon, ancienne agent du MI5 (le service de renseignement britannique).

# trans- versales. sciences



## Le foie, cet organe à tout faire

**Santé.** On le considère moins que le cœur ou le cerveau, pourtant il est impliqué dans plus de 300 fonctions vitales. Et si c'était le foie qui dirigeait vraiment notre corps ?

→ Dessin de Belle Mellor paru dans *The Economist*, Londres.



—The New York Times  
New York (extraits)

Dans la tradition mésopotamienne, le foie était l'organe central du corps, le siège des émotions et de l'âme humaine. Les Grecs, eux, l'associaient à la notion de plaisir – les termes “hépatique” et “hédonique” auraient été construits sur la même racine. En Angleterre, les sujets de la reine Élisabeth I<sup>re</sup> [1533-1603] ne la désignaient pas comme la “tête” de l'État, mais comme son foie. Et malheur au souverain qui “a les foies” et dont la blême couraude conduirait sans nul doute le peuple à sa perte.

L'admiration pour cet organe ne date pas d'hier, et pourtant il semblerait que même ses adorateurs les plus fanatiques en sous-estimaient la complexité et le rôle. Le foie est le seul organe du corps humain qui, réduit à une fraction de sa taille, est néanmoins capable de se régénérer rapidement pour fonctionner comme neuf. Ce qui est une bonne chose quand on sait le nombre de fonctions que remplit cet organe, le plus actif après le cerveau : transformation de tout aliment en matière première utilisable par les cellules ; neutralisation des nombreuses substances potentiellement dangereuses que nous ingérons accidentellement ou délibérément ; production de toute une pharmacopée d'hormones, enzymes, facteurs de coagulation et molécules du système immunitaire ; régulation de la composition chimique du sang, etc. Au total, le foie est impliqué dans plus de 300 fonctions de notre organisme.

*“Si vos poumons vous lâchent, il existe des respirateurs artificiels ; si ce sont vos reins, il y a des machines à dialyse, quant au cœur, qui est essentiellement une pompe, on peut le*

*remplacer par un cœur artificiel,* explique le D<sup>r</sup> Anna

Lok, présidente de l'Association américaine pour l'étude des maladies hépatiques et directrice de la clinique d'hépatologie de l'université

de Michigan. *Mais si c'est votre foie qui est défaillant, aucune machine ne sera capable de remplir toutes ses fonctions. Le mieux que vous puissiez espérer, c'est une greffe.*” Et alors que la liste des talents du foie était déjà longue, les scientifiques

ne cessent de lui en découvrir de nouveaux.

Au cours d'une récente étude [publiée dans *Cell* en mai], les chercheurs ont été stupéfaits de constater que le foie pouvait perdre puis retrouver jusqu'à 40 % de son volume toutes les vingt-quatre heures alors que les organes qui l'entourent bougent à peine. D'autres ont révélé l'influence de cet organe sur nos choix alimentaires, en particulier nos envies de sucré.

Les scientifiques ont également découvert que les hépatocytes – les cellules responsables du métabolisme, qui constituent 80 % du foie – possédaient une caractéristique totalement unique : alors que la plupart de nos cellules comportent deux jeux de chromosomes – c'est-à-dire les règles génétiques qui dictent le comportement des cellules –, les hépatocytes peuvent contenir jusqu'à huit jeux de ces instructions et les manipuler sans s'emmêler les pinces ni devenir cancéreuses.

**Le foie aurait une influence sur notre appétit et nos comportements alimentaires.**

La présence de ce surplus de chromosomes est “*absolument unique*”, souligne Markus Grompe, hépatologue à l'université des sciences et de la santé de l'Oregon, qui y voit également l'un des facteurs de l'incroyable capacité de régénération du foie. Les scientifiques espèrent que ces récentes découvertes sur les fonctions hépatiques permettront de mettre au point de nouveaux médicaments afin de traiter la centaine de troubles et pathologies du foie, dont le nombre ne cesse d'augmenter dans le monde entier, au même titre que le diabète et l'obésité.

“*C'est drôle,* reconnaît Valerie Guon-Evans, spécialiste en hépatologie à l'école de médecine Mount Sinai [à New York]. *Le foie n'est pas un organe très sexy, il ne ressemble pas à grand-chose, on dirait juste une grosse poche. Pourtant, c'est un organe discrètement vital, la tour de contrôle de notre corps.*” Et les hépatocytes qui le composent sont des cellules “*extraordinaires*”, ajoute-t-elle.

Mesurant une vingtaine de centimètres de long pour un peu plus de 1,5 kilo, le foie est le plus gros organe interne du corps humain. De couleur rouge-brun, il est composé de quatre lobes, blottis

sur le côté droit de la cavité abdominale, sous le diaphragme et au-dessus de l'estomac. Parfaitement vascularisé, le foie contient en permanence près de 13 % de la quantité de sang présente dans notre corps. Bon nombre de ses caractéristiques uniques reposent d'ailleurs sur cette étroite collaboration avec le système sanguin.

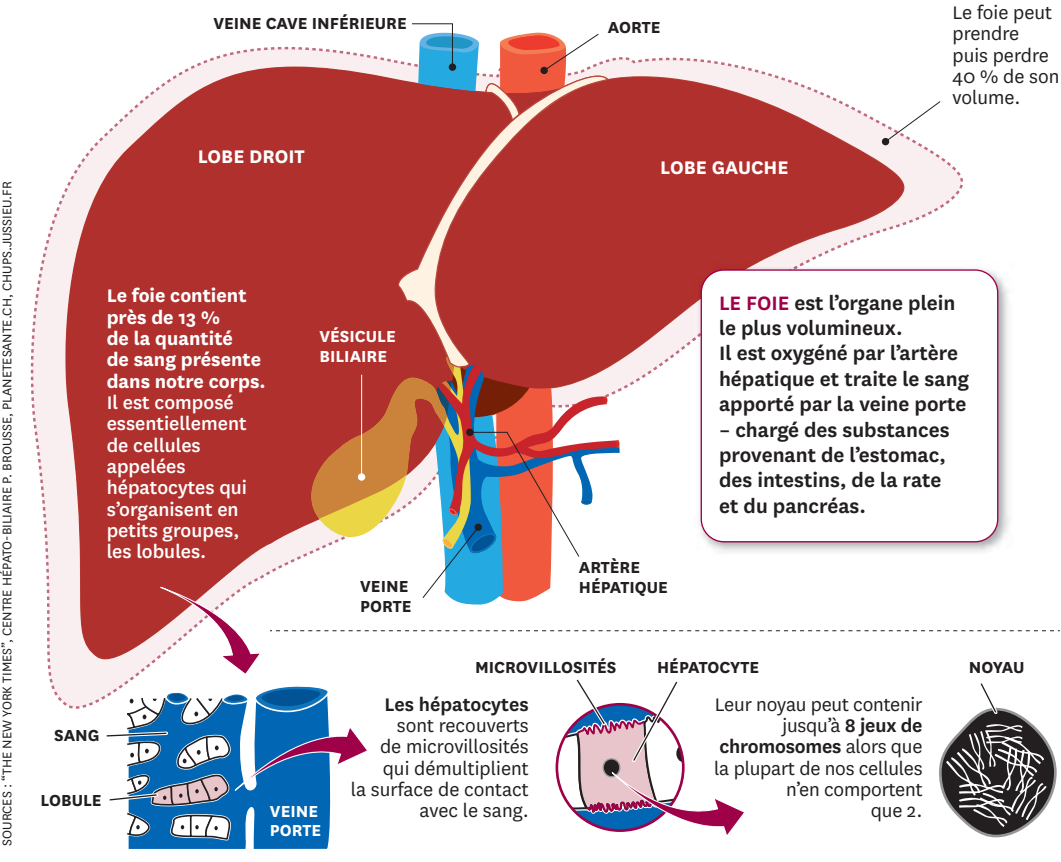
Pendant le développement du fœtus, c'est en effet le foie qui produit les globules blancs et rouges. Et s'il délègue par la suite cette fonction à la moelle osseuse, il n'en reste pas moins toujours attentif à la composition biochimique de l'ensemble de l'organisme, dont la circulation sanguine lui rapporte les échos.

La plupart des organes ne possèdent qu'une source d'approvisionnement en sang. Le foie, lui, en compte deux majeures : l'artère hépatique, qui l'alimente en sang oxygéné depuis le cœur, et la veine porte, par où arrive le sang des organes digestifs et de la rate, que le foie va devoir filtrer, transformer et détoxifier pour en retirer tous les éléments à stocker, sécréter ou éliminer. "Tout ce que vous mettez dans votre bouche doit passer par le foie avant d'être utilisé quelque part dans le corps", résume Anna Lok.

**Tour de contrôle.** Les artères et les veines qui traversent le foie sont perforées d'une multitude de petits trous qui permettent d'"arroser" les hépatocytes. Celles-ci sont en outre recouvertes de microvillosités, de minuscules prolongements cellulaires qui démultiplient la surface de contact avec le sang, explique Markus Heim, hépatologue à l'université de Bâle [Suisse]. "Les cellules hépatiques baignent dans le sang, poursuit-il. C'est comme ça qu'elles parviennent à absorber les substances présentes dans le sang."

Véritable tour de contrôle du système sanguin, le foie surveille en permanence les besoins en énergie du corps, libérant du glucose en prélevant dans ses réserves de glycogène [un glucide constitué d'une

## Anatomie d'un organe irremplaçable



chaîne de molécules de glucose], ou, selon les cas, des vitamines, des minéraux, des lipides, des acides aminés ou tout autre micronutriment susceptible de manquer.

Les dernières études sur le sujet laissent supposer que le foie aurait également une influence sur notre appétit et nos comportements alimentaires. Prenons l'exemple du sucre, que les humains aiment tant, héritage supposé de nos ancêtres frugivores. Le problème est que si l'on se gave de produits riches en sucre, on prend le risque de négliger d'autres composantes essentielles d'un bon régime alimentaire.

**Il peut prendre puis perdre jusqu'à 40 % de son volume toutes les vingt-quatre heures.**

Dans un article publié dans la revue *Cell Metabolism*, Matthew Gillum et ses collègues de l'université de Copenhague ont montré que la consommation d'une boisson très sucrée entraînait la production, par le foie, d'une protéine [ayant une fonction hormonale] appelée "facteur de croissance des fibroblastes 21", ou FGF21, afin de réduire l'envie de sucre.

Ce qui ne marche pas à tous les coups. Car il se trouve que, pour des raisons encore non élucidées, il existe des variantes de cette hormone - une plus active que l'autre -, et les chercheurs ont découvert que les personnes porteuses d'une version mutante reconnaissaient avoir une véritable passion pour les sucreries.

Les scientifiques sont à la recherche d'autres hormones exprimées par le foie qui pourraient avoir une influence sur notre appétence

pour le gras ou les protéines. "Il ne serait pas illogique que le foie soit un centre de contrôle du métabolisme, explique Matthew Gillum. En un sens, cet organe en sait plus que le cerveau sur notre niveau d'énergie ou si l'on a mangé trop de poires."

Le foie est également une sorte d'horloge interne. Dans un récent article du journal *Cell*, Ulrich Schibler et ses collègues de l'université de Genève rapportent que, chez l'animal, le foie gonfle et se dégonfle chaque jour en fonction du rythme circadien [périodes durant lesquelles les mécanismes biologiques et physiologiques se répètent en vingt-quatre heures] et du rythme d'alimentation. Les chercheurs ont notamment observé que chez la souris, un animal qui normalement s'alimente la nuit et dort le jour, le volume du foie pouvait augmenter de moitié pendant la nuit avant de se résorber pendant

le jour. "La question était de savoir s'il s'agissait simplement d'un excédent d'eau ou de glycogène, explique Ulrich Schibler. Si oui, ça n'aurait pas été intéressant." Mais ce n'était pas le cas. "L'espèce de bouillie qu'on retrouve dans le foie est complètement différente [le jour et la nuit]", indique-t-il. Chez la souris, la production de protéines augmente fortement la nuit, et elle est suivie, le jour, par la destruction d'une quantité équivalente.

**Plasticité.** Tout semble indiquer que l'on retrouve ce même processus dans le foie humain, transposé toutefois à notre rythme essentiellement diurne. Si l'on ignore encore la raison de ces variations de taille, Ulrich Schibler suggère que cela fait partie du laborieux programme d'entretien du foie.

"Le foie reçoit énormément de substances toxiques, fait-il remarquer, quand certains de ses composants sont usés, il faut les remplacer." En planifiant un horaire de réparation, le foie "se maintient en bon état de marche". Mais cet organe ne gère pas seulement son propre entretien, les hépatocytes qui le composent sont également doués d'une remarquable plasticité, ainsi que le souligne le Dr Markus Grompe, de l'université de l'Oregon.

Avec son équipe, il est notamment parvenu à démontrer que l'incroyable capacité des hépatocytes à gérer plusieurs jeux de chromosomes tout en fonctionnant et en se divisant normalement en faisait presque l'équivalent de cellules immunitaires : suffisamment diverses sur le plan génétique, elles peuvent neutraliser presque n'importe quel poison. "Nos ancêtres n'avaient pas de réfrigérateur, rappelle le chercheur. Ils mangeaient beaucoup de saletés, voire des déchets au sens propre ; à l'époque préhistorique le foie était constamment submergé de toxines. Tous les moyens sont bons pour s'adapter à ça." Le foie a passé l'épreuve de l'évolution avec brio.

—Natalie Angier  
Publié le 12 juin

# AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Christine Ockrent

Samedi 11H00 - 12H00

Écoute, podcast : [franceculture.fr/](http://franceculture.fr/) @Franceculture

En partenariat avec  
Courrier international



L'esprit d'ouverture.



↳ Dessin de Falco, Cuba.

# La cosmétique halal, un marché porteur

**Consommation.** Les entreprises proposent de plus en plus de produits spécialement destinés à la population musulmane. Y compris dans le domaine de la beauté. Illustration en Espagne.



—El País Semanal (extraits) Madrid

Naturel, détox, bio, écologique... Par les temps qui courent, il devient de plus en plus rare de ne pas trouver l'une ou l'autre de ces appellations, voire plusieurs, sur les emballages des articles qui viennent remplir nos paniers. Le nouveau terme en vogue dans les entrées de cette singulière encyclopédie est celui de halal, un mot qui désigne les pratiques notamment alimentaires obéissant aux préceptes de la charia (loi islamique) : pas la moindre trace de porc ou de ses dérivés, aucun alcool.

Si peu d'Espagnols s'étonnent encore de trouver des boucheries qui proposent ce type de produits aux près de 2 millions de musulmans habitant dans le pays (selon les chiffres de l'Union des communautés islamiques d'Espagne), la cosmétique halal, cette nouvelle lame de fond, leur aura peut-être échappé. D'après un rapport [sur l'économie islamique mondiale] de Thomson Reuters, ce marché représentait 56 milliards d'euros en 2015, et il pourrait croître jusqu'à 81 milliards d'euros en 2021. Il s'agit de produits de beauté qui excluent les graisses d'origine animale et les alcools. À l'avant-garde de ce mouvement, Natura Bissé, marque espagnole de produits de luxe, qui parfait le look des stars d'Hollywood avant qu'elles ne fassent leur entrée sur le tapis rouge des Oscars. Elle est devenue la première entreprise européenne à obtenir une certification aux Émirats arabes unis.

En Espagne, le premier institut de beauté destiné spécifiquement aux musulmanes a ouvert à Madrid il y a trois ans. Cet établissement aux murs aveugles, situé près de la plus grande mosquée de la ville, s'appelle Masturah. Là, les femmes peuvent trouver des produits de soins pour leurs cheveux, leur peau ou leurs ongles, qui soient adaptés à leur style de vie. "Les cosmétiques ne sont pas traités de la même manière que les aliments", reconnaît Yasmine Salem, fondatrice de l'institut. Les règles étant moins strictes que pour la nourriture, "un produit cosmétique écologique aurait la même validité que s'il possédait le label halal".

Yasmine Salem tient à ce que les crèmes et les produits de maquillages soient "respectueux de l'environnement et qu'ils aient été produits sans mauvaises pratiques, abus ou exploitation d'êtres humains ou d'animaux. Ils ne doivent pas non plus contenir de pesticides et sont généralement 100 % naturels."

L'obtention du label halal par des entreprises comme Natura Bissé, implantée dans les Émirats depuis 2007 et certifiée depuis 2015, est davantage liée à un "processus de modernisation" qu'à la question religieuse, y compris pour vendre dans les pays musulmans, souligne Ricardo Fisas, vice-président de la division internationale du groupe barcelonais [et PDG de l'entreprise].

Garantir qu'un produit ne soit pas *haram* – interdit –, mais parfaitement halal, est devenu un processus industriel réglementé, contrôlé par des organismes présents dans le

monde entier : sous l'égide des Émirats pour le monde arabe (lequel représente un quart des fidèles de l'islam, soit 1,8 milliard d'individus, selon le Pew Research Center) et sous la supervision d'autres pays comme la Malaisie et Singapour pour l'Asie, par exemple. En Espagne, l'agence de certification la plus importante est l'Institut halal de Cordoue, appartenant à la Junta Islámica de España. Cette agence a accordé son label à quelque 300 entreprises nationales, "95 % relevant de l'alimentation, suivies du secteur touristique, dont la part est de 4 %", explique Hanif Escudero, directeur de la normalisation au sein de cet organisme. Le secteur de la cosmétique, précise-t-il, reste de dimension modeste, avec une seule société accréditée par l'institut : Les Laboratoires Válquer, de Tolède. Selon le directeur de cette entreprise, José Luis Cerrillo, bénéficiaire de ce label constitue "un gros avantage, car il permet de ne pas exclure la population musulmane d'Espagne et du reste de l'Europe, pas plus que les visiteurs".

**Certificat.** Seule l'Indonésie prévoit d'adopter une loi halal, en vertu de laquelle à partir de 2019 tout produit importé ou commercialisé dans le pays devra être conforme aux préceptes de la charia. Ailleurs, la tendance est à exiger que, lorsque le produit porte la dénomination halal sur l'étiquette, il soit accompagné d'un certificat, comme c'est déjà le cas en Malaisie, au Maroc, en Algérie, en Croatie, dans les Émirats et dans certains États des États-Unis. Sur le reste du globe, la clientèle demande des produits éthiques et naturels, sans nécessairement de label ni même l'appellation halal. "Mais il est vrai que détenir le label nous aide à remplir les conditions sanitaires d'entrée dans certains pays, car sa possession suppose d'être passé par toute une série de contrôles", note Ricardo Fisas.

Situé au carrefour entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie, l'opulent émirat de Dubaï est désormais un passage obligé vers les marchés arabes. "Sa position nous permet de toucher tout le marché des hôtels de luxe de l'océan Indien : les Maldives, l'île Maurice, les Seychelles...", ajoute Ricardo Fisas. Suivant la voie tracée tout au long de ses trente ans d'histoire, Natura Bissé commercialise ses produits à travers des instituts de beauté, des hôtels



**SUR NOTRE SITE**

[courrierinternational.com/expat](http://courrierinternational.com/expat)

Si vous vivez à l'étranger ou comptez vous y installer pour vos études, pour votre travail ou pour des raisons familiales, vous trouverez sur notre site tous les conseils, infos et points de vue pour vous aider. Cette semaine, vous pourrez lire par exemple des témoignages sur le télé-travail en Belgique et des conseils pour calculer un budget étudiant au Canada.

ou des spas haut de gamme. En outre, pour 2019, la société compte ouvrir seize points de vente exclusifs dans cette zone. "Nous avons aussi un pied en Inde, nous sommes introduits au Levant et nous regardons d'un bon œil l'ouverture du marché iranien, qui représente une clientèle de 80 millions de personnes, avec une très bonne connaissance des soins de la peau."

Depuis les PME jusqu'aux grands groupes, nombreux sont les fabricants qui veulent entrer dans la course à l'obtention du certificat halal. La population musulmane va continuer à croître : d'ici 2030, elle devrait compter 2,2 milliards de personnes. Des multinationales comme le groupe japonais Shiseido proposent déjà des produits certifiés, conçus spécialement pour des pays comme le Bangladesh, où il s'est implanté en 2012. Et [le groupe anglo-néerlandais] Unilever, leader dans cinq pays à forte population musulmane (Indonésie, Pakistan, Bangladesh, Inde et Égypte), a déjà remplacé certains ingrédients de base comme le saindoux, le suif, les huiles d'origine animale, la gélatine et l'alcool pour le collagène, la kératine ou la glycérine, afin de se conformer aux pratiques islamiques.

—Silvia Hernando

Publié le 27 juin

# 1 900 000

**MILLIARDS DE DOLLARS**

C'est la valeur du marché islamique mondial (hors produits financiers) en 2015, selon les estimations de Thomson Reuters. L'alimentation se taille la part du lion (1 170 milliards de dollars, dont 415 milliards de produits certifiés halal). Viennent ensuite les vêtements (243 milliards, dont 44 milliards consacrés à la "mode pudique"), les loisirs et médias (189 milliards), les voyages (151 milliards, dont 24 milliards pour le tourisme halal), la pharmacie (78 milliards) et la cosmétique (56 milliards).



## 360



## MAGAZINE

Le fabuleux destin d'Ahmad Joudeh • Danse ..... 42  
 Des figures de rêves • Tendances ..... 44  
 Vladimir Tchoukov, explorateur • L'entretien... 45

# À la recherche de l'œuf parfait

Longtemps, les architectes ont cherché à ériger de belles formes ovoïdes. En vain. Puis le béton a été inventé, et cela a tout changé. Le xx<sup>e</sup> siècle a vu naître des œufs monumentaux. —Financial Times, Londres



## ANTIQUE

← Détail d'un chapiteau du théâtre antique de Milet, en Turquie.

Photo Sklifas Steven/Alamy/Photo 12



## SACRÉ

↑ La cathédrale Santa Maria del Fiore (1436), à Florence, et son dôme en forme d'œuf.

Photo Mayall/Ullstein Bild/Getty Images



**O**uf. Par sa forme et sa sonorité, le mot “œuf” semble être resté au stade embryonnaire. Un terme encore en phase de gestation, jusqu'à ce qu'il lui pousse quelques syllabes supplémentaires. Le mot “œuf” nous viendrait de l'indo-européen. Il sonne pourtant très paléolithique. On imagine en effet aisément les hommes des cavernes émettre un “œuf” guttural. Et il n'est pas absurde de supposer que d'autres peuples aient développé des théories similaires dans leur langue [en anglais, “œuf” se dit *egg*; en allemand, *Ei*...]

La simplicité primitive de l'œuf représente le travail d'architecture le plus abouti de la nature – et il en a fallu des éons pour que la fine coquille ovoïde arrive à la perfection au jurassique. Les parois de l'œuf sont formées de carbonate de calcium – qu'on retrouve dans la composition du béton – et la répartition des forces repose sur son arc, une structure destinée à contenir et protéger la vie.

Dans de nombreuses cultures, le mythe des origines évoque un œuf cosmique, dont l'une des moitiés aurait donné naissance à la Terre. Le *Brahmānda Purāna*, un texte sanskrit probablement écrit au iv<sup>e</sup> siècle, doit ainsi son nom à “l'œuf cosmique” hindou (*Brahmānda*), mais on ignore si les dômes de l'époque représentaient ces deux moitiés d'œuf céleste.

À cette époque, les Grecs de l'Antiquité avaient déjà célébré depuis longtemps la dualité de la vie et de la mort en juxtaposant un œuf et une flèche dans leurs moulures, un motif ornemental indispensable des chapiteaux ioniques à volutes et de l'ordre corinthien végétal.

Cette idée leur est peut-être venue en voyant les défilés de soldats équipés de lances et de boucliers sur des jarres en terre cuite. Les Romains se sont emparés de cette expression

Histoires  
d'**O**  
œufs  
SÉRIE D'ÉTÉ 1/4



### SPHÉRIQUE

↑ Le Spaceship Earth (1982) dans l'Epcot Center, l'un des parcs à thème de Disney, à Orlando (Floride). Photo Chensiyuan/Creative Common S.

### PRÉCURSEUR

← Le pavillon de verre construit par l'architecte allemand Bruno Taut pour l'exposition du groupe artistique Deutscher Werkbund, à Cologne (Allemagne), en 1914. Photo Ullstein Bild/Getty Images

classique et l'ont fait prospérer. À la Renaissance, des milliers de maisons, à la ville comme à la campagne, en Europe comme aux Amériques, arborent ce décor d'ove et de flèche par millions sur les cheminées, les corniches et les colonnes.

La tradition chrétienne a fait de ces œufs classiques les symboles de la naissance et de la renaissance – mais aussi de l'immaculée conception, si l'on en croit la théorie du Livre de Job selon laquelle les autruches naissent d'œufs abandonnés dans le désert [au chapitre 39, il est écrit que l'autruche "abandonne ses œufs à la terre, et les laisse chauffer sur le sable. Elle oublie que le pied peut les fouler, la bête des champs les écraser"]. Techniquement, les cathédrales gothiques partagent le principe structurel de l'œuf, en ce sens où la pointe de l'œuf est proche de l'ogive : l'arc en chaînette représentant la ligne la plus forte. Les courbes des arches médiévales sont plus proches de cet idéal que les arches en plein cintre. Le dôme de la cathédrale de Florence de Filippo Brunelleschi [1377-1446] est basé sur l'ogive, bien qu'il soit octogonal : c'est un œuf de forme polygonale. Mais il faudra attendre quelques siècles pour que l'œuf devienne un bâtiment à part entière.

Le pavillon de Bruno Taut [1880-1938] à l'exposition Werkbund de Cologne, en 1914, présentait une structure en forme d'œuf, qui préfigurait les dômes géodésiques qui seront plus tard construits en Allemagne, avant que la paternité en soit généreusement attribuée à l'ingénieur

## L'œuf high-tech de Bombay

↑ **CYBERTECTURE EGG, BOMBAY (INDE).** Bombay est un terrain familier pour le cabinet d'architectes James Law. C'est dans la mégapole indienne que le studio de Hong Kong avait réalisé son projet emblématique : le centre commercial The Capital, un bâtiment rectangulaire avec, incrusté en son milieu, un immense œuf de verre. Prévu pour 2020, Cybertecture Egg prolonge ce travail autour de la forme ovoïde mise au service de l'autosuffisance énergétique. En plus de ses panneaux photovoltaïques et de ses éoliennes intégrées, l'immeuble de bureaux comprendra un dispositif destiné à traiter l'eau de pluie. Ses occupants pourront "sélectionner leurs 'vues' préférées pour profiter des paysages virtuels de leur choix [projetés sur les surfaces intérieures des bureaux]", explique la revue d'architecture américaine eVolo. Grâce à sa forme oblongue et à son inclinaison, cet œuf de 13 étages offrira en outre "des pièces de 30 mètres de longueur d'un seul tenant", sans colonne ni mur venant restreindre l'espace.

Photo Courtesy James Law Cybertecture international



américain Richard Buckminster Fuller [1895-1983]. Pourtant ces ossatures aux facettes triangulaires en métal n'ont pas réussi à atteindre la perfection d'un œuf puisque ces structures autoporteuses avaient tendance à rester de simples sphères, comme le Spaceship Earth visionnaire de Disney [visible dans l'un des parcs à thème de Disney à Orlando, en Floride]. Contrairement au succès de Taut, ici la pointe de l'œuf faisait défaut. La liberté nécessaire pour créer des formes ovoïdes ne pouvait se passer de plasticité, et c'est là que le béton est entré en scène.

**Q**uand il était professeur à l'université Columbia, l'architecte et théoricien de l'architecture Frederick Kiesler [1890-1965] se sentait limité par la simplicité des formes rectangulaires ou carrées de l'architecture commerciale. Développé en 1950, son projet Endless House ["Maison sans fin"] était la jonction de trois ou quatre œufs ouverts, où des trouées permettaient de circuler librement au sein des coquilles, et où une surface continue encourageait la lumière à passer partout et servait de métaphore poétique à la vie où "*toutes les dimensions du vivant se rencontrent... elles entrent en contact sous les baisers du temps... secrètement ou au grand jour ou via les caprices de la mémoire*". Ses maquettes et ses dessins ont été exposés au musée d'Art moderne de New York en 1958-1959 mais ils sont restés à l'état de projet. Néanmoins ce concept a fait des émules.

Dans le centre d'Albany, la capitale de l'État de New York, on trouve The Egg. Cet édifice en béton qui représente une moitié d'œuf a été conçu en 1966 par Wallace Harrison [1895-1981] comme une salle de spectacle pouvant accueillir deux auditoriums : un œuf avec deux jaunes. Autour de la salle de concert principale, le bar du Kitty Carlisle Hart Theatre se déploie comme le blanc de l'œuf. Il a fallu douze ans pour terminer The Egg. Pékin a également choisi une



### MONUMENTAL

↑ Le Centre national des arts du spectacle de Pékin (2007), signé par Paul Andreu. Photo Zhan Peng/Light Rocket/Getty Images

### DESIGN

← La Truss Wall House de Kathryn Findlay, à Tokyo (Japon). L'architecte britannique, décédée en 2014 à l'âge de 60 ans, était une virtuose des édifices ovoïdes. Photo Ushida Findlay

### CONCEPTUEL

↓ Vue extérieure du projet Endless House ("Maison sans fin") de l'architecte Frederick Kiesler, en 1958.

Tirage argentique 24,50 × 20,30 cm, The Museum of Modern Art, New York/Scala Florence





forme ovoïde pour son Centre national des arts du spectacle, construit entre 2001 et 2007 selon les plans du Français Paul Andreu. Comme le bâtiment en béton de Harrison, c'est une moitié de coquille, mais la moitié supérieure en titane et en verre transparent repose sur un lac pour former un tout grâce à son reflet. Depuis Hong Kong, James Law a consacré sa carrière d'architecte à construire des structures ovoïdes du même genre. Sa vision audacieuse "porte l'innovation à un autre niveau de technologie et de créativité afin de construire des villes plus intelligentes, plus saines et plus réussies". Plus intelligentes parce que les espaces dégagés peuvent, s'ils sont bien conçus, optimiser la lumière et réguler la température mieux que des boîtes climatisées. Selon James Law, les problèmes de réalisation et de qualité de construction qui ont affecté les dômes géodésiques sont aujourd'hui beaucoup moins importants, puisque les "nouvelles technologies permettent de produire du verre incurvé plus facilement".

Le béton reste quand même le matériau roi. L'architecte britannique Kathryn Findlay, décédée en 2014, était une virtuose des édifices ovoïdes. Son héritage est aujourd'hui défendu par Mike Oades, qui a travaillé avec elle sur la villa (inachevée puis détruite) de Doha de Saud ben Mohammed ben Ali Al-Thani, très grand collectionneur d'art et également passionné pour la protection des oiseaux. Oades est aujourd'hui à la tête de l'agence Atomik Architecture, avec des bureaux à Londres et au Kazakhstan. Selon lui, la philosophie du design de Findlay s'articule autour de la dualité du jaune d'œuf : le jaune cru s'étend jusqu'à prendre la forme de son contenant, tandis qu'une membrane souple va respecter la forme du jaune cuit. Cette distinction autorise des jeux d'espace ingénieux autour de formes fluides et rigides. Oades maintient que l'environnement du désert est idéal pour des constructions ovoïdes en béton, qui permettent à l'air de circuler et de se refroidir à la base, tout en écartant les rayons du soleil et en limitant les échanges thermiques. "Ex ovo omnia" ("tout vient de l'œuf"), a écrit William Harvey, médecin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous sommes tous passés par le stade de l'œuf. Et notre habitat se veut de plus en plus ovoïde. Est-ce un progrès ou une régression ? À vous de juger.

— Jonathan Foyle  
Publié le 12 avril

## En Suède, l'œuf de la renaissance

### ↑ SOLAR EGG, KIRUNA (SUÈDE).

Un œuf doré destiné à "symboliser la renaissance et les occasions nouvelles, alors que débute la transformation urbaine de Kiruna". Le site **Dexigner** présente en ces termes l'"œuf solaire" conçu par le studio **Bigert & Bergström**. Construite au-dessus d'une mine de fer, Kiruna (la commune la plus septentrionale de Suède) risque l'engloutissement. Pour empêcher cela, il a été décidé que la ville tout entière devra s'être déplacée de quelques kilomètres d'ici cent ans. Composé de 69 plaques en inox doré où se reflètent le paysage et la ville toute proche, l'œuf des architectes **Mats Bigert** et **Lars Bergström** pourra facilement être démonté et remonté, au gré du déplacement de Kiruna. Cet écrin abrite un sauna, lieu de sociabilité qui "unit et encourage la discussion", précisent les auteurs du projet.

Photo Jean-Baptiste Béranger



### SOURCE

#### FINANCIAL TIMES

Londres, Royaume-Uni

Quotidien, 780 000 ex.

ft.com

Fondé en 1888 sous le nom de *London Financial Guide*, un journal de quatre pages destiné "aux investisseurs honnêtes et aux courtiers respectables", ce titre est aujourd'hui le quotidien financier et économique de référence en Europe.

La semaine prochaine, retrouvez le deuxième épisode de notre série "Histoire d'œufs" 2/4 "L'œuf et la poule"

## Sciences. Le mystère de l'ellipse

Pas un œuf d'oiseau dont la forme soit semblable à celle d'un œuf d'une autre espèce. Des chercheurs américains ont découvert l'explication.



Pensez à un œuf. Vous visualiserez probablement une ellipse s'élargissant légèrement à une extrémité – l'œuf de poule "classique". "Mais les poules sont des exceptions", explique le journal américain **The Atlantic**.

En effet, "la variété de la forme des coquilles de calcaire dans lesquelles les oiseaux mettent au monde leur progéniture s'étend de celle presque totalement ronde des œufs de hibou à celle elliptique des œufs de colibri en passant par celle conique des œufs de guillemot", détaille le journal allemand **Der Tagesspiegel**.

Jusqu'à présent, personne ne savait ce qui régissait cette forme. "Certains avançaient l'hypothèse que la forme pouvait éviter aux œufs de voler en éclats ou bien leur permettre de bien être emboîtés dans le nid. Aristote avait même affirmé (à tort) que les œufs longs et pointus contenaient des femelles, et les œufs plus ronds, des mâles", précise **National Geographic**.

Une nouvelle étude, publiée le 23 juin dans la revue américaine **Science**, livre enfin l'explication : la forme des œufs d'oiseaux dépend de la propension de l'espèce à voler. Mary Stoddard, biologiste de l'évolution à l'université de Princeton (États-Unis) qui a dirigé l'étude, avance l'hypothèse suivante : les oiseaux des espèces qui volent le plus ayant développé un corps plus léger et fuselé, ils ont aussi développé des œufs plus allongés et asymétriques, adaptés à leur pelvis.

"Pour déterminer l'origine de la diversité de ces formes, indique **Der Tagesspiegel**, Mary Stoddard et ses collègues ont chargé leur ordinateur d'un travail de Sisyphe : un programme [nommé "Eggxtractor"] a analysé les photos de 49 175 œufs, que des collectionneurs avaient prélevés dans des nids à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>."

Mary Stoddard s'est associée à Lakshminarayanan Mahadevan, du laboratoire de mathématiques appliquées de l'université Harvard. Ce dernier "s'est aperçu que tous les œufs pouvaient être décrits en fonction de deux caractéristiques simples : à quel point ils sont asymétriques et à quel point ils sont elliptiques, relate **The Atlantic**. Mesurez ces deux éléments et vous pouvez placer n'importe quel œuf d'oiseau sur un graphique tout simple."

L'équipe a aussi collecté un grand nombre de données sur les 1 400 espèces d'oiseaux correspondant aux œufs analysés : masse corporelle, régime alimentaire, vitesse de croissance... Finalement, seul un facteur était bien corrélé à la forme des œufs : l'aptitude à voler. Les espèces qui volent le plus ont les œufs les plus asymétriques et les plus allongés.—

culture.



# Le fabuleux destin d'Ahmad Joudeh

Pour ce Syrien de 27 ans, danser, c'est résister. Depuis son enfance dans un camp de réfugiés palestiniens près de Damas jusqu'à sa vie d'aujourd'hui en Europe, l'étoile de la danse syrienne raconte son combat pour faire rayonner sa discipline et lutter contre les tabous.

↙ Ahmad Joudeh dans les ruines du camp de Yarmouk, en 2016. Photo Ahmad Joudeh

## —L'Orient-Le Jour Beyrouth

Dans l'appartement d'Amsterdam qu'il partage avec un danseur italien et un autre brésilien, Ahmad Joudeh, 27 ans, a ramené un peu de sa Syrie avec lui. Les clés de son appartement dévasté du camp de Yarmouk [situé dans le sud de la Syrie, à 8 kilomètres de Damas], quelques photos accrochées à un mur, du café turc, un peu de *zaatar* (thym séché) et des pâtisseries palestiniennes.

Ahmad Joudeh, l'enfant rêveur du grand camp palestinien de la banlieue sud de Damas, est arrivé en Europe à la fin de 2016. "Pour la première fois de ma vie, j'ai changé de statut. Je ne suis plus un réfugié."

Son intégration en tant que danseur au sein de la Dutch National Ballet Academy d'Amsterdam a fait de lui une mascotte, le "Billy Elliot syrien". Propulsé des ruelles pauvres de son enfance aux plus belles salles de spectacle d'Europe, le danseur classique goûte aujourd'hui à une vie confortable qui lui avait tant fait défaut, avec de nouveaux amis et des journalistes fascinés par la success-story du jeune rescapé de l'enfer syrien... "Si je suis heureux? Oui. Quelque part..." confie-t-il. Pendant plus de dix ans, Ahmad Joudeh aura lutté pour vivre pleinement sa passion, envers et contre tous.

Contre son père, d'abord. Né dans le camp, Wafek Joudeh, fils de réfugiés palestiniens en Syrie [à la suite de la guerre israélo-arabe de 1948, de nombreux Palestiniens ont fui et se sont installés dans les pays voisins, dont la Syrie], pas conservateur pour un sou, buveur d'alcool, joueur d'oud [instrument de musique à cordes très répandu dans les pays arabes], instituteur, élève ses enfants loin de tout carcan. La musique et le chant sont omniprésents à la maison. Le petit frère d'Ahmad joue de l'oud lui aussi, et sa jeune sœur, sportive, non voilée, du kamânche [instrument à cordes d'origine iranienne qui se joue avec un archet]. Mais ce père voit d'un mauvais œil la passion naissante de son fils aîné pour la danse et sa propension à se "trémousser" non-stop.

Aux yeux de la figure paternelle, la danse, c'est *aaïb* (la honte). Le qu'en-dira-t-on l'emporte. Sa mère, syrienne, institutrice elle aussi, va prendre le parti de son fils. Originaire de Palmyre [dans le désert de Syrie, à 210 kilomètres au nord de Damas], cette femme "forte" va saper en sous-main les tentatives de son mari de casser les ambitions son fils. Elle s'improvise professeur de danse en mettant à profit ses bases de gymnastique. Dans l'espace limité du camp, le jeune enfant imite la façon de se mouvoir des gens dans le bus et rêve de franchir les frontières du territoire que sa condition lui accorde. Les vacances d'été viennent l'extraire, quelques semaines durant, de son quotidien.

À Palmyre, qu'il considère comme sa ville d'origine, l'enfant d'alors déambule allègrement, avec son walkman, entre les colonnes

du site classé au patrimoine mondial de l'Unesco, dont il fait sa scène. "On sera où plus tard?" demande-t-il à ses parents. "Chez nous, à Yarmouk! Où veux-tu qu'on soit?" lui disent-ils. La réponse ne satisfait pas l'enfant.

Son père prédestine son aîné, choyé par un grand-père aimant, très bon élève, à une carrière plus conventionnelle de médecin ou de professeur d'anglais. Mais leur relation se dégrade lorsque le chef de famille découvre qu'il a rejoint la troupe de danse Enana et le conservatoire de Damas, en secret, à l'âge de 16 ans. Chanter est permis, mais danser est intolérable. La fierté du père arabe ne saurait être écornée. S'ensuivent les coups de trique, aux jambes notamment, pour l'empêcher de danser. "Soit je danse, soit je meurs", menace le jeune homme, enfermé à double tour dans sa chambre. Il tente à plusieurs reprises de mettre fin à ses jours. À 17 ans, il est contraint de quitter le foyer familial. Le mariage de ses parents bat de l'aile. Sa mère demande le divorce et part s'installer ailleurs avec ses trois enfants.

**Un leitmotiv.** Les 50 dollars de salaire mensuel ne suffisent pas pour faire vivre la maisonnée, ce qui pousse Ahmad à mettre ses études entre parenthèses et à donner des cours de danse. "Je travaillais un an et j'étudiais l'année suivante", confie-t-il. Le nouveau chef de famille serre les dents, sans jamais renoncer à sa liberté.

Sa persévérance va payer. Le jeune homme, sans nationalité, va se produire sur les plus grandes scènes arabes. Au Liban, il montre tout son talent à Batroun, à Tyr, mais surtout à Baalbek, lors de superproductions musicales avec Enana puis avec la compagnie Ornina en Syrie. Entre-temps, la guerre bat son plein [le conflit éclate en 2011 à la suite des "printemps arabes"]. La petite famille se barricade à mesure que Yarmouk se vide [en 2002, il y avait plus de 110 000 réfugiés palestiniens, aujourd'hui il en reste 18 000 selon les estimations de l'ONU]. Le Front

## DANSE

Al-Nosra, la branche syrienne d'Al-Qaida, parvient à s'emparer d'une partie du camp, avant d'être délogé par le groupe État islamique en avril 2015. Ahmad et une partie de sa famille ressortent vivants, mais pas tous indemnes, de l'explosion d'une voiture piégée. Leur appartement est en miettes. Terrorisés et démunis, les Joudeh déménagent chez des proches, vers le dernier check-point du camp. "On a tout laissé derrière nous. Je portais le matelas et ma mère les draps et les couvertures. C'est tout", se remémore-t-il.

En décembre 2012, l'omniprésence des factions rebelles agite la maman, qui veut fuir pour Palmyre. Elle ne se doute alors pas que sa ville natale tombera elle aussi sous le joug de l'EI, quelques années plus tard [en 2015]. Ahmad refuse de partir, car il doit valider son année d'études. Ahmad reste trois mois, en plein hiver, sous une tente sur le toit de l'immeuble, alors que sa mère le pense bien au chaud. "C'était ça

↓ De retour dans sa ville d'enfance, Palmyre, sur la scène du théâtre romain saccagé par les djihadistes, en 2016. Photo Ahmad Joudeh



ou la rue”, dit-il. Il tente de convaincre le directeur d'un orphelinat d'enseigner la danse aux enfants. Ce dernier refuse d'emblée. “Mais considérez cela comme du sport, lui ai-je dit. Je voulais que ces enfants qui avaient perdu leurs parents en pleine guerre puissent retrouver confiance en eux. Et ça, c'est la danse qui me l'avait apporté”, raconte-t-il. Pari réussi et rendez-vous pris tous les samedis. Il s'occupe notamment de jeunes Damascènes atteints de trisomie 21, dans le centre Safir Al-Janneh. Il est alors reconnu comme l'un des meilleurs danseurs du pays.

En 2014, le jeune homme s'inscrit à l'émission *So You Think You Can Dance*, diffusée sur la chaîne libanaise MTV [émission d'origine américaine, qui met en scène une compétition de danse, adaptée dans de nombreux pays]. “Je connaissais la version européenne et j'attendais avec impatience la version arabe”, raconte-t-il. Ses nouveaux amis l'encouragent à participer au show, taillé pour lui. La production s'entiché du jeune symbole et use de tous les pistons possibles pour le faire venir à Beyrouth, lieu du tournage, alors qu'il n'a pas de passeport. Arrivé en demi-finale, le danseur ne remporte pas le concours. Certains médias rapportent le caractère politique de son élimination, un apatride ne pouvant pas, symboliquement, gagner un concours télévisé du monde arabe.

Sa participation à l'émission a un effet à double tranchant. Sa notoriété bondit, mais elle le met également sous le radar d'une nouvelle menace. Les djihadistes de l'État islamique le harcèlent sur les réseaux sociaux et l'avertissent qu'il est désormais

**“Je voulais que ces enfants qui avaient perdu leurs parents puissent retrouver confiance en eux.”**

recherché. “Ils me disaient qu'ils allaient m'attendre au pied de mon immeuble, qu'ils allaient me tirer dans les jambes pour m'empêcher de danser, pour me voler mon futur”, raconte Ahmad Joudeh.

“Dieu m'a créé pour être un danseur. Je suis musulman, mais ma prière à moi passe par la danse”, confie-t-il. Il se fait tatouer sur la nuque son leitmotiv : “Danse ou meurs”, en sanskrit.

**L'exil.** Début 2016, Ahmad Joudeh est l'unique étudiant en danse à sortir diplômé du conservatoire de Damas. Et ce malgré les pressions familiales, les menaces de l'EI et la guerre qui ravage son pays. Il vit alors dans un immeuble à moitié en ruine, criblé de balles et d'impacts de roquettes, mais son salaire lui permet de louer un petit appartement bon marché dans la capitale. Il se sait acculé. Bientôt, il devra troquer ses fuseaux et ses pointes pour un treillis et des bottes. Le service militaire obligatoire l'attend.

Mais la baraka lui réserve un tout autre destin. Un reporter néerlandais, Roozbeh Kaboly, le contacte pour réaliser un documentaire sur sa vie. Pour le film, le beau danseur choisit de revenir à Yarmouk, devenu champ de ruines, là même où il devait se cacher pour danser, pour rendre hommage à tous ceux qui y ont perdu la vie, dont cinq membres de sa famille. Puis le journaliste le filme dansant à Palmyre, reprise alors par l'armée syrienne des mains de l'EI. Sur la scène du théâtre romain, saccagé par les djihadistes, à l'endroit même où les exécutions mises en scène et filmées avaient lieu, Ahmad Joudeh livre une chorégraphie puissante.

“Je voulais leur montrer que je ne les crains pas et que cette scène est réservée aux arts, à la musique, au théâtre et à la danse, et non à la barbarie”, dit-il. Cette même scène sera

détruite lors du nouvel assaut de l'EI en décembre 2016. *Danser ou mourir* est diffusé en juillet 2016 sur la chaîne [néerlandaise] Nieuwsuur. Le documentaire fait rapidement le buzz, et le danseur reçoit quinze propositions de ballets nationaux européens. Il choisit les Pays-Bas, où il s'installe quelques mois plus tard, intégrant l'Université des arts d'Amsterdam ainsi que le Ballet national. Le directeur artistique de

la prestigieuse scène fera des pieds et des mains pour qu'il obtienne un visa étudiant d'une durée de quatre ans, lui permettant d'échapper, une fois encore, au service militaire en Syrie. “Né réfugié palestinien, mais élevé comme un Syrien, j'ai enfin changé de statut, vingt-six ans plus tard”, dit-il en riant.

Onze ans après avoir coupé les ponts avec son père, Ahmad est allé à sa rencontre à Berlin, où il est aujourd'hui réfugié. Dans le troisième épisode du documentaire diffusé en janvier dernier, le journaliste néerlandais filme leurs retrouvailles poignantes. “C'était la première personne à qui j'ai voulu pardonner. Il s'est excusé, m'a dit qu'il était fier de moi. Mais il ne me comprend toujours pas vraiment”, confie-t-il. Ahmad lui offre un oud pour clore une fois pour toutes leur brouille. Mais tirer un trait sur le passé ne fait pas oublier ses racines. Le danseur n'aime pas parler de politique. Pas une fois il n'évoque le régime syrien. Prudent, ou véritablement sincère, il assure ne comprendre que le langage de l'art et la culture. L'art de la danse qui revit en lui plus que jamais et qui l'a érigé en tant que modèle pour tous ceux qu'il a laissés derrière lui. “Aujourd'hui, je m'appartiens entièrement. Que je danse dans ma chambre ou sur scène, à Yarmouk ou à Livourne, je ressens la même chose.” Au terme de ces quatre années, Ahmad Joudeh l'assure, il retournera en Syrie. Son rêve ultime ? Fonder et diriger le Ballet national syrien.

— **Caroline Hayek**  
Publié le 26 juin

## Un été pour s'évader

**Courrier international**  
HORS SÉRIE JUIN-JUILLET-AOÛT 2017. 9,90 €

**VOYAGES EXTRAORDINAIRES**  
Les vingt plus beaux récits de la presse étrangère

En partenariat avec **RTL**

**ANTARCTIQUE** Embarquement immédiat pour le vol 747  
**RUSSIE** En compagnie des irréductibles Abkhazes  
**INDE** Dernier taxi pour Bombay  
**AUSTRALIE** Se perdre dans l'immensité  
**MOZAMBIQUE** À Maputo, la belle incandescence  
**ÉTATS-UNIS** Avec les fous du rail

M 09630 - 101H - P. 9,90 € - 101

Afrique CMA 7,00 € CTA, Allemagne 10,20 €, Andorre 10,20 €, Arabie Saoudite 10,20 €, Australie 10,20 €, Canada 14,20 € CAN, Espagne 10,20 €, États-Unis 10,20 €, Grande-Bretagne 9,90 €, Grèce 10,20 €, Italie 10,20 €, Japon 10,20 €, Liban 10,20 €, Lituanie 10,20 €, LUX 10,20 €, Malaisie 10,20 €, Maroc 10,20 €, Mexique 10,20 €, Pays-Bas 10,20 €, Portugal 10,20 €, Qatar 10,20 €, Saoud Arabie 10,20 €, Suisse 10,20 €, Thaïlande 10,20 €, Tunisie 10,20 €

En vente chez votre marchand de journaux

# tendances.



## ILS DESSINENT LE FUTUR

**JAZZMEIA HORN,**  
chanteuse de jazz américaine, 26 ans

### Comme son nom l'indique

Quand Jazzmeia Horn était enfant, l'église était sa principale fenêtre sur le monde de la musique. Ses deux parents étaient impliqués dans la programmation musicale de la paroisse, sa grand-mère – qui a choisi son prénom en forme d'hommage – y était organiste, et son grand-père pasteur. Très jeune, elle chante dans la chorale. Mais, à l'église Golden Chain de Dallas, "il n'y a pas de musique contemporaine". Le jazz, confie-t-elle à **Texas Monthly**, elle le découvre bien plus tard et par elle-même, notamment



DANIEL ROJAS88/WIKIMEDIA

grâce à des émissions télévisées, comme *American Idol*, dans laquelle des candidats reprennent régulièrement des classiques. Pendant ses études à l'université privée The New School, à Manhattan, qui a un cursus spécialisé dans le jazz, elle se produit dans de nombreuses petites salles new-yorkaises et remporte des compétitions prestigieuses (dont le prix Thelonious Monk en 2015). La crise environnementale, les crimes racistes ou les abus de l'industrie agroalimentaire sont autant de causes qui lui tiennent à cœur et dont elle fait mention dans son premier album, *A Social Call*, édité en mai par le label Concord Jazz. Elle confie ainsi son mantra au magazine américain : "Comme Nina Simone disait toujours : 'Utilise ton art pour parler de ce qui se passe dans le monde, sinon à quoi ça sert d'être musicien ?'"

Retrouvez chaque semaine  
la chronique

**Courrier d'ailleurs**

sur OÛI FM

Judi à 11 h 30 et samedi à 17 h avec

**Courrier  
international**



JOHANNA GOODMAN - WWW.THECATALOGUEOFIMAGINARYBEINGS.COM



### Des figures de rêves

Plus hautes que des immeubles et plus imposantes que des arbres, les femmes des montages de Johanna Goodman dominent leur environnement. Dans *The Catalogue of Imaginary Beings* (Le catalogue des êtres imaginaires), l'artiste américaine mélange des détails de paysages naturels, d'œuvres d'art et de scènes urbaines. Pour **Colossal**, ce travail puise son inspiration dans "le réalisme, le surréalisme et le symbolisme, et plus spécifiquement dans des objets culturels tels que des talismans, des idoles, des totems, et tout un tas de débris matériels qui nous entourent".



STUDIO ROOSEGAARDE

### La pédale verte

**CHINE** — Si se déplacer à vélo est un geste écologique en soi, le cabinet de design néerlandais Roosegaarde donne une nouvelle dimension au mode de transport vert en développant un deux-roues capable de renouveler l'air qui l'entoure. **Designboom** décrit le concept innovant comme "un vélo conçu pour inhaler l'air pollué, le nettoyer et le relâcher pendant que l'on pédale". L'idée est venue à son créateur lors d'un atelier d'innovation à Pékin pour trouver des solutions concrètes aux nuages de pollution dans la ville chinoise. Daan Roosegaarde considère qu'il faut "populariser à nouveau le vélo, non seulement comme une tendance culturelle de la Chine, mais aussi comme une nouvelle étape vers des villes dépolluées".

### En-cas pour noctambule

**AUSTRALIE** — Lancé lors du festival Vivid Sydney, une célèbre fête des lumières et de la musique, le "glonut" va-t-il devenir la nouvelle pâtisserie des clubbeurs et des noctambules en tout genre ? Le donut fluorescent a en tout cas été créé pour. Le fondateur de la pâtisserie **Black Star**, à Sydney, explique au **Dailymail Australia** qu'en le concevant il s'est dit que cela serait marrant de voir "des gens manger de la nourriture qui brille dans le noir" pendant les festivals et qui se retrouveraient "avec du glaçage fluo partout sur les doigts et le visage". Pour autant, rien de chimique dans la composition du gâteau, qui ne contient aucun additif, ni conservateur ni colorant. Il doit sa couleur au yuzu et son aspect fluorescent à un ajout de vitamine B.



BLACK STAR PASTRY

## L'entretien.

# “Je considère l'expédition comme un art”

—Vladimir Tchoukov

—Lenta.ru (extraits) Moscou

**LENTA.RU :** Vous avez derrière vous plus de trente expéditions dans l'Arctique et l'Antarctique. Qu'est-ce qui vous pousse à y retourner ?

**VLADIMIR TCHOUKOV :** L'envie d'aller dans l'Arctique, au pôle Nord, a mûri en moi tout au long de ma vie. Au début, je randonnais dans le Grand Nord russe. Nous avons eu la chance de connaître l'époque où l'on descendait les rivières sur des radeaux de rondins, puis sont apparus les kayaks, et plus tard les catamarans. Nous avons arpenté une grande partie de la Russie, de la péninsule de Kola et des Pays baltes jusqu'au Kamtchatka et à la Tchoukotka. Nous sommes allés partout. Je n'affirmerais pas que nous avons tout vu, mais nous nous sommes fait une idée de toutes nos régions.

Mais ce n'est que dans les années 1990 que nous sommes partis pour l'Arctique. Pourquoi à ce moment-là ? Parce que du temps de l'Union soviétique tout cela était qualifié de “tourisme amateur”. Le voyage, en tant qu'activité à part entière, n'existait pas. Il y avait des expéditions d'État, mais on n'utilisait pas non plus ce terme. Il y avait les touristes, et il y avait les chercheurs ; nous, nous étions entre les deux.

**Vous gériez une sorte d'agence de voyages ou simplement une association de passionnés ?**

Au départ, c'était juste un groupe de personnes qui naviguaient ensemble sur les rivières et faisaient des randonnées pendant les vacances. Puis, dans les années 1970, nous nous sommes retrouvés dans l'Oural polaire, dans le massif des Saïan, en Transbaïkalie, où les conditions climatiques sont plus dures. Ça nous a semblé intéressant. À partir de 1982, nous avons commencé à organiser des expéditions dans le Grand Nord, sur le plateau de Poutorana, dans la péninsule de Taïmyr. C'est alors que commence le décompte de nos expéditions polaires. Et c'est à peu près au même moment que le Centre Arktika auprès de la Société russe de géographie a vu le jour. Il a été créé sous l'impulsion d'Ivan Dmitrievitch Papanine [1894-1986], célèbre explorateur russe dont le nom est indissociable de l'Arctique. Nous nous intéressons aux expéditions vers le pôle Nord en autonomie.

**Vladimir Tchoukov est probablement le plus grand explorateur russe du pôle Nord. Il a été le premier à l'atteindre à skis, en autonomie complète. Quelles sont ses motivations ? Il répond à ce site moscovite.**



### BIOGRAPHIE

Vladimir Semionovitch Tchoukov est né en 1946 à Oussourisk, à 100 kilomètres de Vladivostok, dans l'Extrême-Orient russe. Militaire de carrière, il a consacré sa vie au Grand Nord et à l'Arctique et a été le premier à atteindre le pôle Nord à skis en autonomie. Il est aujourd'hui président du Centre d'expéditions Arktika auprès de la Société russe de géographie.

L'autonomie, cela signifie qu'il n'y a pas de camps de base, qu'on transporte tout ce dont on a besoin avec soi. En 1979, un groupe avait pour la première fois atteint le pôle à skis, mais ils étaient ravitaillés par avion : on leur parachutait des vivres, du carburant, des équipements. Nous nous sommes donc donné pour mission de nous préparer, d'acquérir l'expérience nécessaire et de faire cette expédition en autonomie.

**Vous aviez envie de tester votre résistance ou d'établir un record ?**

Trente ans plus tard, je ne peux toujours pas décrire ce que nous ressentions à l'époque. Nous ne parlions pas de records, et il ne s'agissait pas de dépassement de soi – nous n'étions pas novices en la matière. C'était simplement un besoin, une curiosité naturelle. Et puis nous savions que les instituts publics qui travaillaient sur l'Arctique s'intéressaient à la question de la survie de l'homme dans des conditions extrêmes. Nous préparions nos expéditions au Centre d'entraînement des cosmonautes [à la Cité des étoiles, située au nord-est de Moscou], là où s'étaient entraînés Gagarine, Titov, Terechkova. Les chercheurs s'intéressaient au fait même que des humains s'infligent volontairement de telles épreuves, dans des conditions telles qu'on ne pouvait les modéliser. Nous sentions que notre projet suscitait l'intérêt de certains spécialistes.

C'était passionnant. Pour la préparation de nos itinéraires, nous avons étudié en profondeur l'histoire de la conquête de l'Arctique. Cette motivation est importante. J'ai toujours été agacé par l'attitude [qui consiste à établir] “un record au Guinness, même mort”. L'Arctique n'est pas un stade, on ne peut pas y établir de records, il est bête de vouloir y conquérir quoi que ce soit. Comment peut-on même parler de “conquête de l'Arctique” ? Il s'agit d'une lutte contre les éléments dont personne n'a jamais pris l'entière mesure.

En somme, ce n'est qu'après avoir défini un objectif concret que nous avons entamé les préparatifs. Avant tout, nous devions déterminer quelles connaissances étaient nécessaires pour que la tentative d'atteindre le pôle porte ses fruits. Il faut comprendre qu'à l'époque l'expérience n'avait jamais été tentée. Le groupe qui s'y était rendu en 1979 était accompagné : avions, liaisons radio régulières, etc. Tandis que nous nous préparions à des conditions où, sur 1 000 kilomètres, il n'y aurait pas âme qui vive.

Lors de chacune de nos quatre expéditions, nous étions entre dix et quinze personnes. Pour nous préparer, nous faisons chaque semaine des randonnées dans la région de Moscou, nous apprenions à nous connaître, essayant de déterminer pour qui ce projet était vraiment important et qui était là par simple curiosité. C'est bien, la curiosité, mais ce n'est pas suffisant pour se lancer vers le pôle Nord. En expédition, si tu prends conscience que tu n'es pas à ta place, tu ne peux plus faire demi-tour, personne ne viendra te chercher en avion, et tu deviens un poids pour toi-même et pour tes camarades.

**Concrètement, en quoi consistait votre préparation ?**

À l'époque, il n'y avait ni GPS ni liaison radio permanente. Il fallait d'abord en prendre conscience, puis trouver des solutions. Il existait des émetteurs à ondes courtes, mais ils étaient très lourds, et les batteries se retrouvaient hors d'usage au bout de deux ou trois jours à cause du froid. Autre problème : comment se repérer sur place ? Dans l'Arctique, il n'y a rien jusqu'à la ligne d'horizon, aucun repère visuel, quelle que soit la direction dans laquelle vous regardez. Or, pour atteindre le pôle, il faut maintenir scrupuleusement le cap à la seconde près.

Ce travail était particulièrement intéressant. Comme instrument, nous avons opté pour un simple théodolite, à l'aide duquel nous pouvions mesurer la hauteur du soleil à un temps donné. Cette information, prise en compte avec différentes variables, nous indiquait sur la carte la verticale sur laquelle nous nous trouvions. Au bout de six heures, il fallait renouveler la mesure, et c'est seulement à ce moment-là que nous pouvions établir exactement où nous nous situions. En sachant que les variables étaient différentes pour chacun des trois cent soixante-cinq jours de l'année.

### Donc il ne s'agit pas seulement d'effort physique mais aussi d'effort intellectuel ?

Naturellement. C'est un tout. Pour moi qui étais chef de l'expédition s'ajoutait encore la responsabilité envers le groupe. Si tu commences à oublier cette responsabilité, le malheur guette. Il fallait en permanence que nous veillions les uns sur les autres. Dans une tempête de neige, on peut rapidement souffrir d'engelures, et une personne peut ne pas s'en rendre compte elle-même.

### Il fait froid en permanence là-bas. Peut-on seulement imaginer cela ?

Il n'existe aucun moyen, aucun vêtement, qui puisse te protéger du froid. Il faut y être prêt. Celui qui affirme qu'il n'a pas froid est juste un vantard. Je crois que c'est Amundsen [Roald Amundsen, 1872-1928, explorateur polaire norvégien] qui disait qu'un vrai explorateur des pôles doit savoir subir et attendre. Lorsque tu avances sur la banquise à la dérive, le tableau évolue en permanence. Parfois te vient l'envie de sauter par-dessus une crevasse. Si tu étais seul, pas de problème, tu pourrais y aller. Mais une équipe de dix personnes n'a certainement pas le temps de sauter : il y aura forcément un coéquipier qui tombera dans la crevasse, et ce sera la catastrophe. Il faut subir en permanence, mais dans les limites du raisonnable. Par exemple, face au froid et au gel, il faut immédiatement prendre des mesures. Lorsque je vois des vêtements, des chaussures ou des sacs de couchage indiquant "jusqu'à -70 °C", ça me fait sourire. Il ne faut pas croire ces étiquettes. Les vêtements ne réchauffent pas, ils aident seulement à garder la chaleur, c'est l'homme qui se chauffe lui-même. Mais si vous perdez courage, si vous cessez d'être actif, aucune paire de chaussures ne pourra vous sauver. Vous allez geler. Du reste, il n'est pas si difficile de lutter contre la sensation de froid, il existe une série d'exercices simples mais efficaces.

### Après tant d'années de voyage, n'avez-vous jamais eu envie de tout envoyer balader et de rester à la maison ?

Dieu merci, je n'ai jamais ressenti ce besoin ! C'est un travail que j'aime, c'est mon activité préférée. Partir simplement en randonnée quand tu as des congés, de l'argent, c'est bien, mais ce n'est pas la même chose que le voyage. Le voyageur, avant de faire son sac et de mettre ses chaussures, a déjà parcouru vingt fois son itinéraire dans sa tête. Nous n'avons pas fait une seule expédition sans nous être informés de qui avait découvert cet endroit, quels événements s'y étaient déroulés au cours de telle ou telle expédition. Ce n'est qu'en méditant sur de tels lieux que la randonnée prend tout son sens et devient voyage. Je considère l'expédition comme un art. Demanderiez-vous à un artiste ou à un compositeur s'il n'en a pas marre et pourquoi il fait tout ça ? Je ressens la même chose. Ce qu'ont fait et font les explorateurs est utile. Dans le monde entier, ils sont porteurs de civilisation. Prenez par exemple Thor Heyerdahl [navigateur norvégien, 1914-2002], Jacques-Yves Cousteau [explorateur français, 1910-1997], ce sont des héros nationaux !



### Pourquoi n'avons-nous pas ça en Russie ?

C'est un problème. C'est ce qui fait par exemple toute l'importance du festival Le Voyageur russe qui s'est déroulé à la fin du mois d'avril, à Orel [au sud-ouest de Moscou]. Notre société n'a pas de considération pour les gens qui consacrent leur vie à voyager. Cette profession n'existe malheureusement pas en Russie. Prenez Fedor Konioukhov [célèbre explorateur russe, qui a réalisé, entre autres, le tour du monde en ballon en onze jours] ou même moi ! La mention "voyageur professionnel" est souvent accolée à nos noms, mais c'est faux. Je finance cette activité avec mes fonds propres, j'y consacre tout mon temps, je ne cotise pas pour ma retraite, je ne suis donc pas un professionnel. Si nous ne faisons que voyager, puis en rendre compte, personne ne nous paierait pour ça. J'ai passé trente ans dans l'armée, et toutes ces années j'ai fait des randonnées. Trois fois je suis allé au pôle Nord pendant mes congés.

### Cela peut paraître incompréhensible et inutile à certains.

Oui, dans les années 1990 notamment, tout le monde me demandait : "À quoi ça sert ?" Le ministre des Finances, Egor Gaïdar [maître d'œuvre de la "thérapie de choc" après la chute de l'URSS], déclarait ouvertement que la Russie n'avait pas besoin de l'Arctique, que c'était un trou noir. Après ça, bien sûr, tout a été laissé à l'abandon là-bas, c'était une catastrophe. Et cela se passait sous nos yeux, parce que, nous, nous continuions à y aller en expédition. Nous avions des amis qui travaillaient sur des bases, et pour eux les années passées dans l'Arctique ont été les plus précieuses de leur vie. Ce n'est que récemment que le pays s'est de nouveau tourné vers l'Arctique. On reconstruit vaille que vaille, mais il faut comprendre qu'on ne peut pas et qu'on ne doit pas tout restaurer sur le même modèle qu'avant. Nous sommes au XXI<sup>e</sup> siècle, les défis sont différents, les possibilités aussi. Cependant, il est important de mettre à profit l'immense expérience acquise durant le siècle passé, pour ne pas faire subir aux hommes les conditions terribles qu'ont endurées les explorateurs de l'Arctique.

**"L'Arctique n'est pas un stade, on ne peut pas y établir de records, il est bête de vouloir y conquérir quoi que ce soit."**

**Selon vous, cette expérience n'a pas été perdue ?**

En partie, bien sûr, car les hommes meurent. Les explorateurs ont majoritairement 70 à 80 ans, et ils détiennent des informations primordiales ; il faut prendre le temps de les écouter avant de se précipiter dans le Grand Nord. Or, malheureusement, cette expérience se perd, et c'est très dommage. Parfois, il ne sert à rien de réinventer la roue, bien des choses sont décrites dans nos ouvrages, qui sont disponibles. Nos comptes rendus ont servi de support à des thèses, des livres ont été publiés, mais il faut comprendre que leurs auteurs ne sont pas allés dans l'Arctique, ils n'en ont pas fait l'expérience réelle. De plus, il est impossible d'apprendre à quelqu'un à se comporter de manière adéquate dans ces conditions. Certes, on peut transmettre des connaissances théoriques, mais sans une préparation pratique efficace, on n'arrive à rien. Soldat ou secouriste, cela ne s'apprend pas dans une salle de classe.

Or les conditions sont les suivantes : un avion part de Khatanga, situé à 2 000 kilomètres du pôle ; il faut sauter en parachute ; au-dessus de la banquise, le ciel est nuageux, on ne voit rien, et il n'y a pas de seconde tentative. Nous avons cette expérience, qui est très différente de celle des forces aéroportées russes. Les parachutistes sautent au-dessus de l'Arctique, mais des vivres et des tentes bien chaudes les attendent en bas, tandis que nous, personne ne nous attendait.

**Actuellement, parmi les explorateurs de l'Arctique, il n'y a pas de jeunes ?**

Nous avons l'idée de créer des écoles, mais nous n'avons pas trouvé le temps à cause des expéditions. Des jeunes viennent nous voir, nous les aidons dans la mesure de nos moyens. Celui qui veut vraiment aller jusqu'au pôle Nord, s'il est vraiment motivé, s'il en ressent le besoin, on l'emmène en expédition. Même s'il est beaucoup moins expérimenté que nous. Par exemple, au début des années 1990, nous avons emmené dans l'équipe un jeune photographe ukrainien qui m'a avoué deux semaines après le début de l'expédition qu'il n'avait jamais fait de ski auparavant. Mais il était habité par une telle envie, et il observait ses équipiers, répétait tous leurs mouvements... Ces dernières années, nous travaillons souvent avec le ministère des Situations d'urgence, nous leur proposons d'emmener leurs secouristes dans nos expéditions. C'est évidemment une expérience précieuse pour eux.

**Ces dernières années, les expéditions commerciales dans l'Arctique et au pôle Nord se développent. Qu'en pensez-vous ?**

C'est l'époque qui veut ça, tout est business. Avec notre camp Barneo [un camp temporaire établi pour la première fois en 2002, près du pôle], nous avons été les précurseurs de cette activité touristique. Le tourisme dans le Grand Nord est une évolution inévitable. Sauf qu'il ne faut pas faire croire aux gens qu'ils sont des conquérants du pôle. On leur donne juste la possibilité de voir cet endroit incroyable, et il faut s'en féliciter. Il faut comprendre qu'un voyage au pôle nécessite la mobilisation de dizaines de spécialistes, qui rendent le séjour sûr et confortable. Et que si on se retrouvait seul au pôle Nord avec une tente, des vivres et tout le nécessaire, on mourrait de peur dès le deuxième jour.

**Les expéditions dans l'Arctique sont-elles devenues plus simples durant les dernières décennies ?**

Oui, bien sûr. Entre autres grâce à l'apparition du GPS et à l'amélioration de la qualité des vêtements, que nous avons testés pour que les fabricants les perfectionnent en suivant nos conseils. Pareil pour l'alimentation, les

**“Il n'existe aucun moyen, aucun vêtement qui puisse te protéger du froid. Il faut y être prêt. Celui qui affirme qu'il n'a pas froid est juste un vantard.”**

équipements. Lorsque nous avons rejoint le Canada par le pôle, nous avons 200 kilogrammes de chargement chacun sur nos traîneaux, pour quatre mois de marche.

**Et comment naissent les idées d'expéditions ? Par exemple, comment avez-vous décidé de rejoindre le Canada à pied ? Cela paraît fou à première vue...**

Nous avons marché jusqu'au pôle, encore et encore ; à la quatrième expédition, il nous restait des vivres et des forces. La mission était accomplie, mais il fallait aller de l'avant. On pouvait tenter de traverser l'Arctique, une belle idée. D'autant plus qu'on avait déjà fait le plus dur : des côtes russes jusqu'au pôle, il y a plus de 1 000 kilomètres, il ne restait que 725 kilomètres jusqu'au Canada. En s'approvisionnant un peu en vivres, on pouvait y arriver. Nous avons fait des calculs approfondis, tout analysé et compté cent dix jours de marche. On s'était un peu trompés : finalement cela nous a pris cent dix-neuf jours. Nous devions avancer en permanence, pas un jour de repos, il fallait se forcer à marcher. Lorsque nous avons dépassé le pôle, le camp Barneo y était encore installé ; en cas de problème, nous aurions pu être évacués. Sauf qu'à un moment donné la mission de ceux qui étaient au camp se terminait. Et l'aéroport le plus proche se trouvait à côté de Norilsk, et nous rejoindre en avion représentait une expédition en soi. Le dernier jour, nous avons établi une liaison radio, ils nous ont demandé si nous étions prêts à nous retrouver tout seuls. Nous avons réfléchi et décidé de continuer, mais en vérité nous avions pris notre décision bien avant.

**Quels sont vos projets du moment ?**

Nous travaillons actuellement sur l'expédition “Le monde d'un pôle à l'autre”, un projet sur trois ans. Cette année, c'est le prélude. En juillet-août nous irons dans la Tchoukotka [le district situé dans le nord-est de la Russie, séparé du continent américain par le détroit de Béring] et, si tout va bien, nous passerons le détroit de Béring en voiture pour continuer par l'Alaska. Mais nous avons aussi un plan de secours : un itinéraire a été tracé depuis Pevek [ville la plus septentrionale de Russie] à travers la Tchoukotka. Il n'a pratiquement pas été emprunté, ce qui nous intéresse au moins autant que les États-Unis, si ce n'est plus.

— **Propos recueillis par Timour Ioussouпов**

Publié le 10 mai



**À LIRE**

Cet été, découvrez des cultures et paysages inconnus en lisant les récits sélectionnés par *Courrier international* dans la presse étrangère. Écrivains, explorateurs et scientifiques racontent leurs plus belles destinations dans le hors-série “Voyages extraordinaires”, dont nous avons extrait cette interview. À retrouver en kiosque (116 pages, 9,90 €).

**SOURCE**



**LENTA.RU**

Moscou, Russie

[lenta.ru](http://lenta.ru)

Fondé en 1999, le site d'information *Lenta.ru* couvre l'actualité russe et internationale. En 2014, une réforme a entraîné le licenciement et la démission d'un grand nombre de journalistes. Parmi ces derniers, Galina Timchenko, fondatrice du site d'actualités russophone et indépendant *Meduza.io* (dont le siège est à Riga, en Lettonie).

- Assurance annulation ou modification de voyage.
- Assurance dommages véhicules de location.
- Non merci, je suis déjà couvert par ma carte Visa Premier.**



Visa Europe Limited, 21 bd de la Madeleine 75001 Paris, RCS Paris n° 509300699 - Saatchi & Saatchi - Crédits photo : Getty Images.

### **Vous n'avez pas encore de carte Visa Premier ?**

C'est pourtant la solution pour ne plus avoir à vous soucier de souscrire des garanties d'assurances et d'assistance pour vos déplacements. Elles sont incluses pour vous et votre conjoint.

Renseignez-vous vite auprès de votre banque ou sur [visa.fr](https://www.visa.fr)



**SOURIEZ, VOUS ÊTES PREMIER.**

**VISA**

En payant avec votre carte Visa Premier, vous bénéficiez de trente services comprenant des garanties d'assurances, d'assistance et des offres promotionnelles auprès de partenaires de renom. Les garanties d'assurances Visa Premier peuvent avoir des conditions de garanties et des plafonds différents de ceux des garanties affinitaires qui peuvent vous être proposées par ailleurs. Lors de vos déplacements, départs en vacances, pensez à consulter les notices des garanties assurances et assistance sur [visa.fr](https://www.visa.fr) ou renseignez-vous auprès de votre conseiller bancaire. Ce document n'a pas de valeur contractuelle, seule la notice d'information détaille les conditions de garanties et exclusions.

**Pages  
SPÉCIALES**

# Le Pays basque

vu par la presse  
étrangère

Biarritz, beauté fantasque .....II  
Patience et désarmement .....IV  
L'eau à la bouche..... VI  
L'île des Faisans en garde alternée ...VIII

# Biarritz, beauté fantasque

Un journaliste allemand découvre le charme sauvage de cette station balnéaire, qui a séduit avant lui impératrice, dictateurs et surfeurs.

—**Süddeutsche Zeitung** Munich

La mer et la côte sont unies pour le meilleur et pour le pire. Quand l'océan ressemble à une soupe tiède et sans vagues, les plages ont un air flagada. Mais s'il devient sauvage et agité, la côte l'est aussi.

Quand on regarde l'eau depuis Biarritz, on voit bien que l'Atlantique est un océan on ne peut plus sérieux. Les rochers étrangement sculptés et les écueils à pic sont son œuvre. Ils trônent là tels des avertissements devant les longues plages de sable blanc : *"Je sais faire ça, aussi"*, voilà ce que cela doit vouloir dire.

Ici, à Biarritz, l'influence de la mer ne s'arrête pas à la plage. La ville entière est à l'image de l'océan. Sur chaque plage de sable idyllique, un rocher aux arêtes vives vient vous rappeler sans ménagement que vous êtes dans le golfe de Gascogne, s'il vous plaît, pas dans les Caraïbes. Et dans presque toutes les rangées de bâtiments Art nouveau ou Second Empire, vous vous prenez en pleine figure une catastrophe architecturale. Le vieux port, avec ses cabanes de pêcheur, est très pittoresque, mais pour de la nostalgie à plus soif, il est par trop rouillé et lépreux. Le Pays basque est le pays du charme rocailleux.

Quand la mer a fait sienne toute une ville, pourquoi devrait-elle s'arrêter aux hommes ? Elle ne le fait pas. En tout cas pas avec René Sibers, un retraité nerveux et grisonnant, qui, le matin, sous un ciel gris, court sur la promenade qui longe la côte, avec ses somptueuses propriétés et ses monstrueux immeubles des années 1970 – il faut ne s'en prendre qu'à soi-même si l'on ne regarde pas la mer. *"Alors, à mon avis, ils ont fait trop de publicité pour la côte basque, me dit-il, encore un peu essoufflé. Il y a de plus en plus de touristes."* Bon, à part votre fidèle reporter, en ce matin de l'avant-saison, il n'y a pas un chat, mais c'est certain, en plein été, il y a plus de monde.

Et c'est compréhensible : *"Quand on vit ici, on reste, c'est sûr"*, jure M. Sibers. Car aucun lieu n'est plus beau que Biarritz. C'est ici, en 1962, qu'il a commencé à faire du surf. Biarritz était depuis peu devenu le premier spot de surf d'Europe. Selon la légende, c'est parce que l'actrice hollywoodienne Deborah Kerr y était

venue avec son mari, et celui-ci avec sa planche. L'endroit est encore célèbre aujourd'hui pour le surf. Même des Australiens viendraient jusqu'ici, pour changer. Et sur la plage de grands hôtels bétonnés ciblent manifestement les surfeurs. Parfois – quand les conditions sont réunies –, la vague géante Belharra, une des plus grandes du monde [provoquée par un haut-fond, elle fait de 8 à 15 mètres], déferle au sud de Biarritz.

**Pauvres baleines.** À l'époque, il n'existait pas encore de combinaisons spéciales pour surfeurs. Pour faire du surf, René Sibers et ses copains portaient des combinaisons de plongée en néoprène. Les planches, c'est le menuisier qui les fabriquait. Aujourd'hui, René Sibers ne peut plus aller sur l'eau, à cause de son épaule. *"De toute façon, aujourd'hui il y a bien trop de monde, grogne-t-il, morose. Avec ces nouvelles planches, tout le monde croit savoir surfer."* Il doit y aller. *"Ciao, ciao"*, lâche-t-il en reprenant déjà sa course, avant de me saluer de la main. Le bruit de la mer couvre ses pas.

Un peu plus loin, je tombe sur l'ancien poste d'observation, d'où les pêcheurs scrutaient la mer à la recherche de baleines, quand ils n'étaient pas occupés à passer leurs prises en contrebande de l'autre côté de la frontière espagnole, toute proche. Aussitôt qu'on repérait une baleine, on courait vers les bateaux et on partait en mer. Biarritz était une ville très pauvre.

Un jour, elles ne sont plus venues, les baleines. À leur place, ce fut Eugénie, la jeune, belle, pieuse et légendaire femme de Napoléon III. Elle convainquit son mari de construire une résidence à Biarritz. Et la ville devint une station balnéaire. Le palais d'Eugénie, aujourd'hui l'hôtel du Palais, est un élégant bâtiment construit au bord de la plage. Dans ses chambres somptueuses remplies de meubles anciens, l'histoire est aussi veloutée et lourde que les rideaux, mais il suffit d'ouvrir une fenêtre pour se trouver juste au-dessus de la mer, dans le vent, tel un amiral victorieux. C'est

**Parfois, la vague géante Belharra, une des plus grandes du monde, déferle au sud de la ville.**



↑ Château-Pignon, 1990.

dans cette chambre que résida un jour Mobutu Sese Seko, resté si longtemps grand kleptocrate du Zaïre [trente et un ans à la présidence, quasiment jusqu'à sa mort, en 1997], lit-on dans les archives du *New York Times*. Leçon à retenir pour l'avenir : ne pas faire de recherche sur sa chambre d'hôtel sur Google. Les dictateurs aussi doivent bien dormir quelque part.

Plus tard, le soleil se montre, ce sera tout de même une chaude journée d'été, en dépit des prévisions qui annonçaient un temps froid et pluvieux. Typique, me rétorquent tous ceux à qui je m'en plains, ils se trompent tout le temps. Ça doit tenir au golfe de Gascogne. Autrefois, le mauvais temps coulait les navires par légions, que peut-on attendre des prévisions météorologiques ? Mais qu'importe la météo, une visite de l'aquarium vaut le coup, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau. Et la visite est étonnante.

Stéphane Connole, qui travaille ici, nous amène devant des raies qui volent, des anémones de mer envoûtantes et des murènes vertes d'un mètre de long, qui ressemblent effroyablement aux basilics de *Harry Potter*. Puis vient un bassin de plusieurs mètres de haut, le bassin des requins,

← Page précédente : Gilen, Saint-Jean-Pied-de-Port, 2012.



nage tous les jours, été comme hiver. Même l'hiver ? "Justement l'hiver !" lâche-t-elle triomphante. Elle a vécu un temps ici, un temps là, mais depuis très longtemps toujours sur la côte, à Nice et à Antibes, sur la Côte d'Azur, et depuis quinze ans à Biarritz. Et chaque jour que Dieu fait, elle nage dans la mer : "La discipline me fait du bien."

Il est midi, lentement la deuxième équipe des ours polaires se rassemble sur la plage. Il y a Jean-Bernard, qui affirme avoir 73 ans, mais on a du mal à le croire tellement il a l'air en forme ; Claire, qui nage beaucoup, et ça se voit ; Michel, qui a depuis longtemps atteint l'âge de la retraite mais qui s'approche très digne dans son maillot de bain, en entonnant une chanson basque. Il

### Le lendemain, même scandale : le soleil brille encore sans prévenir.

s'agit probablement d'une histoire d'amour tragique, on dirait en tout cas qu'il y a des morts.

Les ours blancs ne sont pas du plus jeune âge : une moyenne de 62 ans, selon les calculs de Jean-Bernard. Les jeunes n'ont peut-être pas tellement le temps, mais le fait est que la démographie à Biarritz ne va pas de soi : les loyers n'en finissent pas de grimper, les deux-pièces tirent les prix vers le haut et il n'y a plus guère de terrains constructibles. Beaucoup de jeunes ne s'en sortent pas et s'en vont. Cela fait des années que la population permanente diminue, alors que la ville ne cesse de croître.

**L'égalité par la mer.** On se baigne ensemble dans l'eau calme de la baie, les uns vite et en s'esclaffant, les autres tranquillement. C'est un peu comme si on avait été là depuis toujours. Dans la mer, on est tous égaux. Après, les ours blancs doivent encore fêter un anniversaire, quelqu'un a apporté du vin et à manger. Avec quelques centaines de nageurs, le club a tous les jours ou presque quelque chose à célébrer. Mais il faut déjà se séparer, Samir attend.

Les cheveux noués en queue-de-cheval, Samir est un farceur. Il enseigne le surf sur la côte des Basques, en ce moment fermement occupée par des surfeurs débutants. Une plage qui s'étend à perte de vue - à l'autre bout, on est presque arrivé en Espagne. Des vagues aux crêtes tracées à la règle, relaxation basco-californienne, des planches jaunes de débutant les unes après les autres. Les débutants auxquels René Sibers pense sans doute quand il se plaint des gens qui croient savoir surfer. Mais ici personne ne le croit. Personne ne le sait. Qu'à cela ne tienne, chaque vague qu'on réussit à prendre à moitié est une fête et quand, une fois encore, on tombe, au moins Samir a une bonne raison de rire. Aujourd'hui, il rit beaucoup.

Puis tout à coup, le temps change : de dorée, la lumière devient grisâtre, il se met à pleuvoir des cordes, l'orage approche. L'atmosphère devient lentement pesante, les surfeurs sortent de l'eau en courant, en groupe, leur planche sous le bras. Ah, le golfe de Gascogne... La prochaine vague aurait été la bonne. C'est sûr.

—Marlene Weiss  
Publié le 2 juillet 2016

et M. Connole nous raconte comment les gardiens plongent à deux pour nettoyer les vitres : pendant que l'un astique, l'autre surveille les animaux. Il nous dit que les requins sont inoffensifs. Que d'autres poissons du bassin sont bien plus dangereux, parce qu'ils attaquent sans prévenir, ce que les requins, eux, ne font jamais.

**La baignade des ours blancs.** La Cité de l'océan, une sorte de musée de la Mer, se trouve en bordure de la ville, dans un élégant bâtiment en forme de vague. On peut y faire du surf virtuel et vivre une attaque de poulpe géant dans un sous-marin en regardant un film 3D. Tout est très informatisé, cela ne fonctionne pas parfaitement, mais c'est très pratique quand on a toujours eu envie d'observer l'océan en gardant les pieds au sec.

Le lendemain, même scandale : le soleil brille encore sans prévenir. Tout au long de l'année, en fin d'après-midi, le club de natation local des Ours blancs se réunit dans la petite baie lovée entre les deux longues, très longues plages de la ville. Betty sort de l'eau, les cheveux mouillés. Elle a 87 ans, comme l'association, et elle

#### SOURCE



#### SÜDDEUTSCHE ZEITUNG

Munich, Allemagne  
Quotidien  
427 748 ex. (2011)  
sueddeutsche.de

Fondé à Munich en 1945, le "journal intellectuel du libéralisme de gauche allemand" est l'autre grand quotidien de référence du pays, avec la FAZ. La SZ est un journal réputé pour sa tolérance, sa vigilance et son indépendance. Le traitement de l'information nationale et internationale y tient une très large place.

#### Les photos

Anne Rearick est américaine. Cette photographe, membre de l'agence VU, a parcouru l'Écosse, le Kazakhstan, l'Afrique du Sud, les Appalaches, et en a rapporté de tendres et saisissants portraits de ceux qui y vivent. Il y a quinze ans, elle a découvert le Pays basque français. Chaque année, elle y photographie les relations entre les espaces, les gens, les paysages et les animaux de cette région si éloignée de sa propre culture. C'est ce travail très personnel, Basque Hearthland, que nous présentons dans ces pages.

## VU DU PAYS BASQUE ESPAGNOL

### Cinéma

#### COLLECTION DE CLICHÉS

Après les succès des comédies *Bienvenue chez les Ch'tis* ou *L'Enquête corse*, le réalisateur Ludovic Bernard propose *Mission Pays basque*, qui sortira en France le 12 juillet et qui pourrait arriver dans les salles espagnoles à l'automne, rapporte le journal basque espagnol *Deia*. "À l'exception du surf, du rugby et de la pelote basque, tous les stéréotypes sur l'Iparralde sont présents dans le film, des espadrilles aux piments d'Espelette, en passant par les fêtes de Bayonne", ajoute-t-il. Le film a été bien accueilli lors de son avant-première mais a provoqué une certaine polémique sur les réseaux sociaux, note le journal, notamment à propos de "la frivolité avec laquelle il traite le sujet du terrorisme". "Dans une scène, la protagoniste est prise dans une fusillade et n'hésite pas à utiliser un bazooka et une kalachnikov pour sauver sa peau", suite à quoi deux personnages lui disent que "maintenant elle est vraiment basque".

### Administration

#### UNE RECONNAISSANCE INSTITUTIONNELLE

C'est le "plus petit dénominateur commun entre décentralistes, autonomistes, nationalistes et indépendantistes" et "la première reconnaissance institutionnelle de la spécificité basque en France", résume *El Correo*, à propos de la Communauté d'agglomération Pays basque, née le 1<sup>er</sup> janvier 2017. "Cette traduction administrative de l'identité autochtone, revendication historique de la Révolution française, est perçue comme un pas politique pionnier, arraché à la patrie du centralisme jacobin", ajoute le journal. Cependant, on est encore loin "du département basque provincial promis par le socialiste François Mitterrand lors de son arrivée au pouvoir, en 1981, ou du statut d'autonomie réclamé avec les armes par Iparretarrak en tant qu'étape préalable à l'union d'une Euskadi indépendante". La nouvelle entité assume les compétences municipales et devrait décider après deux ans lesquelles sont redonnées aux mairies. "En matière linguistique, la promotion tant espérée de l'euskera se heurte au manque de reconnaissance officielle de la part d'un État qui n'a pas ratifié la Charte européenne des langues régionales et minoritaires", conclut le journal basque.

# Patience et désarmement

Pendant longtemps, le Pays basque français a été considéré comme la base arrière d'ETA. C'est pourtant sur cette terre que l'organisation a finalement restitué ses armes le 8 avril, grâce notamment au travail de la société civile basque.

## — El Periódico de Catalunya

Barcelone

Le 8 avril, ETA a livré aux autorités françaises les dernières armes cachées sur le territoire. Les mois qui ont précédé ont mis en évidence les efforts de la France pour rendre cela possible, avec le soutien unanime de toutes les forces politiques. Le contraste est grand par rapport aux années 1980, où la France était un sanctuaire pour les terroristes, qui pouvaient frapper en Espagne et revenir se cacher dans le pays voisin sans grande difficulté. Mais, au fil du temps, les gouvernements français ont changé de stratégie et sont devenus des alliés dans la lutte contre le terrorisme.

Leur implication a cependant été conditionnée par leurs propres intérêts, ce qui a causé de nombreux heurts avec le gouvernement espagnol.

L'organisation séparatiste basque s'était fixé pour règle de ne pas commettre d'attentat sur le sol français. Bien qu'elle ait considéré l'Espagne ainsi que la France comme des "ennemis" et qu'elle ait accusé les deux pays de conduire une politique pénitentiaire "d'extermination", elle n'a sévi en France que deux fois : lorsqu'elle a abattu deux gardes civils espagnols à Capbreton [dans les Landes], en 2007, et quand elle a tué un policier français lors d'une fusillade à Dammarie-les-Lys, une petite ville près de Paris, en 2010.

**L'ami Giscard d'Estaing.** Les meilleures années pour ETA en France ont été celles de la présidence de Valéry Giscard d'Estaing (1974-1981). Les *etarras* bénéficiaient de l'asile politique, et le gouvernement français rejetait systématiquement toutes les demandes d'extradition de la justice espagnole. Il a fallu attendre l'arrivée au pouvoir de François Mitterrand (1981-1995) pour que la coopération antiterroriste commence à fonctionner et qu'un tribunal français statue en faveur des extraditions malgré l'opposition de l'Élysée.

Les Groupes antiterroristes de libération (GAL) ont commencé à agir à la même époque, surtout sur le territoire français, où ils ont commis une quarantaine d'attentats et tué une trentaine de personnes. Un autre groupe terroriste né en France en 1972, Iparretarrak (Etarras du Nord, en basque), a sévi en même temps qu'eux, perpétrant plusieurs meurtres et de nombreux

### SOURCE



#### EL PERIÓDICO DE CATALUNYA

Barcelone, Espagne  
Quotidien

131 000 ex.

[elperiodico.es](http://elperiodico.es)

"Le Journal de Catalogne" est né en 1978. Populaire et sérieux, il est surtout lu à Barcelone.

Initialement rédigé en castillan, il s'est enrichi depuis 1997 d'une version en catalan.

Il appartient au grand groupe de presse barcelonais Zeta.

Le titre a toujours été un pionnier. C'est le premier journal espagnol à avoir lancé une version électronique, en 1994. C'est aussi le premier à avoir lancé une édition en catalan, strictement identique à la version en castillan, réalisée grâce à un très performant système de traduction automatique.

attentats à la bombe. Iparretarrak a frappé pour la dernière fois en 2000 mais n'a jamais annoncé officiellement sa dissolution.

La collaboration de la France avec l'Espagne pendant les années 1980 a été marquée par de nombreuses zones d'ombre. Le démantèlement des commandos n'était pas systématique, au désespoir des forces de sécurité espagnoles, qui connaissaient, grâce à des agents infiltrés, la liberté de mouvement dont jouissaient les terroristes au Pays basque français. La France a souvent été accusée de mettre comme condition à ses opérations de contre-terrorisme l'achat d'équipements par l'Espagne, comme le train à grande vitesse. Le président du Parti nationaliste basque (PNV) de l'époque, Xabier Arzalluz, avait même déclaré que la police française arrêterait les *etarras* en échange de l'achat d'avions Mirage.

Et la collaboration entre les polices des deux pays est restée soumise aux intérêts de la France sous Jacques Chirac (1995-2007). C'est finalement l'arrivée au pouvoir de Nicolas Sarkozy, en 2007, qui a relancé la coopération antiterroriste, et ce changement de cap a été capital

**Considérer les membres d'ETA comme des "réfugiés politiques" a pesé dans de nombreux domaines.**



dans la lutte contre ETA, une offensive enfin menée de concert avec l'Espagne (un exemple : les *etarras* qui purgeaient leur peine en France ont été envoyés dans des prisons très éloignées de leur lieu d'origine, comme c'était déjà le cas en Espagne).

La société française s'est longtemps fait une idée très différente du conflit basque de celle qui prévaut en Espagne. Les décennies où les membres d'ETA étaient considérés comme des "réfugiés politiques" ont pesé dans de nombreux domaines, y compris politiques et judiciaires. Ainsi, pendant que l'Espagne adoptait une loi sur les partis politiques interdisant les partis de gauche *abertzale* [gauche nationaliste basque] et suivait la consigne "tout est ETA", Batasuna était parfaitement légale en France et ses dirigeants pouvaient donner des conférences de presse à vingt minutes de Saint-Sébastien.

**Ni vainqueurs ni vaincus.** Vu ce contexte et le refus des gouvernements français et espagnol de négocier avec ETA pour que les armes soit restituées dans les meilleures conditions de sécurité et en présence de vérificateurs internationaux, des mouvements apparurent au Pays basque français pour débloquer le processus de paix.

En octobre 2016, Michel Tubiana, qui fut président de la Ligue des droits de l'homme, Jean-Noël Etcheverry, dirigeant du mouvement écologiste altermondialiste basque Bizi !, et Michel



# L'eau à la bouche

Le magazine américain *Saveur* dresse le portrait gastronomique du Pays basque à travers ceux qui concoctent le goût de la région : charcutiers, fromagers, producteurs de piment et boulangers.

— **Saveur** (extraits) *New York*

**P**our le repas de ce soir, la mère et la tante de mon amie Olivia préparent des plats typiques du Pays basque. Au menu : piments doux sautés et plats cuits au four. En ce moment même, les deux sœurs se livrent à un concours d'encornets, chacune observant la mise en place de l'autre dans un appartement de Biarritz, l'élégante station balnéaire blotie entre les Pyrénées et l'océan Atlantique.

En ce début de printemps, l'eau est encore froide, mais les surfeurs sont de sortie, protégés par leur combinaison. Olivia m'a présenté plusieurs personnes du coin qui perpétuent les traditions culinaires locales tout en y ajoutant leur touche. Ensemble, elles forment un échantillon représentatif de la gastronomie de cette région au sujet de laquelle cartes et habitants ne sont pas toujours d'accord. "C'est le Pays basque, pas la France", m'a ainsi assuré un cousin d'Olivia au cours d'un dîner.

Éric Ospital glisse une sonde dans la partie la plus épaisse d'un jambon de Bayonne, puis la porte à ses narines et inspire profondément. L'homme est juge à la Foire au jambon, une manifestation qui se tient tous les ans à Bayonne depuis 1462. Dans les stands installés sur les quais de la Nive, des visiteurs choisissent bruyamment des galettes

**Le piment d'Espelette a des saveurs de tomate et de foin, et son goût piquant est plus doux qu'incendiaire.**

de farine de maïs garnies de bacon ou de saucisse et dégoulinant de fromage, l'ancien casse-croûte des bergers. Mais, sur le lieu du concours, le silence est quasi absolu, et l'atmosphère très sérieuse. Éric Ospital et les autres juges, des charcutiers revêtus de foulards assortis et de blouses noires, circulent autour des tables chargées d'énormes jambons. Parmi eux se trouvent, en robe rouge, les membres de la Confrérie du jambon de Bayonne. Ils prennent des notes, entourés de photographes et d'une foule d'éleveurs nerveux.

Les jambons fermiers frottés au piment d'Espelette, d'où leur couleur rouge, sont décorés d'éléments du folklore régional. En humant la sonde, le juge peut dire si le jambon a une saveur agréable ou s'il est moisi. "On travaille avec le nez", explique Éric Ospital en exerçant une pression sur la viande de sa main gauche pour voir si le jambon est trop dur (sec), trop mou (pas assez affiné) ou s'il a la fermeté souhaitée.

La France a accordé le label d'indication géographique protégée (IGP) au jambon de Bayonne,

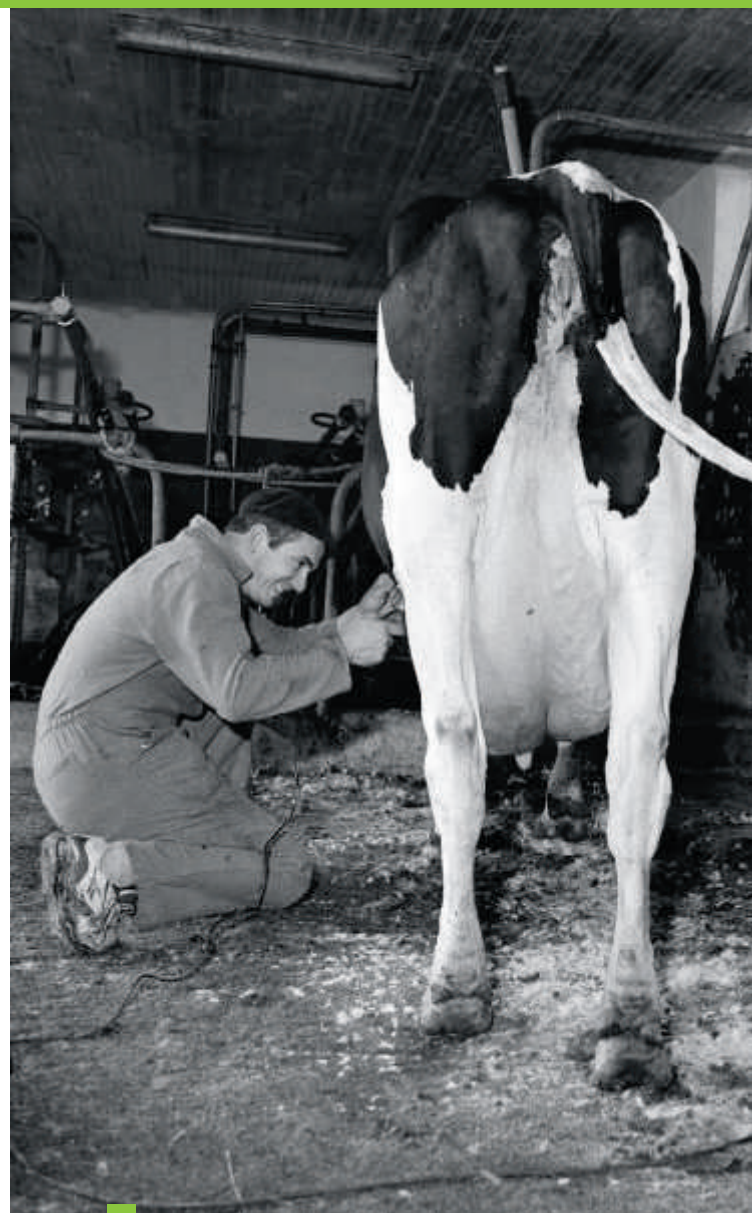
un produit cru, non fumé, juste salé et séché à l'air libre. Traduction : ce jambon est si particulier et inimitable que toute tentative pour le reproduire ailleurs ou modifier un tant soit peu sa production doit être prohibée par la loi.

Aujourd'hui, Éric Ospital est un maître réputé dans l'art d'affiner des jambons. Thomas Keller et Daniel Boulud [célestes chefs installés aux États-Unis] envoient des stagiaires dans le sud-ouest de la France pour qu'ils se forment auprès de lui. À la fin de son adolescence, Éric Ospital a été apprenti chez des charcutiers de Bayonne avant de faire son service militaire à Berlin à l'époque de la chute du Mur. Puis il a travaillé chez le légendaire Fauchon à l'époque où y officiait Pierre Hermé, le pâtissier visionnaire. Après avoir voyagé en Italie pour voir comment on y produisait les jambons les plus fins, il a modernisé la recette de son père en utilisant moins de sel. Puis il est parti à Paris pour y vendre son jambon au léger goût de noisette.

**Menu trois étoiles.** Le pionnier de la bistro-nomie Yves Camdeborde a préféré la texture des produits d'Éric Ospital aux célèbres jambons ibériques, issus de porcs nourris exclusivement de glands, et il les a fait découvrir à sa clientèle. Joël Robuchon et Thierry Marx ont contacté à leur tour le charcutier et ont servi son jambon en copeaux – contrairement à l'usage au Pays basque, où il est généralement coupé en tranches épaisses, poêlé et accompagné d'œufs au plat.

Les jambons d'Éric Ospital vieillissent dans une salle d'affinage bien ventilée, près de la charcuterie familiale d'Hasparren, un village situé à une trentaine de kilomètres de Biarritz. On se croirait dans le grenier immaculé d'une grand-mère basque qui ne rechigne pas à la tâche : des rangées de piments d'Espelette sèchent sous le toit en pente et des masses de jambons sont suspendues aux grosses poutres en bois. Tous les jambons sont recouverts d'un linge en coton et portent une petite ardoise où est inscrit le nom des restaurants auxquels ils sont destinés. Chacun est affiné différemment, selon le goût du client. Éric Ospital ne produit qu'un millier de jambons par an. Certains partent à Paris, d'autres au Japon ou à New York. Le charcutier est satisfait de la marche de ses affaires, mais il précise : "Si vous voulez avoir une Maserati, ce n'est pas un travail pour vous."

Le seul piment local cultivé en France est, comme beaucoup de produits français, d'une délicate complexité. Le piment d'Espelette a des saveurs de tomate et de foin, et son goût piquant est plus doux qu'incendiaire. "On n'utilise jamais de poivre à la maison", souligne Rodolphe Bidart, qui produit du piment d'Espelette près de la station thermale de Cambo-les-Bains. La douce



↑ **Alain, Camille et une vache lauréate d'un concours agricole. Beguios, 1996.**

chaleur en bouche des piments et leur agréable familiarité lui suffisent.

La maison du producteur, une ancienne grange aux murs de pierres d'un brun cuivré et aux volets verts qui appartient à sa famille depuis quatre générations, est le lieu idéal pour entreposer le foin. Le lieu est sec et ensoleillé, mais, à quelques kilomètres à l'ouest, le climat est totalement différent et mieux adapté à la culture de ces piments d'une dizaine de centimètres de longueur. Un air chaud et humide y monte du golfe du Lion et il y pleut souvent.

Dans sa serre, près de Cambo, l'agriculteur montre avec fierté les pousses de six semaines issues des graines de la dernière récolte. En avril, il plante les semis en plein air, et, en août, quand les piments sont mûrs, toute sa famille est mise à contribution pour le ramassage. Le tri se fait à la main, comme l'exige la réglementation des AOP. Les piments sont ensuite séchés à l'air libre (mais pas fumés comme le *pimentón* espagnol) dans de grands casiers, d'abord deux semaines dans la serre, puis deux jours dans un déshydrateur. Quand toute l'humidité a disparu, les piments sont moulus. Secs, ils présentent le même



piment français a une saveur délicate qui ne supporte pas la chaleur.

Mickaël Sansoucy verse des quantités impressionnantes de sucre, de beurre, d'œufs et de farine dans un mixeur pour faire la pâte sablée de son gâteau basque. Quand je lui demande si la pâte n'est pas trop dure, le boulanger me regarde d'un air amusé : "Vous n'avez pas à vous inquiéter, dit-il avec un grand sourire qui révèle ses fossettes. Avec tout le beurre qu'il y a dans ce gâteau..."

À six minutes de voiture de Cambo-les-Bains, la ville où cette pâtisserie emblématique de la région a vu le jour, ce boulanger originaire de Bretagne propose sa propre recette – déjà primée – de la fameuse tarte garnie de crème pâtissière à la vanille ou de confiture de cerises noires. Dès son arrivée à Larressore, en 2010, il a été accueilli à bras ouverts par la population locale.

Mickaël et son frère Sylvain, qui s'occupe des ventes et du marketing, ont quitté la côte bretonne dans l'idée de produire des pains spéciaux

## Nous arrivons à 9 heures passées. Raphaël a déjà trait ses 400 brebis.

tels que le pain sans gluten. En un sens, ils ont effectué un retour en arrière. Dans leur petite boulangerie artisanale, ils cuisent des baguettes et des pains de campagne, des croissants tout simples et des gâteaux. Ils vendent leurs produits sur des marchés itinérants et les livrent aux clients qui ne peuvent pas se déplacer. Mais leurs camions sont électriques. Et ils ont adopté la mode des anciennes variétés de grains. Ainsi, Mickaël utilise du blé écrasé à la meule de pierre et des farines de petit épeautre, de sarrasin, de seigle et de khorasan. La boulangerie ne suffisant plus à satisfaire la demande, les deux frères sont en train d'en construire une nouvelle.

Un béret sur la tête et son bras droit immergé jusqu'au coude, Raphaël Eliceche siffle un air mélancolique en remuant le lait caillé. Quand je demande à ce fromager de 49 ans ce qu'il siffle, il m'adresse un grand sourire, comme si je l'avais pris en faute. "C'est un vieux chant folklorique, m'explique-t-il. Notre berger le chante et je n'arrive pas à me l'enlever de la tête."

Bidarray, le village le plus proche de sa ferme, n'est qu'à quarante minutes de Biarritz, mais c'est sans tenir compte de la route sinueuse à voie unique s'enfonçant dans les contreforts des Pyrénées. Heureusement, à chaque virage, un panneau écrit à la main indique l'adresse du fabricant de fromage. Nous arrivons à 9 heures passées. Raphaël a déjà trait ses 400 brebis et mélangé le lait du matin même avec celui de la veille dans une cuve métallique de la taille d'un jacuzzi. C'est sa mère qui lui a appris comment traire les bêtes à la main et utiliser un chaudron de cuivre pour faire chauffer le lait dans la cheminée. À 26 ans, il a commencé à prendre ce métier au sérieux, mais il ne l'exercerait probablement pas à plein temps aujourd'hui si un jeune stagiaire ne lui avait pas suggéré d'installer ces charmants panneaux qui nous ont conduits jusqu'à lui : depuis, les ventes se sont envolées. Il y a dix ans, le fromager a modernisé son affaire. "J'ai renouvelé le

rouge-brun que les pans de bois apparents des fermes de la région.

Si Rodolphe Bidart peut s'étendre longuement sur les 7 kilos de piments frais requis pour produire 1 kilo d'épices, il ne trouve pas grand-chose à dire sur la manière de les utiliser en cuisine. Aussi préfère-t-il me conduire à Bayonne, où son camarade d'école Sébastien Gravé tient *La Table de Pottoka*.

**Saupoudré, non cuisiné.** Ce cuisinier s'est formé auprès de grands chefs, comme Joël Robuchon et Christian Constant. Il travaille avec des ingrédients d'une extrême fraîcheur et avec la bonne humeur caractéristique des Basques. Tout en préparant son poulet basquaise, il bavarde en riant avec Rodolphe Bidart. Sa recette – il a remplacé les poivrons par des piquillos, le jambon par des saucisses épicées et a ajouté quelques dés de pomme verte – offre une nouvelle conception de la cuisine basque et une information sur le piment d'Espelette : on ne le cuisine pas. Il faut juste le saupoudrer avant de servir, confirme Sébastien Gravé. À la différence de son cousin espagnol, le *pimentón*, dont le goût fumé s'épanouit dans la marmite, le

### SOURCE

#### SAVEUR

New York, États-Unis  
Mensuel, 329 000 ex.  
saveur.com

"La cuisine est l'un des modes d'expression les plus beaux et les plus universels" : c'est fort de ce constat que, depuis 1994, *Saveur* initie ses lecteurs aux cuisines et aux vins du monde entier. Recettes, reportages, récits de voyage et portraits de chefs figurent au sommaire de ce magazine richement illustré qui a été plusieurs fois primé. *Saveur* appartient au groupe Bonnier, qui possède une trentaine de titres de presse loisirs aux États-Unis.

matériel, dit-il. Je ne traie plus les bêtes à la main, mais j'ai conservé la même recette."

Quand le lait atteint presque la température du corps, Raphaël ajoute de la présure. Durant la demi-heure nécessaire pour que le lait caille, il nous parle de son ardi-gasna (fromage au lait cru de brebis), qu'il a baptisé "Irubela", d'après le nom d'une montagne voisine. La fabrication de l'Irubela répond plus ou moins aux règles locales de l'AOP ossau-iraty. Toutes les brebis appartiennent aux trois races approuvées : la basco-béarnaise, la Manech tête rousse et la Manech tête noire. Et le fromage est cru. Après avoir été pressé dans un cylindre et brièvement trempé dans un bain de saumure, il est affiné pendant au moins deux mois. Pourtant, il ne porte aucun sceau officiel d'approbation. Pourquoi se priver d'un prestigieux label ? "Je préfère la recette à l'ancienne", se contente de répondre le fromager.

**Goût de contrebande.** Une fois les moules remplis et le fromage mis sous presse, nous nous réunissons autour de la table de cuisine pour goûter un fromage parvenu en fin d'affinage. La saveur de noisette, le goût piquant et l'odeur d'étable qui le caractérisent doivent correspondre à l'ardi-gasna du temps où les Basques ont commencé à faire de la contrebande à travers les Pyrénées. Maintenant, je comprends pourquoi Raphaël a décidé de s'éloigner des normes actuelles.

Je demande pourquoi l'étiquette de l'Irubela est ornée de deux étoiles vertes qui rappellent la croix basque, et non de la croix elle-même. Pour le fromager, une représentation littérale de la croix aurait donné à penser qu'il faisait commerce de son identité. "Mon fromage est à vendre. Pas le Pays basque", souligne-t-il.

—Jane Sigal  
Publié le 27 mars



C'est, en kilos, le poids minimal d'un jambon Kintoa. Sans cela, pas d'AOC, explique **Noticias de Gipuzkoa**, qui vante "l'irrésistible glamour du cochon basque". Le quotidien espagnol se penche sur "la très rigoureuse réglementation française". "Pattes courtes, longues oreilles qui tombent sur les yeux et taches noires obligatoires sur le museau et le postérieur..." : n'est pas porc basque qui veut. Régime de rigueur : "des glands, des herbes et des châtaignes" pour ce cochon de plein air qui ne peut être tué au cours de sa première année. Et ce n'est pas tout. "Le jambon Kintoa doit être ovale [...], le salage durer au moins dix mois." Et pas avec n'importe quoi : sel de Salies-de-Béarn et piment d'Espelette sont les seuls autorisés!

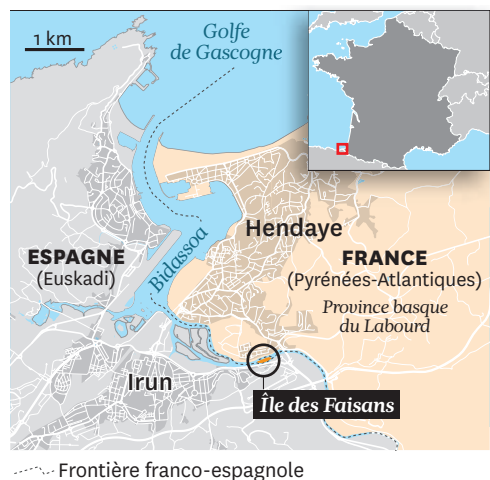
# L'île des Faisans en garde alternée

Depuis trois cent cinquante ans, cette petite île fluviale change de souveraineté tous les six mois. C'est le plus vieux condominium du monde.

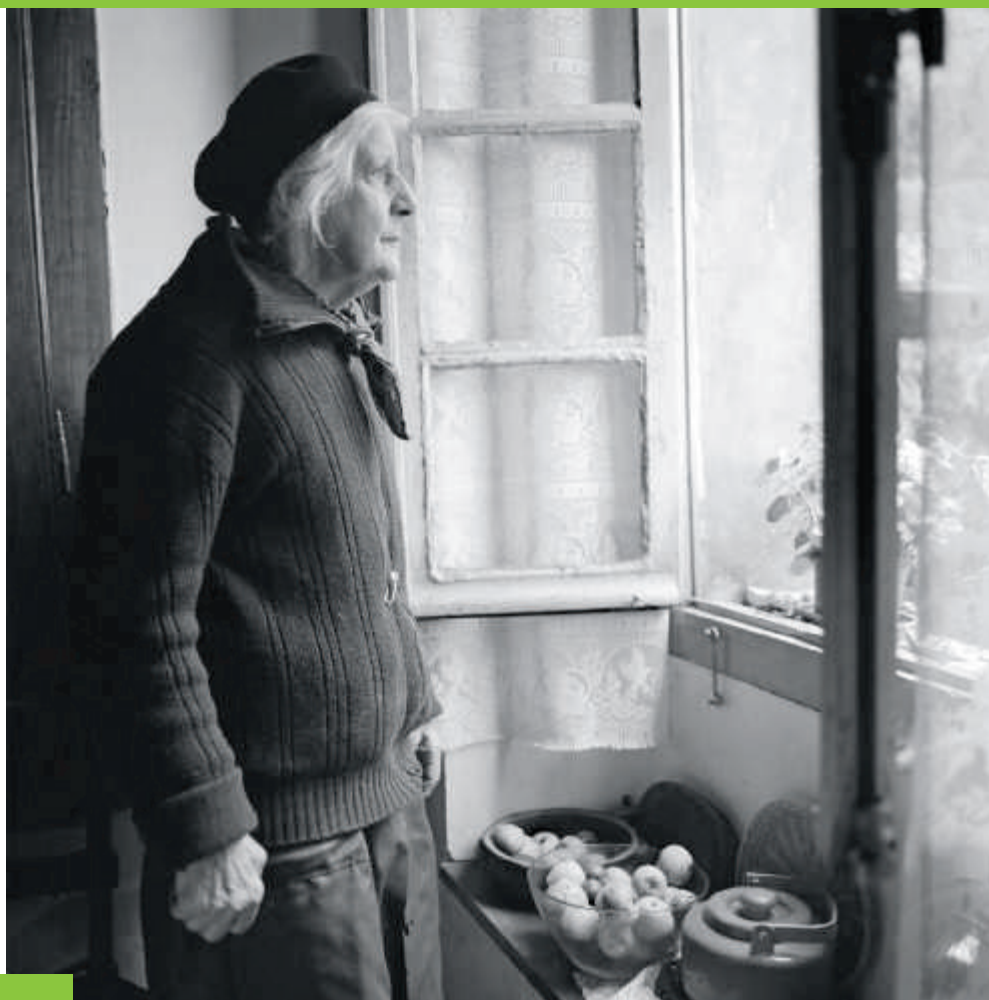
— Condé Nast Traveler *New York*

**S**ur les cartes géographiques, les frontières internationales sont en deux dimensions : on peut les tracer sur une feuille de papier en fonction de la latitude et de la longitude. Dans le monde concret, le terrain est en relief, et les frontières peuvent être en trois dimensions également – dans des lieux comme la gare de Friedrichstrasse, pendant la guerre froide, on pouvait passer de Berlin-Ouest à Berlin-Est simplement en montant un escalier. Mais il n'existe qu'une seule frontière à quatre dimensions sur la planète. Cette frontière avance et recule non dans l'espace, mais dans le temps.

**Copropriété.** Les immeubles en copropriété ne sont pas seulement pour les yuppies et les retraités en Floride. Bien avant que le mot "condo" ne désigne [en anglais des États-Unis] un immeuble, un condominium était un arrangement par lequel deux États se partageaient un territoire en exerçant une souveraineté commune. L'Oregon a été une copropriété de la Grande-Bretagne et des États-Unis entre 1818 et 1846. En Europe, le lac de Constance [aux confins de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Suisse], dans les Alpes, est une sorte de condominium de trois nations. Mais le



→ Marguerite, Mendive, 2013.



plus vieux condominium du monde est l'île des Faisans : [située au milieu du fleuve Bidassoa], elle est sous l'autorité conjointe de la France et de l'Espagne depuis que le traité des Pyrénées [entre Mazarin, pour Louis XIV, et don Luis de Haro, pour Philippe IV] y a été signé en 1659. D'une superficie inférieure à 6 000 mètres carrés, c'est aussi le plus petit du monde. Je suis allé dans des supermarchés bien plus grands.

**Ping-pong au ralenti.** Ce qui est vraiment inhabituel ici, c'est que l'Espagne et la France ne se partagent pas le territoire en même temps. Comme le stipule le traité des Pyrénées, les deux pays en sont souverains à tour de rôle. Chaque année, au mois de février, les représentants de la France retrouvent leurs homologues espagnols sur l'île pour la remettre à l'Espagne. Ils la récupèrent au mois d'août. Ce manège a déjà eu lieu plus de sept cents fois. Le journaliste fanatique de géographie Frank Jacobs l'a comparé à une location en temps partagé de trois cent cinquante ans, ou à "un jeu de ping-pong extrêmement lent". Pour moi, cela ressemble plutôt à un accord de garde partagée après un divorce. "C'est ce week-end que vous êtes français ? La France viendra vous chercher à l'école."

En théorie, un campeur qui planterait sa tente sur l'île des Faisans pourrait s'endormir en Espagne et se réveiller en France sans bouger d'un pouce. Mais c'est impossible en pratique, car l'accès à ce bout de terrain n'est autorisé par aucun des deux pays. Impossible, donc, de prendre un selfie

devant le monument en pierre qui commémore le traité des Pyrénées. Pourtant, par le passé, l'île a longtemps reçu de nombreux visiteurs : c'était un lieu très animé de rencontres pour célibataires. Pendant des siècles, elle a aussi été l'endroit où la France et l'Espagne échangeaient les protagonistes de leurs mariages royaux arrangés. Aujourd'hui, les gens du coin utilisent Tinder, comme tout le monde.

— Ken Jennings  
Publié le 27 février

## SOURCE



### CONDÉ NAST TRAVELER

New York, États-Unis

Mensuel

[cntraveler.com](http://cntraveler.com)

Ce luxueux magazine de voyage est publié par l'entreprise américaine Condé Nast. Il a connu plusieurs vies : il s'est d'abord appelé *Signature*, et était le magazine des membres du Diners Club. Après son rachat par la firme américaine en 1986, il devient *Condé Nast Traveler*. Sa devise : "La vérité en voyageant." Sa rédactrice en chef est Pilar Guzmán.



**Pages  
SPÉCIALES**

# La Provence

vue par la presse étrangère

Le printemps lui va si bien .....	II
La discrétion s'achète à prix d'or .....	III
Les Britanniques ont-ils encore envie de Provence ? ..	IV
Le bonheur est dans le mas .....	VI
Bandol, des vins à part .....	VIII

En partenariat avec



# Le printemps lui va si bien

Haut lieu de tourisme en été, le Luberon dévoile aussi ses trésors avant la fleuraison des champs de lavande. Un journaliste allemand en a fait l'expérience.

—Der Spiegel *Hambourg*

**P**arfois le printemps n'embaume pas, il est tout simplement resplendissant. D'un jaune éclatant, inouï, soutenu, intense. Comme si le soleil se reflétait dans les fleurs des champs. Les cyprès qui parsèment le paysage, en bordure des champs, semblent des points d'exclamation tombés du ciel. Des fermes de pierre trônent sur les douces collines au milieu de tout ce jaune comme s'il en avait toujours été ainsi.

Nul ne s'attend vraiment à voir cette explosion de fleurs qui ne sentent rien ici, en Provence, au pays du violet, de la lavande. À perte de vue. Les champs s'étendent à l'infini, à Murs par exemple, dans le Luberon, ou ailleurs. C'est l'autre visage de la Provence, celui du printemps. Le pays a une autre couleur à cette saison.

**L'été, tout est bondé.** Tout est calme, pas une voiture ou presque sur cette mince bande d'asphalte qui serpente de village en village à travers les collines à une cinquantaine de kilomètres à l'est d'Avignon et à une heure et demie de route au nord de Marseille. Un fourgon de livraison peut-être, un tracteur de temps en temps – pas de camping-cars, pas de caravanes, pratiquement pas de voitures aux plaques d'immatriculation étrangères. Dans les cafés, les serveurs ont le temps de bavarder, dans les restaurants, les meilleures places en terrasse sont libres.

Quand la Provence se couvre de fleurs jaunes, tout est calme. Au printemps, la région n'est manifestement pas au programme des vacanciers. C'est en été que tout est bondé – et cher –, quand la région passe au violet et que se diffuse un parfum intense. C'est ce visage-là qui fait la célébrité de la région, cette image qu'on retrouve dans tous les guides de voyage et qui illustre les publicités touristiques. L'autre visage de la Provence est pourtant tout aussi beau.

Régine Liardet hausse les épaules. Elle a sa part de responsabilité dans le cliché du violet : elle est productrice de lavande à Sault. *“La lavande fleurit de la mi-juin au plus tôt jusqu'à la fin août au maximum, mais le violet est devenu notre couleur”*, explique-t-elle. Que pense-t-elle du jaune du colza ? Du printemps ? *“Ah, le plus beau, en dehors de la période de la floraison de la lavande,*

*c'est que la vie est beaucoup moins agitée. C'est encore plus authentique, nos villages sont tranquilles. Et on trouve à se garer partout.”*

Régine Liardet est née ici. Elle a commencé à aider son père à récolter la lavande dès l'âge de 5 ans, et par la suite a repris l'exploitation familiale avec son fils. Elle la dirige encore. La boutique de la ferme est ouverte même au printemps et propose des savons, des huiles parfumées et du parfum à la lavande, et des bouquets de lavande séchée – impossible de faire autrement en cette saison, parce que le violet fait partie du paysage.

La végétation a ici au moins six semaines d'avance sur le sud de l'Allemagne. Les nombreux salariés de Bernard Voisin sont donc en pleine activité dès le mois d'avril – même sans lavande. L'homme est un des plus gros employeurs de la région. Il emploie des milliers de personnes, des saisonniers pour la plupart.

M. Voisin possède plus de 320 ruches comprenant chacune 60 000 abeilles. Il est apiculteur et vend de la Provence en pot : du miel de lavande au parfum merveilleux l'été, et du miel de colza en ce moment [en mars]. Ses abeilles butinent dans les champs de colza et les plantations de cerisiers près de Saint-Saturnin-lès-Apt, elles dansent entre les fleurs jusqu'à ce que le soleil disparaisse derrière les collines à l'ouest.

Le matin, la brume flotte encore dans les pins qui se dressent derrière les maisons et plonge la maison voisine dans une lumière fantomatique. Un chien aboie quelque part, il fait encore frais, ça sent bon le pin et les herbes aromatiques, et

**Dans les cafés, les serveurs ont le temps de bavarder et les meilleures places en terrasse sont libres.**

un peu les bonbons pour la gorge. Dès que ce rideau commence à s'éclaircir, le concert des oiseaux commence, et une demi-heure après le voile a disparu. Le thermomètre remonte à 22 °C, le ciel redevient bleu, toutes les couleurs resplendent à nouveau.

C'est cette lumière particulièrement intense qui attire depuis toujours les artistes – au



↑ **Charleval, Bouches-du-Rhône, 2014.**  
↗ **Eygalières, Bouches-du-Rhône, 2014.**

printemps et en automne plus encore qu'en été. Le premier à venir peindre ici a été Van Gogh, un peu plus bas au sud, à Arles, puis est arrivé Cézanne, à la montagne Sainte-Victoire, dans le centre de la Provence, et enfin Pablo Picasso.

Il y a près de soixante ans, Picasso a acheté le château de Vauvenargues, près d'Aix-en-Provence. Il y a installé son atelier, a simplement regardé par la fenêtre, s'est imprégné de la lumière et des couleurs, et s'est mis à peindre. Comme auparavant il n'avait jamais peint autant de paysages en si peu de temps, les historiens de l'art qualifient son séjour en pleine Provence de “période verte”.

**Le goût du miel.** Et la période jaune de la Provence ? Elle n'a pas seulement le goût du miel de colza, mais aussi celui des premiers légumes frais de la saison, des salades croquantes, des radis et des tomates, du fromage de la ferme. Et d'un verre de rosé à une terrasse de restaurant avec vue dégagée sur ce paysage en quelque sorte archaïque, sur tous ces villages où personne n'a encore planté une usine à côté de l'église ou un HLM au pied des remparts. La Provence – surtout ici, dans le Luberon – est encore préservée.

Et ce qui a été détruit, comme le village de Gordes, est reconstruit. On flâne agréablement sur le marché, on fait ses achats aux petits étals. En fin de course, la Provence a le goût de la bonne cuisine méditerranéenne de terroir – qu'on la prépare aux fourneaux de sa maison de vacances ou qu'on la déguste au restaurant. Une fois rentré chez soi, on ouvre un pot de miel qu'on a rapporté, et la Provence est à nouveau là. Que faire quand il n'y aura plus de miel ? Repartir là-bas, de préférence au printemps.

← Page précédente:  
**Charleval, Bouches-du-Rhône, 2014.**

—**Helge Sobik**  
Publié le 21 mars



# La discrétion s'achète à prix d'or

L'attrait pour la région ne faiblit pas. Particulièrement auprès des grandes fortunes, qui rêvent toutes de posséder une vieille demeure restaurée. C'est la spécialité de la famille Lafourcade, dont les membres sont de véritables artisans de l'ultraluxe.

—El País Madrid

Les gens qui savent disent que l'histoire est cyclique et que tout n'est que récurrence, simple répétition, variante du même thème. Cela s'applique effectivement aux guerres, qui sont suivies de paix, puis d'autres guerres et d'autres paix, aux modes et aux goûts, aux gouvernements changeants autant qu'interchangeables, aux amours et désamours, au charme de l'ancien et à l'attrait irrésistible (et souvent gnangnan) du postmodernisme, et maintenant également du postpostmodernisme, avec ses concepts abracadabrants et ses babioles multicolores estampillées "art contemporain", assorties à la décoration du salon.

Si vraiment tout est cyclique, alors que penseraient les douze moines qui, animés par l'idéal de pauvreté absolue et de communion avec le Seigneur, fondèrent en 1205 l'abbaye de Pierredon là où personne ne venait mettre le pied, entre rochers, broussailles et serpents, dans un coin perdu qui ne s'appelait pas encore la Provence ? Que diraient-ils aujourd'hui si, d'un clic magique

et rétroactif, ils sortaient de leur tombe et voyaient ce qu'il est donné au visiteur de voir en cette radieuse après-midi d'été ?

Huit cents ans ont passé et l'abbaye de Pierredon est toujours debout. Mais elle est depuis 1999 la demeure d'un homme d'affaires milanais milliardaire qui a succombé à l'overdose de quiétude émanant du lieu. Parler d'argent est de mauvais goût pour les riches et dangereux pour les journalistes, qui se cassent souvent le nez à essayer d'éventer la valeur de ces propriétés. Mais il faut compter 150 millions d'euros au bas mot (la lecture des sidérantes pages saumon de la rubrique House & Home du *Financial Times* est parfois utile).

**Ballons et bouées de piscine.** Sainte-Marie de Pierredon n'est donc aujourd'hui plus une abbaye mais une maison de campagne dont, sous le soleil de plomb de l'été provençal, on pourrait douter qu'elle existe si on ne l'avait pas sous les yeux : on a l'impression que sa chapelle romane du XII<sup>e</sup> siècle avec clocher (reconvertie en énième pièce à vivre de la maison

## Les photos

Pascal Grimaud vit et travaille à Marseille. Il est membre de Signatures, "maison de photographes". Après avoir collaboré avec une agence de presse, il se consacre à des projets au long cours. En 2016, il publie *Le temps présent* aux éditions Filigranes, fruit d'un travail de plus de deux ans sur une partie de la Provence et ses villages. Les photos de ce supplément régional en sont extraites. Elles sont comme l'image inversée des clichés d'une région consacrée aux vacances et aux loisirs pour touristes et gens de passage.

familiale), ses parterres vert et lavande, ses jardins tracés au cordeau avec sa cabane pour enfants au milieu, ses balcons en fer forgé, ses sols de pierre claire, ses pièces d'eau parfaites et globalement l'univers composé par toutes ces choses délicieuses (bien que relativement nouvelles) ont toujours été là.

Ici, il n'y a plus de crucifix en bois ni l'écho affligé du *Via Crucis* chanté par des hommes en cilice, mais des ballons en plastique, des bouées de piscine, des ordinateurs sous les poutres de bois centenaires et le bruit du néant, en dehors du chant des cigales et de celui du mistral dans les pins. Le parc naturel des Alpilles, le Luberon et toute cette Provence célébrée par Marcel Pagnol, Jean Giono et Lawrence Durrell sont le territoire où œuvrent les Lafourcade, une famille installée depuis quarante ans dans un ancien entrepôt de spiritueux rénové par ses soins au centre du charmant village de Saint-Rémy-de-Provence, quintessence de l'hédonisme provençal. Cette enclave qui a vu passer les Ligures, les Grecs, les Romains, les Vandales et les Wisigoths avant de glisser sous la cape protectrice des papes d'Avignon est célèbre pour plusieurs raisons.

Premièrement, c'est là que vit Caroline de Monaco, ce qui donne une idée du niveau et permet aux journaux de la région d'alimenter à coup sûr quantité de pages mondaines. Deuxièmement, c'est là qu'est né un certain Nostradamus, alias "je sais ce qui va se passer dans mille ans" (on peut visiter son musée). Troisièmement, le centre du village accueille chaque jeudi le marché de produits du terroir

## Sainte-Marie de Pierredon n'est aujourd'hui plus une abbaye mais une maison de campagne.

le plus célèbre du coin, un vrai festival pour les papilles, les narines et les yeux. Quatrièmement et surtout : c'est là, et plus exactement à l'asile Saint-Paul-de-Mausole, qu'a été interné entre le 8 mai 1889 et le 16 mai 1890 un Vincent Van Gogh en pleine détresse mentale. Ses crises y ont alterné avec une activité artistique qui pourrait être qualifiée de pathologique et qui a produit 150 tableaux, dont plusieurs chefs-d'œuvre, notamment *La Nuit étoilée* [1888] et *Iris* [1889].

Cézanne, Matisse, Picasso et des légions d'artistes à la poursuite de la lumière unique de la Provence sont venus à Saint-Rémy, et Jean Cocteau a choisi les impressionnantes carrières et le château médiéval des Baux-de-Provence, à une vingtaine de kilomètres du village, pour tourner son film *Le Testament d'Orphée* en 1959.

En raison de la récurrence de ces illustres visiteurs, mais aussi de la concentration de →

← restaurants étoilés par le *Guide Michelin*, la Provence a toujours attiré les grandes fortunes des États-Unis, du Japon, d'Angleterre, d'Italie et aujourd'hui d'Europe de l'Est. Les grands investisseurs immobiliers espagnols, en revanche, n'ont jamais eu d'inclination particulière pour cette région.

Tous ces clients potentiels rêvent d'y posséder une bastide (bâtiment de trois ou quatre étages), un mas (une ferme de deux étages), un château ou même, comme on l'a vu plus haut, une abbaye. Les Lafourcade sont nés pour satisfaire cette clientèle opulente. Bruno Lafourcade, le patriarche de la famille, a installé son cabinet d'architecture à Saint-Rémy en 1977. Après son décès soudain en mars 2016, c'est son fils Alexandre, 40 ans, qui tient aujourd'hui les rênes de cette véritable usine de réhabilitation du patrimoine historique et artistique (il dirigeait l'agence depuis plusieurs années). Sa mère, Dominique, nous a invités à déjeuner chez elle, dans un ancien entrepôt de légumes transformé en un loft magnifique, immense et original, situé à la périphérie de Saint-Rémy et mitoyen de la maison d'Yves Saint Laurent et Pierre Bergé. Elle exerce au sein de l'entreprise familiale la fonction de paysagiste, ou plus exactement d'architecte de paysages et de jardins. C'est une femme élégante et cultivée qui écrit de la poésie, fabrique des lampes incroyables avec des morceaux de bouteilles en plastique et dessine des jardins somptueux.

C'est une belle histoire que celle des Lafourcade. Elle mêle à parts égales les mérites de l'autodidactisme (ni le père ni le fils n'ont fait d'études d'architecture), la compétence technique, la sensibilité artistique et d'énormes quantités d'argent. Je dois dire ici que leurs clients n'ont pas des noms inconnus. Enfin, pas tous. Il est vrai que beaucoup sont anonymes, comme seule sait l'être la vraie richesse, celle des grandes fortunes.

### Les clients des Lafourcade arborent des initiales très glamours, comme "B. P.", pour Brad Pitt.

Mais d'autres arborent des initiales très glamours, comme "B. P.", pour Brad Pitt, ou "H. G.", pour Hugh Grant... Le sésame de ces artisans de l'ultraluxe est clair : "Quelle que soit l'importance des travaux réalisés, le bâtiment restauré ou construit doit donner l'impression d'avoir toujours été là."

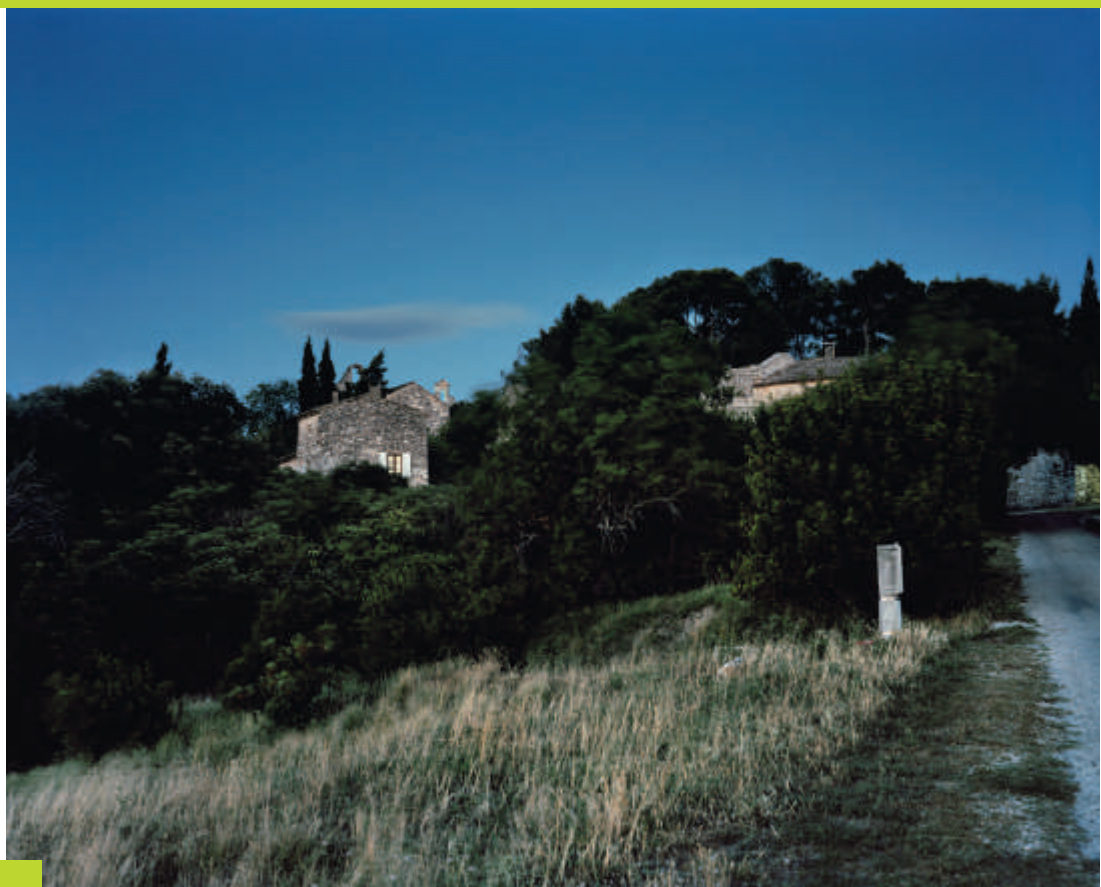
La nature, la gastronomie, le vin, le soleil et la lumière de la Provence expliquent son inaltérable attrait. Des petites villes et des villages comme Saint-Rémy, Salon, Ménerbes, Bonnieux, Eygalières, Lauris, Lourmarin justifient toutes les pages écrites sur la magie de la région par l'écrivain, journaliste et publicitaire américain Peter Mayle dans son célèbre livre *Une année en Provence* (éditions Nil, 1989). Mayle et son épouse ont fini par vendre leur maison à Ménerbes. Chaque matin, des hordes de touristes japonais se massaient à leur porte pour demander un autographe. Les best-sellers et la Provence ne vont pas bien ensemble.

— **Borja Hermoso**

Publié le 7 août 2016

→ Eygalières, 2014.

→ → Eygalières, foire de la Sainte-Thérèse, 2014.



## Les Britanniques ont-ils encore envie de Provence ?

Depuis le livre de Peter Mayle, les Britanniques ont envahi la région, mais le référendum sur le Brexit et la dégringolade de la livre sterling sèment l'incertitude chez les acheteurs d'outre-Manche.

— **Financial Times** (extraits) Londres

**S**i Paris est le cœur et le centre nerveux de la France, la Provence en est l'estomac : ses routes sinueuses s'enroulent comme des petites tresses d'ail, ses fruits ont été immortalisés par Cézanne. Et pour chaque Citroën déginglée qui descend en trombe un coteau, il y a un restaurant étoilé au Michelin au sommet suivant.

Les Britanniques, tels les cochons à la recherche de truffes, dépistent les propriétés de la région depuis des années. La faute à Peter Mayle. Depuis la publication en 1989 d'*Une année en Provence* – un best-seller dans lequel il chronique son installation dans la région –, les Britanniques se sont mis dans la tête que non seulement les Français étaient charmants, mais qu'ils seraient ravis de les avoir comme voisins. Le livre a été traduit

dans plus de vingt langues. En 1989, l'horizon portait la promesse d'une Europe unie et de la liberté de mouvement pour les travailleurs. Dans les mémoires de Mayle, Massot – un Provençal barjo, armé et accompagné de trois bergers allemands sanguinaires – clame que sa ferme infestée de rats fera de lui un millionnaire après la signature du traité de Maastricht en 1992 : "Vous verrez, quand les frontières seront abolies, ils chercheront tous des maisons par ici – les Anglais, les Belges... Les prix seront bien plus élevés. Les maisons dans le Luberon seront très recherchées."

Vingt-sept ans plus tard, 52 % des électeurs britanniques ont perdu leur appétit pour l'Europe, mais ont-ils conservé leur goût pour les propriétés provençales ? Selon les chiffres du géant de l'immobilier Knight Frank, avant le référendum, en 2015, les prix en Provence ont augmenté de 2,1 %. Au mois de juillet 2015, quand la livre



sterling a marqué son plus haut niveau par rapport à l'euro depuis huit ans, alors que les taux d'intérêt étaient bas et que les prix en France avaient perdu 30 à 40 % depuis cinq ans, nombreux ont été les acheteurs dans la région. Mais, depuis, beaucoup de choses ont changé. La livre a chuté. Et le Brexit est un potentiel trouble-fête sur le marché immobilier provençal.

“Comme on pouvait s’y attendre, les choses ont légèrement ralenti avant le référendum, commente Jack Harris, de l’équipe commerciale de Knight Frank en France, mais, fait encourageant et peut-être étonnant, nous avons observé un retour de l’activité. Les demandes d’acheteurs dans les Alpilles ont augmenté de 50 % depuis le résultat du Brexit.” Corinne Allione-Joutel, codirectrice de Valancogne & Partners, est plus sceptique. “À présent, c’est un peu plus difficile, explique-t-elle. Les acheteurs ont été stoppés par le Brexit. Ils attendent. Ils ne disent pas qu’ils n’achèteront plus en France. Ils disent qu’ils ne savent pas où ils iront.”

La région est connue pour ses villages vallonnés de carte postale et ses champs de lavande, mais aucun lieu n’a un air aussi typiquement provençal que les Alpilles, dans les Bouches-du-Rhône, dont

les paysages méditerranéens arides, constellés d’oliviers, s’étendent jusqu’au massif du Luberon, avec ses vignobles et ses panoramas à perte de vue.

Saint-Rémy-de-Provence accueille une bouillabaisse de locaux et d’expats. “La population locale est habituée aux étrangers et les accueille à bras ouverts, témoigne Julie Mautner, qui a quitté New York il y a dix-sept ans. Souvent, quand je rentre de week-end, je trouve un sac posé sur la table du jardin ou accroché à la porte d’entrée : un voisin m’a laissé du raisin, des tomates ou du persil, quelque chose qu’il a fait pousser.”

Julie Mautner, une professionnelle du tourisme qui tient un blog sur la Provence, avait prévu de rester trois mois, mais elle est encore là. Difficile de trouver une bonne raison de partir. Les amis qu’elle s’est faits dans le coin l’ont aidée à acheter une voiture, à ouvrir un compte en banque, à trouver une maison et à signer son contrat de location. On dirait presque qu’il suffit de venir ici pour qu’un Provençal se matérialise à votre porte avec une petite tresse d’ail et une bouteille de pastis.

— Jenny Lee

Publié le 15 septembre 2016

## Vu du Québec

### UN BOULANGER VENU DU FROID

Voilà sept ans que les boulangers québécois Daphné Gauthier-Latraverse et Benoît Fradette, fondateurs du *Fromentier* à Montréal et de *La Rumeur affamée* à Sutton, “ont décidé de tout liquider au Québec pour aller s’installer dans le sud de la France, un rêve de toujours”, peut-on lire sur le site canadien *La Presse*. Après un court passage par l’Ardèche, le couple, aujourd’hui séparé mais toujours associé, a ouvert la très réputée boulangerie bio *Farinoman Fou*, à Aix-en-Provence. Aujourd’hui, “le bonheur de vivre dans une région choyée par l’histoire, la géographie et le climat est toujours aussi présent”. Et ce malgré les charges imposées aux entrepreneurs. “On n’arrête pas de payer, on travaille fort et on fait trois fois moins d’argent qu’au Québec”, explique Benoît Fradette au journal. Mais, pour le boulanger, naturalisé français, pas question de partir. “Ici je m’éclate. Je plante des arbres, je fais du vélo. Les paysages sont extraordinaires, le pays est extraordinaire.”

## Vu des Pays-Bas

### DANS LE LIT DE VAN GOGH

“Les murs bleu lavande, les chaises en paille, les petits tableaux accrochés avec de petites cordes noires, le parquet en bois brut”... Chaque détail de cette chambre d’hôtel rappelle la chambre qu’occupait Vincent Van Gogh au XIX<sup>e</sup> siècle dans sa maison jaune d’Arles, se réjouit le journal néerlandais *NRC Handelsblad*. Depuis le 25 mars, à Boxmeer, dans le sud-est des Pays-Bas, l’hôtel Riche propose de passer la nuit dans une copie conforme de la chambre du maître hollandais, qu’il a immortalisée en 1888. “Le lit et les châssis de fenêtres sont faits maison, rapporte le journal régional *De Gelderlander*. Même les manteaux accrochés au mur et la cruche à eau sont là.” Quant aux vacanciers peu séduits par le “confort XIX<sup>e</sup> siècle”, ils n’ont pas à s’inquiéter : “La chambre est dotée d’une salle de bains, et un téléviseur est dissimulé derrière une petite porte en bois.” Le prix pour dormir comme Van Gogh ? Soixante-dix euros la nuit.

## SOURCE



### FINANCIAL TIMES

*Londres, Royaume-Uni Quotidien, 780 000 ex. www.ft.com*

Fondé en 1888 sous le nom de *London Financial Guide*, quatre pages destinées “aux investisseurs honnêtes et aux courtiers respectables”, le *Financial Times* est aujourd’hui le quotidien financier et économique de référence en Europe. Toute institution financière ou banque digne de ce nom reçoit ce journal britannique immédiatement reconnaissable à son papier rose saumon.

JEUX MUSIQUE INFOS FESTIVALS CONCERTS...

**ÉCOUTEZ RADIO STAR PARTOUT CET ÉTÉ**

**SUR L'APPLI RADIO STAR MARSEILLE**

**RADIO STAR**

Toulon : 90.2 FM Vaucluse : 87.8 FM Zone de Nice : 92.4 FM Manosque : 93.7 FM Digne-les-Bains : 100.3 FM Sisteron : 100.2 FM Marseille : 92.3 FM



# Le bonheur est dans le mas

Fuyant le bruit des grandes villes, Conor Haugh, un Irlandais, est allé vivre à Reillanne, dans le Luberon, près de la maison familiale de sa compagne française. Une expérience d'expatrié que *The Irish Times* raconte.

—*The Irish Times* (extraits) Dublin

**U**n dimanche, tard dans la soirée. J'entre dans le hall des arrivées à l'aéroport de Nice, après un court aller simple avec Ryanair. Ma copine, Virginie, m'attend pour prendre la route : trois heures vers l'ouest, loin des lumières éblouissantes de la ville et dans la vaste obscurité de l'arrière-pays du Luberon.

À l'orée du petit village de Reillanne, nous prenons une étroite route de terre bordée d'oliviers et d'abricotiers, qui s'ouvre sur le jardin d'une belle et ancienne ferme. Au centre du jardin se trouve un puits en pierre. À droite, me dit-on, quelques marches mènent à un grand poulailler, mais la nuit est trop avancée pour les apercevoir. À gauche, éclairé par la lumière orangée filtrant par la fenêtre de la cuisine, se trouve le potager.

La maison est haute et large, ses murs de pierre sont recouverts de lierre. À la fois impressionnante et accueillante, chargée d'histoire, elle respire la tranquillité et une certaine immuabilité,

comme ancrée pour toujours dans le paysage. C'est la maison où a grandi Virginie, au milieu des champs de blé et de lavande cultivés par sa famille depuis des générations. La ferme a déjà eu plusieurs vies : grange, logement pour travailleurs puis magnanerie [bâtiment servant à l'élevage des vers à soie], avant d'être laissée à l'abandon. À la naissance de leur premier enfant, les parents de Virginie y ont emménagé et l'ont transformée en maison familiale. Pendant la rénovation, ils habitaient dans une petite dépendance, également en pierre, qui avait autrefois été la demeure du gardien de la propriété. C'est dans cette maisonnette de quatre pièces que nous voulons nous installer.

Ce bâtiment partage un mur et une porte avec le salon de la maison principale (où, à une

**La demeure est haute et large. Elle respire la tranquillité et une certaine immuabilité.**

↪ Eygalières, fête de l'école communale, 2014.  
↑ Eygalières, 2014.

époque, des milliers de vers à soie pendaient aux poutres du plafond). Nous pensons condamner la porte qui y mène et créer ainsi une maison mitoyenne. Nous avons déjà abattu un mur à l'intérieur pour aménager une grande pièce à vivre qui nous servira de cuisine et de salon. L'idée est de profiter au maximum de la lumière du soleil couchant grâce à la grande fenêtre près de la cheminée. Les deux autres pièces seront notre chambre et un "bureau-bibliothèque" – pour écrire, mais aussi pour lire et rêvasser lors des après-midi d'été.

Je ne suis pas le seul à avoir choisi la paisible campagne du sud de la France pour changer de rythme. Cette région ensoleillée a inspiré de magnifiques tableaux impressionnistes et des livres comme *Une année en Provence* [NiL éditions, 1993], de Peter Mayle. Elle attire depuis longtemps des gens qui fuient des climats plus frais et des citadins qui veulent échapper à l'agitation des villes.

**Une petite communauté.** La Provence ne manque pas de charmants villages où les acheteurs potentiels trouvent un large éventail de choix (et de prix) en s'éloignant des régions généralement plus prisées, comme la ville étudiante d'Aix-en-Provence, la bourgade d'Apt et son fameux marché provençal, ou encore les communes de Bonnieux et de Ménerbes, rendues célèbres par Peter Mayle.

Une poignée d'immigrés se sont installés ici, à Reillanne, dont au moins un couple d'Irlandais. Preuve que tous les Irlandais sont liés d'une manière ou d'une autre, le mari et moi avons vite découvert que nous étions tous les deux allés au Wesley College, à Dublin. À Reillanne, la plupart des étrangers sont des retraités qui, leurs enfants devenus adultes, profitent de leur





← ← Puylobier, Bouches-du-Rhône, 2014.  
← Fête votive à Boulbon, Bouches-du-Rhône, 2014.

# Bandol, des vins à part

**Touches de réglisse, tannique... ce journaliste américain, considéré comme le pape du vin au *New York Times*, ne cache pas son admiration pour le bandol et son cépage dominant, le mourvèdre.**

—**The New York Times** (extraits) *New York*

On peut affirmer sans conteste qu'aucun vin au monde ne ressemble aux rouges de Bandol. Il est parfois possible de trouver des similitudes superficielles. Le châteauneuf-du-pape et le bandol dégagent tous deux quelque chose de méditerranéen, mais leurs caractères sont aussi différents que leurs cépages dominants.

Le grenache du châteauneuf affiche en général davantage de luxuriance, d'opulence, de volupté alors que le mourvèdre du bandol est en général plus songeur, plus retenu. Le bandol est en outre plus charpenté et plus tannique. Les éléments chimiques contenus dans les peaux, les pépins et les tiges du raisin génèrent une certaine astringence, une certaine sécheresse et une légère amertume.

**Généreux et ensoleillé.** Les féroces tanins du bandol et la petite touche de réglisse de son bouquet peuvent également rappeler la charpente tout aussi austère d'un jeune barolo, mais les ressemblances s'arrêtent là. Le mourvèdre du bandol a un caractère généreux, ensoleillé qui évoque la Provence alors que le nebbiolo racé du barolo ne peut venir que du Piémont. On se prend naturellement à comparer et à réfléchir quand on boit un bon vin. Pourquoi a-t-il ce goût ? D'où vient-il et en quoi reflète-t-il ce lieu et ses hommes ? La réponse à ces questions ne va pas de soi à moins d'avoir grandi sur les coteaux d'un vignoble provençal. Malgré tout, le fait d'être fréquemment en contact avec toutes sortes de cépages peut nous aider à formuler des hypothèses avérées.

Bienvenue, donc, à la *Wine School* [l'"École du vin", nom de la chronique tenue par l'auteur dans le *New York Times*], où l'exploration commence à table, avec un repas, des amis ou la famille et quelques bonnes bouteilles. On voyage sans beaucoup de bagages mais on visite parfois des endroits merveilleux.

Ces dernières semaines, nous avons dégusté du bandol, une petite appellation venant des collines qui surplombent le port méditerranéen du même nom et qui est peut-être plus connue pour ses rosés. Comme d'habitude, j'en ai proposé trois bons exemples : un Château de Pibarnon 2011, un Domaine du Gros'Noré 2012 et un La Bastide Blanche 2013.

Pour une comparaison idéale, il aurait fallu des vins du même millésime, entre dix à quinze ans afin de permettre à la structure tannique qui caractérise le mourvèdre de déployer sa complexité.

Ce n'est cependant pas faisable, à de très rares exceptions près, les Rioja Reserva par exemple. Car les producteurs ont besoin de trésorerie et vendent donc leur vin quand il est prêt à partir. Les détaillants n'entendent pas se charger de le faire vieillir, et les restaurants ont largement renoncé à cette responsabilité, qui est donc laissée au consommateur.

Combien de temps peut-on garder un bandol ? Je ne sais pas trop mais j'ai bu des bouteilles de trente-cinq ans d'âge qui avaient manifestement

encore de la réserve. Il faut toujours être bien informé pour estimer le potentiel de vieillissement d'un vin jeune. Comment était le millésime ? Le vin a-t-il été conservé dans des conditions idéales ? Et même si on connaît les réponses, chaque bouteille peut réserver des surprises. Comme ces bandol étaient jeunes, j'ai recommandé qu'on les fasse décanter. Après plusieurs heures à l'air, les tanins s'approprient un peu. Ils constituent un composant notable et ont fourni un point de comparaison intéressant.

Le Pibarnon 2011, le plus vieux des vins proposés à la dégustation, possède les tanins les plus fins. On les perçoit mais ils demeurent très doux et bien intégrés. Cela s'explique peut-être par cette année supplémentaire de vieillissement mais il est plus probable que ce soit un choix du domaine : la date des vendanges, les raisins utilisés et la vinification peuvent atténuer l'impact des tanins.

**De l'importance de l'égrappage.** Par exemple, le vigneron peut décider d'égrapper le raisin [le détacher de sa grappe] avant le processus de fermentation. Avant l'automatisation, les viticulteurs ne le faisaient pratiquement jamais et certains continuent de nos jours. Le Château Pradeaux, l'un de mes producteurs de bandol favoris, n'égrappe pas : ses vins sont connus pour leur forte teneur en tanins et doivent attendre une quinzaine d'années avant d'être bus. L'égrappage donne un vin plus doux car il élimine les tiges porteuses de tanin. On peut d'ailleurs égrapper tout ou partie de la vendange. Je suppose que le Pibarnon a été en partie égrappé mais je n'en sais rien. Les tanins sont plus gros et plus apparents dans le Bastide Blanche 2013 et le Gros'Noré 2012. Si ceux du Pibarnon se sentent essentiellement sur la langue, ceux des autres bouteilles s'introduisent dans l'intérieur de la bouche et derrière la lèvre supérieure. Sur une palette de texture, le Pibarnon pencherait vers le lisse et l'élégant et les deux autres vers le rustique et l'expressif. Je les ai tous aimés et les ai trouvés superbes avec un bon barbecue texan.

Tous ces vins possèdent un arôme de réglisse que je retrouve souvent dans le bandol. Le Pibarnon est plus chaleureux, avec une douceur fruitée sous-jacente : Éric de Saint-Victor, le propriétaire, m'a un jour déclaré que le 2011 était un "vin bavard".

—**Eric Asimov**  
Publié le 14 juin

## L'auteur

**ERIC ASIMOV** est critique de vins au sein du quotidien *The New York Times* depuis 1994. Il y tient chaque mois une chronique sur un vin qu'il choisit. Il a écrit deux ouvrages en la matière : *How to Love Wine* ("Comment aimer le vin", inédit en français) et *Wine with Food* ("Vins et plats", inédit en français). C'est le neveu du célèbre écrivain de science-fiction Isaac Asimov.

**Le Château Pradeaux doit attendre une quinzaine d'année avant d'être bu.**